

Le cahier aigre rouge

Il n'y a pas d'amour de la part d'un être sans liberté. Ce qu'il appelle son amour n'est que la passion de cette liberté.

Joël Bousquet

– Poussez, madame!

Dans cette clinique qui ne porte plus de nom, qui se réfugie nulle part sur une carte, elle accouche de ce deuxième enfant.

– Poussez, madame, poussez!

Devant ce médecin qu'elle ne connaît plus, elle sent un être vivre intensément en elle, déchiré entre l'abandon d'une douceur qu'il ne rencontrera plus et l'envie de plonger dans un monde qu'il n'appréhende pas encore. La dernière entrave cède enfin. La tête, le cou, les épaules puis le reste du corps, le reste de la vie quitte une eau qui l'étouffe désormais et s'engloutit dans une atmosphère qui le brûle déjà.

L'enfant s'était retourné : irréversible. Il s'était engagé dans un tunnel, hissé par une lumière : inéluctable. Il était passé de l'autre côté : inexorable.

Un cri, un cri unique brise le dernier silence. Un cri de victoire. Une femme suffoque sous des révoltes muettes : ce cri n'a pas suffi à la naissance d'une mère. L'un commençait son voyage, l'autre devrait revenir sur ses pas, se retourner vers sa vie, s'engager dans un tunnel et espérer la lumière, passer encore et enfin de l'autre côté.

Le lendemain, le corps est déjà calmé. Il n'y a plus que les plaies de l'âme qui se déchire encore et ces cris-là assourdissent de terreur. Le petit dort. Le mari somnole. La femme se lève, allume une lampe blanche, prend une feuille et écrit:

Maman,

Ma fille est née la nuit dernière. Bastien a une sœur. Tu es devenue grand-mère pour la seconde fois. C'est la loi qui le dit. Aucun article ne me dit comment devenir mère. Il est temps, maman, qu'on se parle. Il est temps, maman, que tu me racontes tes douleurs, que tu m'expliques tes cris, que tu te dises. En une seconde, je réalise qu'il me manque vingt-six années de vie, un gouffre qu'il te faut remplir pour que je n'entoure pas mon enfant de trous noirs, de vide obsédant, d'absence oppressante. Je ne conjugue nos relations qu'à la forme négative sur le mode de l'irréel. Nous avons dû nous toucher, nous avons dû nous embrasser, je me souviens même que nous nous sommes parlé. Que ne nous disions-nous pas qui ne fut pas inscrit dans ma mémoire? Pourquoi ces mots sont-ils sans écho dans mon cœur, pourquoi n'ai-je plus le goût de tes baisers, pourquoi n'ai-je jamais senti tes caresses? Je tends une main. Faisons, maman, ce chemin ensemble et nous sortirons libres du tunnel.

Ta fille.

L'enfant pleure. Il n'a pas faim. Son lange est sec. Il demande à être touché. Il réclame une main sur son corps. Il veut la chaleur d'une joue sur son front. Il exige un baiser.

La mère le prend : la culpabilité se partage le geste avec l'envie. Et le geste accompli, la culpabilité l'emporte en vainqueur méphistophélique. Elle ricane comme une hyène dans le noir d'une conscience ensanglantée. "L'envie passe, dit-elle, moi, je reste... et je ne te quitterai pas jusqu'au prochain geste, ma chérie... Charge ta conscience, charge-la et nous ferons croire à l'envie qu'elle peut triompher... mais, nous, nous savons, mon amie, mon amour, ma mère..."

L'enfant sitôt déposé dans son lit recommence à se plaindre : plus de main, plus de chaleur, plus de baiser mais des draps secs et froids.

Les seins de la mère se tendent, durcissent, se contractent : la montée de lait répond aux cris. Et la culpabilité, magnanime, a déjà passé le flambeau à la honte, la honte de n'être mère que par procuration. Celle qui vous fige dans vos gestes et vous pousse pourtant à les faire : la mère allaite.

Mère,

Je te hais. Je te hais comme je n'ai jamais haï personne. Mère, je t'aime, je t'aime comme je n'ai jamais aimé personne. Dieu, que j'ai besoin de toi ! Dieu, que j'ai honte de l'avouer... Mais ma souffrance est telle qu'il n'y a plus ni gloire ni honte. Une souffrance auréolée d'un être. Une

souffrance qui se nourrit d'elle-même. Tout le reste n'est qu'accessoire. Réponds à ces lettres ! Suppose au moins que je les ai écrites... Suppose-le : c'est un ordre! Suppose-le et au moins considère que j'existe... à défaut de m'aimer.

Ta fille

La mère quitte la clinique. Un appartement caché au septième étage d'un building impersonnel l'attend. Elle dépose l'enfant dans son petit lit.

Il est maintenant 17 heures. Mathilde est rentrée chez elle. Elle a tout nettoyé. L'appartement est impeccable. Lise est seule : sur la table de la cuisine, quelques mots griffonnés par un époux qui explique qu'il a été rappelé d'urgence à la clinique. Une dernière phrase sur ce billet, une phrase d'amour. Elle ne peut la lire.

Elle prend dans son sac les lettres écrites à sa mère, déballe un sac-poubelle, ramasse tout ce qu'elle descendra au sous-sol dans les immenses containers et jette, au-dessus des publicités et des mégots, les deux feuilles écrites à sa mère.

L'enfant dort maintenant paisiblement. Elle déverrouille la porte de son appartement. Un long corridor noir et silencieux la mène jusqu'à l'ascenseur. Le voyant rouge clignote, la cabine arrive : elle se baisse, empoigne le sac. Une autre main ouvre la porte:

– Bonjour...entrez, je tiens la porte.

– Bonjour...

Une femme sortie de nulle part. Sa voisine depuis des mois. A côté d'elle, des yeux vivent, des yeux aux paupières alourdies d'avoir tout vu mais tendrement éclatants de lucidité. Des yeux sereins, forts de tranquillité. Un regard grandi de ses souffrances. A côté d'elle, une bouche sourit, une bouche aux lèvres minces puisqu'il n'y a rien à dire. Un souffle l'auréole de bien-être. La cabine descend : elle va trop vite, beaucoup trop vite. Lise voudrait arrêter le temps, suspendre cet ascenseur dans l'espace. Elle tourne la tête. Elle pleure. Dans cette cabine sombre et froide, une main chaude, presque fraternelle recueille ses larmes : de l'humanité dans un geste anodin entouré de silence. La porte s'ouvre, le vent glacial du sous-sol pique la peau. Lise se dirige vers les containers.

– Madame, madame, vous venez de perdre ces papiers...avec ce courant d'air ...

– Merci...oui...merci...

Lise sourit. Cette femme avait le plus beau front qu'elle avait jamais vu : chaque ride semblait avoir creusé un sillon de sagesse.

Ces lettres ne furent jamais envoyées. Jamais détruites non plus. Lise avait vite refermé le couloir de la mémoire, des soupirs, des espoirs évanouis, des souffrances intimes pour ouvrir le cirque des instants passionnants, des espérances poursuivies, des bouffées de plaisir et des rires publics.

Une semaine après l'accouchement, Lise s'était relancée dans le travail. Entre les tirées de lait, la congélation des biberons, les pleurs nocturnes, les réunions, les dossiers repris à la maison, elle avait gravi très vite les échelons de la hiérarchie et occupait maintenant le poste de directrice des achats dans une usine de fabrication de textiles.

Les relations avec sa famille avaient retrouvé leur rythme de croisière : un ou deux coups de téléphone annuels, une ou deux visites. N'importe quel individu normal ayant fait partie d'une famille normale trouverait cette situation...anormale. Mais heureusement que les surprises familiales n'étaient

pas plus nombreuses car la vie de Lise aurait été un enfer total. En effet, chaque conviviale visite menée au pas cadencé amenait son cadeau spécialement étudié « super casse-couilles ».

Le surlendemain de l'accouchement, par exemple, la tante avait apporté à la petite, un hochet...pas un hochet en caoutchouc, non !, un avec des grelots en acier ! Il fut tendrement couché sur l'oreiller de la petite qui, toutes les trois minutes, hurlait de peur ! La visite n'avait duré que six minutes mais, n'empêche, ça fait trois hurlements suivis de trois délicieuses contractions utérines. « Tu enfanteras dans la douleur, avait-on dit à Ève » mais, elle, elle n'avait quand même pas eu droit au hochet en acier !

Cinq ou six mois plus tard, lorsque Lise vit la longueur de l'emballage cadeau, elle paria sur une trompette. Pas de pot ! C'était un xylophone ! Dieu, que t'ai-je fait ? « Comme elle est contente la petite de faire tapetape avec le bâton et la bouboule sur les babarres ! Elle pleure...elle ne doit pas faire miammiam ? » Certainement, conasse puisqu'il est l'heure et que j'ai des seins comme des pastèques ! « Oh !, elle ne sent pas bon la petite Clarisse, elle a fait popo ? Puf, comme elle sent mauvais, puf, je pars... » Merci ma fille de lui faire remarquer qu'elle te fait chier car j'ai tellement de lait que je pourrais lancer une OPA sur Belgolac !

Les pièces de l'appartement avaient vite rétréci au fur et à mesure que les enfants avaient grandi. Lise, George, Bastien et Clarisse avaient alors déménagé dans une bâtisse du 17^{me} siècle au centre de la ville dont la cuisine illuminée de vitraux s'ouvrait sur un jardin fermé mais aux dimensions respectables. Mathilde que les trajets fatiguaient trop avait sa chambre et sa salle de bains au troisième étage, le quatrième étage devait encore être aménagé.

Trois années venaient de s'écouler dans un silence entretenu.

– Petit déjeuner ! Les enfants ! Petit déjeuner !

Bastien, l'aîné, et Clarisse, la cadette, jetèrent dans l'escalier deux paires de jambes que rattrapèrent à peine deux têtes blondes. L'escalier tournant, en chêne massif, pièce maîtresse de la maison, frissonna quelques secondes sous le martèlement des petits pieds basketés. Lise se félicita d'avoir tenu tête pour restaurer les épaisses marches brunes : un escalier moins robuste aurait déjà rendu l'âme...

– A table les enfants ! Croissants ? Pains au chocolat ? Tartines grillées ? Mathilde, avez-vous acheté des baguettes ce matin ?

– Oui, Madame, elles sont à côté du four...

Les enfants escaladèrent les tabourets et prirent place autour de leur mère, face à leur bol de chocolat fumant. Georges nouait sa cravate lorsqu'il poussa la porte de la cuisine. Il était comme l'escalier : imposant, massif et tranquille. Lui aussi frissonnait de temps en temps, le soir de préférence, sous de lourdes couvertures. Lui aussi redevenait calme, la tempête passée. Il y avait longtemps d'ailleurs qu'il n'y avait plus eu de tempête mais il ne s'en plaignait pas.

– Je rentre tôt ce soir, et toi, mon chéri ?

– Je rentre toujours tôt et je te rappelle...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Lise se leva – elle n'essuierait pas de reproche ce matin – et les mies enfouies dans les plis de sa jupe tombèrent à terre. Elle regarda ces petits points dorés éparpillés sur son carrelage. D'une main, elle arracha sa veste du dossier de sa chaise tandis que de l'autre elle poussa une biscotte beurrée dans sa bouche.

– Je file, je suis en retard. Bisous, bisous, bisous, expira-t-elle dans un souffle court.

Elle se pencha vers ses enfants ; ses lèvres se fermèrent, s'arrondirent, se tendirent vers l'avant : elle tourna la tête, offrit sa joue, embrassa le vide. Ses enfants happèrent un nuage de *Tamango* qu'elle

imposait depuis des années. Georges effleura une longue main glacée, dont les doigts fins, gainés de diamants, supportaient des griffes Rouge Fou de Dior.

La porte de la cuisine claqua. Bastien et Clarisse noyèrent leur regard dans la fumée du chocolat, Georges contempla ses tartines et Mathilde noua son tablier d'un geste quotidien.

Sautillante, Lise descendit les escaliers qui menaient au garage. Elle enfonça le bouton de la porte électrique, s'engouffra dans sa voiture, mit le contact, engagea dans un craquement la marche arrière, risqua d'accrocher les murets en sortant, repoussa sur le bouton de la commande électrique. « Comment peuvent-ils tous vivre comme des larves ? Je ne comprendrai jamais... » Elle bascula le rétroviseur, vérifia son maquillage : ses yeux verts cerclés de khôl noir crevaient le miroir. Parfait. Elle se sentait bien, elle se trouvait belle. Elle rayonnait. Un pâle soleil se levait dans un matin rafraîchi de septembre. Parfait. La route qui l'amenait à son travail était dégagée. Parfait. Bref, une journée qui s'annonçait parfaite.

Sur les bas-côtés de l'autoroute, les arbres abandonnaient leurs premières feuilles jaunies à des tourbillons sauvages le long de la berme centrale. Lise appuya sur le champignon et les arbres défilèrent de plus en plus vite. Les idées se bousculaient dans sa tête à un rythme chaotique : le boucher n'oublierait-il pas le colis ? Elle avait omis de le lui rappeler et vu sa distraction... Le teinturier rapporterait-il les vêtements ? Elle les lui portait toujours in extremis, il est vrai, mais elle avait aussi parfois l'impression de s'expliquer avec le chaînon manquant. Et Mathilde, penserait-elle à nourrir le chat ? Pauvre boule de poils ! Personne ne l'aimait. Il était apparu un soir, en hiver l'année dernière, avait fait le tour de la maison, s'était collé à toutes les vitres, le dos rond, les pattes tendues et tremblantes sur des coussinets qui pétrissaient les seuils de fenêtre gelés, la queue en point d'interrogation. Il n'avait pas cherché à entrer. Bien qu'elle le nourrît depuis des mois maintenant, il ne s'était jamais laissé apprivoiser. C'est pour cela qu'elle l'appréciait, c'est pour cela que personne ne le considérait...

Elle quitta l'autoroute, prit la Nationale. Le moteur se calma, ses idées reprirent leur place. Encore quelques mètres et la barrière de l'usine se lèverait. Encore quelques minutes et Mathilde commencerait à préparer le repas, à dépoussiérer les bibelots, à cirer les parquets. Encore quelques minutes et Georges arriverait à l'hôpital. Encore quelques minutes et les enfants rentreraient en classe. Les chaînettes rouges et blanches de la barrière principale tintèrent et libérèrent le passage :

- Bonjour, Madame.
- Bonjour, Jean !

Le gardien la salua et la BMW se dirigea instinctivement vers son emplacement réservé.

Lise traversa le parking en courant. Un vent frais soulevait sa lourde chevelure rousse qui rebondissait sur ses épaules au tempo de sa course. Un groupe de quatre ou cinq ouvriers qui réparaient le revêtement du parking tournèrent la tête. Elle ne les regarda pas. Elle poussa la porte vitrée en y abandonnant tout son corps, serra sans s'arrêter mais souriante les quelques mains tendues par les employés de l'Accueil, attendit impatiemment, appuyant plusieurs fois sur la commande, les ascenseurs toujours trop lents.

Premier étage, elle déboutonne son tailleur. Deuxième étage, elle remet le col de son chemisier. Troisième étage, un regard dans le miroir. Quatrième étage, un sourire dans le miroir. Cinquième étage, un baiser au miroir. Sixième étage, sonnerie, ouverture des portes.

- Bonjour, Madame. Un ton souffré.
- Bonjour, Germaine.

Un blizzard givré accompagné d'un retroussement de lèvres aussi féroce que plâtré saluèrent une secrétaire androgyne, un roc massif et tranchant asséché jusque la moelle, la preuve par quarante-trois ans qu'il y a finalement peu de différence entre un cactus et un être dit humain, que la vie peut parfaitement trouver son chemin dans un ensemble de cellules congelées plus ou moins bien structuré dans un mépris total de l'esthétique et que l'âme est un luxe superflu réservé à des élus dont Germaine ne ferait jamais partie. Elle avait pourtant deux enfants. Un Brave parmi les Braves s'était donc laissé violer – il ne pouvait en être autrement – deux fois. Lise éprouva une bouffée de compassion pour ce héros sacrifié sur l'autel de la reproduction. Dans l'éclair d'une vision dantesque, elle vit le Diable, exténué, en larmes, au bord de la crise de nerfs, accepter le baptême des propres mains de saint Pierre pour peu qu'il accepte de débarrasser Germaine des Enfers : sa froideur

menaçait d'extinction les flammes éternelles. Jamais elle n'aimerait Germaine mais elle passait pour compétente. Elle avait un art consommé pour étaler un monceau de feuilles sur son bureau, ouvrir toutes les armoires, courir d'un coin à l'autre de la pièce les bras chargés d'une kyrielle de choses si bien que le patron voyait en elle une employée modèle toujours prompte à se précipiter sur le travail. Elle concourait donc à l'amélioration des courbes de productivité. Au fond, c'était tout ce qu'on lui demandait.

- Votre courrier, Madame.
- Merci, Germaine.

Au fond du couloir, son bureau. La porte refermée, Lise expédia aussitôt ses chaussures, envoya son sac dans un coin, lança sa veste dans un autre. La porte attenante était déjà ouverte.

- Collette ! Fais du café et viens boire une tasse avec moi.
- Le café est *déjà* fait !

Collette était sa secrétaire particulière. Malgré la quarantaine, elle était restée dynamique, fraîche, coquette. Elle ne nageait pas dans l'argent mais elle savait trouver à bon marché des vêtements qui la mettaient en valeur, des accessoires un tantinet audacieux qui soulignaient une élégance relativement sobre dans l'ensemble. Lorsqu'elle s'était présentée pour le poste, Collette avait une tenue impeccable de simplicité. Elle ne savait ni dactylographier ni sténographier, ne parlait aucune langue étrangère. Elle l'avait dit d'emblée, simplement, sans détour. Lise s'était demandé si cette personne désirait vraiment travailler ou si elle était envoyée de force par un bureau de placement qui menaçait de lui supprimer ses allocations de chômage. Et puis, leurs regards s'étaient croisés furtivement, s'étaient fuis presque et Lise avait capté l'ombre de cette seconde indéfinissable où les yeux de Collette eurent pour eux cette agressivité vitale, cette franchise du désespoir. Collette était engagée. Dès le lendemain, Lise était certaine d'avoir fait le bon choix. Collette avait appris la sténo, s'était entraînée, le soir, chez elle, des heures sur un clavier, avait étudié l'anglais et l'italien. Collette avait deux fils, un mari identique aux trois I de la chimie : incolore, inodore, insipide. Collette vivait par et pour son travail. Collette avait vite gagné du galon. Collette était devenue un rouage indispensable dans l'entreprise. Mais, malgré deux sardines sur l'épaule, Collette était restée simple, ouverte. Elle cultivait surtout des qualités très rares : Collette voyait tout, entendait tout, se taisait toujours et ne jugeait jamais.

Collette apporta deux tasses de café noir, régime oblige : pas de culotte de cheval pour les vacances !

- Coco, tu m'as acheté des bas noirs brillants comme ceux que tu portais la semaine dernière ?
- Oui, mais ils sont bon marché et...
- M'en fous, je les aime bien et personne n'ira lire la marque dans mon slip. Tu t'es occupée du changement du tapis plain ? Il est froid celui-ci...
- Il est froid parce que tu es toujours sans tes chaussures. Mets des pantoufles si tu as si mal aux pieds.
- Tu m'vois dans des charentaises ?

Collette regarda Lise, pouffa :

- Non, effectivement !

Lise retroussa sa jupe, releva ses manches, se tapa les jambes en l'air sur le coin de son bureau. Un soleil très blanc commençait à baigner la pièce. Pas une poussière ne volait. Tout était nickel.

- Bon, Coco, le courrier.

Comme tous les matins, Georges répéta machinalement les gestes qui l'amenaient à l'hôpital. Malgré le grade de chirurgien émérite gagné rapidement et sans trop d'efforts, il désirait accomplir la moitié de son temps aux urgences. Là palpitait la mort, la vie se débattait là. Là, il côtoyait tous les milieux, toutes les cultures, il mesurait les capacités des hommes, toutes les volontés, tous les désespoirs. Il reprenait son souffle, là.

- Bonjour Gisèle.
- Bonjour Docteur, vous allez bien ?

Georges ne répondit pas car il connaissait le ton de ces questions oratoires qui n'appellent aucune réponse. De toute façon, qui se souciait de lui ? Qui, dans ce service, aurait pu consacrer ne fût-ce qu'une minute à sa petite personne ? La ruche s'activait quasiment 24h sur 24 : seuls les actes comptaient, pas de place pour des états d'âme qui porteraient rarement à conséquence immédiate. Sans qu'il ne demande rien, Gisèle, infirmière-chef, lui rapporta que la nuit avait été relativement calme : les gens s'entre-tuent volontiers le vendredi soir, mais pas le dimanche et l'époque des suicides n'était pas encore arrivée.

En enfilaient son tablier blanc, il se souvint que c'était un vendredi soir, précisément, qu'il avait vu Alix pour la première fois. Alix était venue saoule, livide, un coup de couteau dans l'épaule. Il avait fait son boulot, elle avait dit merci. Sans raison apparente, sans qu'il sache lui-même pourquoi, il l'avait reconduite chez elle. Il n'avait pas parlé. Elle n'avait posé aucune question. Elle s'était contentée d'observer, au détour de la lumière filante des réverbères, son costume en cachemire, sa montre Rolex, son alliance qui serrait un doigt boudiné, son petit bedon, son front légèrement dégarni, sa bouche fermée et son regard vif accroché à des cernes profonds. Il aurait pu être le pigeon type mais, instinctivement, elle percevait qu'elle n'avait aucune chance. Depuis, il passait régulièrement chez elle...

- Un p'tit café, Docteur ?
- Non... Gisèle, je dois m'absenter quelques instants.
- Oh, Docteur, votre femme a téléphoné.
- Ah.
- Elle n'a rien dit...
- Bien.

Les portes vitrées coulissèrent, il partit.

Alix dormait toujours. Un timide coup de sonnette à 8h30', ça ne pouvait être que Georges. Décoiffée, mal démaquillée, poursuivie par une aura de tabac, Alix ouvrit la porte.

– Tu as du café, demanda-t-il appuyant nonchalamment une épaule sur le chambranle d'une porte épaissie par de trop nombreuses couches de peinture couleur crasse ?

- Là, dans la poche de mon peignoir, non... mais je peux en faire.

Georges cligna lentement des paupières, triste et enfantin.

- Entre. Assieds-toi, c'est le même prix !

Georges s'affala dans le seul vieux fauteuil de l'appartement... Une nuée d'odeurs mélangées de poussières, de cigarettes froides, d'after-shave bon marché recouvrit momentanément les relents d'amour qui imbibaient la pièce. Des lés ondulants mouillés, séchés, remouillés, reséchés, ponctués de quelques taches de moisissure brunâtre couraient lamentablement le long des murs bosselés et reflétaient, fatigués, une lumière orangée. Georges n'ôta pas son manteau, resta recroquevillé, les genoux joints, les pieds droits, les mains dans les poches, le col de son pardessus relevé. Il regardait sans sentiment les accoudoirs luisants d'usure, humides de tant de transpirations. Par l'entrebâillement de la porte de la cuisinette, il aperçut Alix tasser le café dans le filtre, un mégot au bec. Elle était belle, Alix. Elle avait la beauté mûre de ces rares femmes de quarante ans qui atteignent la plénitude, cet ultime sommet avant la déchéance. Son peignoir jeté sur ses épaules ne dissimulait quasiment rien de son anatomie. Elle était belle, elle le savait : elle n'avait pas cette fausse pudeur des amantes décrépies qui se drapent dans leur dignité pour ne pas dévoiler des seins qui tombent, des hanches fades, un ventre trop rond et des cuisses soufflées. Avec Alix, la beauté rejoignait l'esthétisme, l'exhibitionnisme devenait de l'art. Pourtant, il ne la désirait pas physiquement : sa femme était tout aussi jolie si pas plus mais il avait besoin d'Alix. Il avait besoin de ce contact

authentique avec une femme lucide qui d'emblée lui avait dit qu'elle était indépendante, qu'elle travaillait la nuit, bref qu'elle était pute. Tant d'autres nient farouchement qu'elles font exactement le même travail dans le noir du mensonge, une bague sacrée au doigt pour... leur sandwich. Georges but son café sans parler. L'air ici lui semblait limpide, le silence apaisant. Quelques minutes plus tard, il franchissait le seuil : Alix n'avait rien dit, elle l'avait écouté réfléchir. Machinalement, elle alla à la fenêtre, souleva le rideau et regarda Georges s'engouffrer dans une trop luxueuse voiture qui ne reflétait pas le personnage.

Ce soir-là, accompagné d'une pluie battante et couvert d'un ciel uniformément gris, Georges rentra chez lui plus tôt que d'habitude. Pour une fois, Lise était là. Il sonna à la porte.

- Tu as oublié tes clés ? interrogea Lise en lui ouvrant.
- Non.
- Tu rentres tôt, ce soir...
- Non.
- Georges, arrête...
- Je n'ai encore rien dit...
- Justement !

Il s'assit et referma son manteau.

- Tu as froid ? Relance le chauffage ! Pourquoi me regardes-tu comme ça ?
- Je ne te regarde pas comme ça, je t'admire.
- Tu m'admires ? Ciel, mon mari !
- Oui, je t'admire. J'admire tes mains, tes jambes, ta nuque, ce corps que tu me livres quelquefois en partage... J'admire ta volonté, ta ténacité face aux événements. J'admire le fait que tu regagnes la maison chaque soir alors que ton esprit reste ailleurs...
- Il n'est pas avec un autre, je te rassure !
- Ne me rassure surtout pas... c'en est plus douloureux...
- Et sache que, contrairement à ce que tu sembles dire ou penser, je ne me sacrifie pas...
- Les enfants, c'est un choix ?
- C'est un don.

Blanc, vide, air pesant. Lise la tête haute, les pupilles droites, fixes mais embuées à l'idée que Georges n'arriverait peut-être jamais à comprendre que pour ces enfants qu'il avait tant désirés, lui, elle avait offert, elle, son corps pour que la quintessence de l'homme qu'elle aimait y grandisse, pour que, pendant deux fois neuf mois, leur union devienne fusion. Certes, elle ne l'avait jamais exprimé mais il aurait dû savoir...

Georges enleva son manteau.

- Arrête, dit-elle suppliante, en lui serrant le bras. Arrête de te torturer, je suis heureuse comme je suis.
- Peux-tu comprendre que je souffre, moi, de te voir muette dans un bonheur factice, un bonheur dont je suis absent ?
- C'est marrant que tu me demandes si je comprends... je me posais justement la même question... à ton sujet.

Lise se rassit, se versa un porto.

- Mon bonheur n'est pas factice, il n'est peut-être pas évident, il peut même déplaire... Tu n'en es pas absent.
- Lise, je te sens si loin...
- Mais pas inaccessible...
- Si tu m'aimes, dis-le-moi, montre-le que tu aimes, sois douce... Je ne suis pas ton ennemi, conclut-il, la main tendue, le regard abattu, craintif.

Lise se leva, respira profondément, empoigna le dossier de sa chaise, pivota autour, quitta le salon mais ne claqua pas la porte. Elle avait froid.

Mathilde avait attendu la fin des discussions pour apporter le dîner. Après avoir servi Madame et Monsieur, elle regagna sa cuisine, pressée de préparer gâteaux et gourmandises pour les enfants. Mathilde était, en vérité, la seule âme de la maison.

Assise face à son mari, Lise émergea un instant des reflets vermeils et dorés de son verre de vin et rompit ce silence trop prolongé qui la fragilisait :

– Georges, le saut d'index est franchi. Pense à augmenter Mathilde, d'un coup, sans douceur afin qu'elle puisse mieux vivre immédiatement, en toute confiance et... dis-le lui.

Georges resta immobile. Sa remarque à propos des enfants avait blessé. Une porte claqua. Il regrettait ses propos, mais, ce soir, il ne le dirait pas. Un point partout.

Lise quitta la pièce pour emprunter l'escalier. Ce soir, elle le montait très lentement, tellement lentement qu'elle vacillait quelques instants entre chaque marche. Ce soir, la montée était pénible, ses jambes étaient lourdes, lasses, son corps s'affaissait, sa tête ployait. Ce soir, chaque marche était pénible comme une année, encore une dont elle s'était tirée. Elle progressait maintenant tout en prudence, sur la défensive, cherchait les murs pour balises, dans le noir du couloir du premier étage, comme elle avançait dans la vie. Sans allumer, elle se fit couler un grand bain bien chaud. Elle ne savait aller dormir les pieds gelés. Pendant que la baignoire s'emplissait, dégageant une fragrance dominante de jasmin, Lise se planta face au miroir, se pencha au-dessus de l'évier, les bras en appui tendu. Elle regarda sa silhouette flotter puis se dessiner en filigrane dans la glace discrètement éclairée par la lumière d'un réverbère. Elle tapota des ongles sur la cuvette métallique de l'évier, écouta ce clapotement sec. Le temps qu'elle se décide à brancher le radiateur électrique, la buée avait envahi les contours du miroir ; bientôt son visage s'effaça peu à peu. « Tant mieux, pensa-t-elle. » Elle se déshabilla, s'engloutit dans l'eau chaude, recouverte jusqu'aux oreilles d'une mousse crémeuse.

Elle traîna jusqu'à ce que l'eau tiédise. Elle sortit frissonnante, s'essuya énergiquement, s'enduisit le visage de crème antirides (eh oui, elles se creusaient de plus en plus...). Elle rectifia la laque de ses ongles et déposa quelques gouttes de *Tamango* à la base de ses cheveux. En silence, elle alla se mettre en boule à côté de son mari et tenta vainement d'assécher le flot des idées qui la bombardaient

– Zut ! Le chat...

Elle se releva, nue, descendit sur des pieds de velours à la cuisine, porta sur le bord de la terrasse les restes du dîner que Mathilde n'avait pas jetés. Instantanément givrée par la pluie et le vent, elle remonta tremblotante se mouler le long de Georges. D'abord hésitante, elle posa franchement ses pieds sur les mollets de son mari. Il ne dit rien, bascula sur le dos, abandonna ses jambes puis le creux de son épaule. Enveloppée de sa chaleur et de ses bras, elle l'avait envahi et sans qu'ils se parlent, sans qu'ils le fassent exprès, ils firent pendant des heures les gestes de l'amour.

– Petit déjeuner ! Les p'tits loups, à table ! « Maaamann » lançait le cri de ralliement.

– Oui, on arrive...

– Madame est radieuse, ce matin, se permit Mathilde en servant le café.

Lise baissa les yeux.

– Y a-t-il des croissants, demanda-t-elle avec des lèvres enjouées ?

– Oui Madame, tout chauds !

Mathilde irradiait de bonheur aussi. Il était si rare de voir Monsieur et Madame de bonne humeur. Madame surtout. Ses paupières tombantes, son front lisse, sa bouche pulpeuse et ses joues creusées par une mine coquine témoignaient de son bien-être. Georges poussa la porte.

- Ah, Mathilde, que j'ai faim ! Hum... des croissants !
- Il y en a tous les matins, Monsieur...
- Oui, mais ils me semblent plus appétissants aujourd'hui...
- Chéri, du lait dans ton café ?
- Oui ma puce, si tu veux bien.
- Les enfants, à table ! Seconde et dernière édition !

Roulements de tambour dans les escaliers, cris dans le hall, bousculades et chamailleries dans l'embrasement de la porte : Bastien et Clarisse heurtent les tabourets, freinent des baskets pour ne pas tomber le nez dans leur bol de cacao.

- Maman, y'a Bastien qui...
- Je ne veux rien savoir... c'est très laid de... Venez m'embrasser tous les deux.

Bastien embrassa sa mère le premier, frôla la douceur de sa peau, devina l'odeur de son rouge à lèvres, s'imbiba de son parfum et fit rouler le tissu de sa jupe entre ses doigts :

- C'est doux... , dit-il surpris par la sensation.
- Oui, c'est de la soie.

Georges se leva.

- Tu pars déjà ? Attends...

Lise suivit son mari jusqu'au garage. Georges s'arc-bouta au-dessus de sa femme, nicha son visage entre son épaule, ses cheveux et son cou. Lise s'accrocha à sa nuque, remonta une jambe le long de sa cuisse. Il l'embrassa en lui caressant le ventre et les seins. Elle redressa sa cravate, glissa une main sous le revers de son veston.

- A ce soir, dit-elle d'une voix basse et onctueuse.
- Oui...

Apaisée mais dynamique, Lise quitta aussi très tôt la maison : une montagne de travail l'attendait au bureau. Depuis qu'elle était devenue directrice des achats, il ne lui restait que quelques (trop) rares instants pour se chouchouter et droloter les enfants. Georges aussi était délaissé et, s'il le comprenait très bien, il aurait malgré tout préféré plus de moments avec sa femme. Partie dès potron-minet, elle espérait rentrer plus tôt.

A cette heure si matinale, l'Accueil et les services administratifs étaient déserts. C'est avec un indicible plaisir qu'elle rompit le silence des lieux pour écouter le bruit sourd de ses pas sur le tapis plain du hall d'entrée. Elle passa devant les ascenseurs et emprunta l'escalier (un peu d'exercice, que diable !)

A sa grande surprise, le sixième étage était éclairé. Lise regarda sa montre : 7h30'

- Bonjour Germaine, dit-elle d'un ton monocorde et quotidien qui dissimulait son étonnement.
- Bonjour Madame.
- Vous êtes tombée du lit ce matin ?

Elle prit le paquet de lettres sur le bureau, les fit défiler rapidement comme on bat les cartes.

- Vous aussi... Madame.

Regards fixes et froids. Bon dieu qu'elle détestait cette femme !

- Oui, ce doit être une épidémie. Bonne journée, Germaine.
- Madame, madame...
- Oui Germaine.
- J'ai voulu vous prévenir hier soir, enfin plus tard, vers 22heures, mais le téléphone ne ... et votre GSM...

- Oui, je voulais avoir la paix.

– Hier soir, enfin ...oui, pendant la nuit...mais ça n'a pas d'importance,... enfin...Collette s'est tuée dans un accident de voiture. Madame Quéjacq est morte.

La lumière faiblit, les murs vacillent, l'atmosphère devient suffocante. Lise lâche les lettres. Ses paumes ruissellent, ses jambes tremblent. Elle cherche un point d'appui, un chambranle, une poignée. Elle coule le long du mur et touche le sol en percutant une chaise. Atterrée, stupéfiée, pétrifiée :

Colette morte. Échouée. Germaine se précipite et s'agenouille :

- Madame, madame, respirez ! Madame...je vais chercher un verre d'eau...

Et elle ouvre toutes les portes, et elle sort tous les verres, et elle fait un boucan d'enfer en ouvrant le robinet... Courbes de productivité, compétente...

Colette morte. C'est impossible... Collette partie, plus là, plus jamais là... et elle qui venait plus tôt pour lui préparer son café ! Envolée, Colette !

– Tenez, buvez un peu... Ça va mieux ?

Non, ça n'ira plus jamais mieux. Envie de vomir.

– Oui, oui... ça va... ça va aller...

Plus rien n'existe, plus rien n'a d'importance. Il reste juste Lise et un verre d'eau qui grossit au fur et à mesure que ses yeux s'emplissent puis débordent, par inadvertance. Envie de se saborder et puis, elle se cramponne au verre et se relève doucement. Germaine est à ses côtés, prompte à ... on ne sait trop quoi. Ramasser le courrier ?

– Je, je vais rentrer chez moi... je ne suis là pour personne... reportez tous mes rendez-vous...

– Oui, bien sûr...

Lise a froid. Elle referme son manteau puis empoigne son sac.

– Madame, avant que vous ne partiez... Nous avons envoyé des fleurs au nom de l'usine. Voulez-vous que j'en fasse porter à votre nom ?

Un élan de gentillesse ou je me mêle de tout ?

– Oui... oui... c'est une bonne idée... des roses rouge et blanc, sauvages, et des freesias...

blancs... c'étaient ses fleurs préférées... Faites-en couvrir le cercueil.

– Oui, je comprends mais... j'en trouverai... le problème n'est pas là... mais ne pensez-vous pas qu'il ne faut pas en faire plus que... enfin... plus que sa famille... c'est un peu comme un protocole... il ne faut pas leur enlever un certain...

– ...un certain privilège ?

– Oui, c'est ça.

– Certainement... vous avez raison... vous avez, hélas, raison... Faites pour un mieux. C'est finalement sans importance... Bonne journée, Germaine.

Accompagnée d'un halo de silhouettes floues et multicolores, Lisa se dirigea mécaniquement vers sa voiture. Elle roula quelques kilomètres puis se gara dans un chemin de remembrement. Elle verrouilla les portières et hurla.

Il était presque midi lorsqu'elle émergea, épuisée. Ses yeux bouffis, ses traits épaissis et son nez rouge qui coulait lui renvoyèrent un visage boursoufflé dans le rétroviseur. Elle fouilla son sac, ses poches : pas un seul mouchoir pour essuyer le mascara qui avait dégouliné. Elle sourit : pourquoi avait-elle cherché ? Elle n'avait jamais de mouchoir. Ni de gants, ni d'écharpe, ni de pull d'ailleurs. C'était toujours Colette qui arrivait au bon moment avec sa boîte de mouchoirs en papier parfumés à l'eucalyptus, sa petite laine pour mettre dans le cou ou un gros pull à larges mailles qu'elle avait pensé prendre pour les longues soirées prévues au bureau.

– *Mais comment peux-tu te moucher dans un mouchoir à l'eucalyptus ? On pleure encore plus après !*

– *Tu peux te moucher dans tes doigts si c'est plus doux !*

– *T'as froid ?*

– *Oui, brrou...*

– *Tu penserais pas à mettre un pull, par hasard ?*

– *Je ne supporte pas les épaisseurs. Toi, tu t'habilles comme un oignon...*

– *Oui, mais l'oignon, il a pas froid !*

Que de bons moments elles avaient passés! Que de fous rires, d'instants complices, de coups de gueule aussi... Colette savait-elle à quel point elle l'appréciait ? Elle avait dû le deviner... Le protocole voulait qu'elle ne fasse pas plus que la famille ? Qu'importe ! Les privilèges, elle ne les avait pas reçus, elle les avait vécus...

Et aujourd'hui, à l'aune d'un mouchoir manquant, elle mesurait le vide que Colette allait semer de jour en jour, elle réalisait qu'elle venait de perdre un des êtres auquel elle tenait le plus au monde et qu'elle ne le lui avait jamais dit.

Elle soupira, remit ses cheveux en ordre, démarra et gagna le centre ville. Elle allait bien trouver une pharmacie où acheter du démaquillant. Elle ne voulait pas que les enfants la voient rentrer dans cet état.

La ville débordait. Feux rouges, coups de frein, coups de klaxon, coups de gueule et bras d'honneur la convainquirent rapidement de ne plus chercher de place où se garer et de rejoindre au plus vite le premier parking payant. Les gaz d'échappement, les souffles électroniques des appareils automatiques et les grondements sourds des lourdes portes métalliques se liguèrent immédiatement pour enclencher derrière l'œil gauche le martèlement qu'elle connaissait si bien. Alors les gens hurlèrent, le soleil éclata en mille poignards dans ses pupilles et les odeurs sortirent de tous les égouts : la migraine arrivait et l'envie de vomir la cloua sur place dans un haut-le-cœur. Lise reprit sa marche lentement, la tête figée par un cou raidi de douleur. Il fallait avancer sans trop de mouvements, en maintenant le cerveau à l'horizontale, comme sur un nuage, au milieu d'une foule bruyante et puante qui courait dans tous les sens. Elle quitta alors le milieu du trottoir et rasa les vitrines dont les tons d'automne ne l'agressaient pas trop. Une bouffée d'*Opium* brouillée d'un relent de transpiration fétide accéléra les coups de marteau : un second écoeurement l'obligea à s'arrêter net face à la devanture d'un marchand de chaussures. Merde, elle n'allait quand même pas dégueuler en pleine rue ! Concentre-toi, respire, regarde un point fixe. Oui, un point fixe. Et elle ne quitta plus des yeux une paire de bottes. Elle regardait les bottes et avalait ; elle avalait et regardait les bottes. Le marteau-piqueur accepta de ralentir sa cadence et son estomac reprit sa place. Son regard s'agrippait toujours aux bottes lorsqu'elle entendit :

– Madame, vous allez bien ?

Une vendeuse venait de sortir du magasin.

– Oui, oui, je vais bien...c'est juste une migraine...

– Entrez vous asseoir deux minutes...je suis aussi migraineuse...j'ai des Dafalgan si vous voulez...

– Oui, merci beaucoup, je les veux bien volontiers...je n'ai aucun médicament sur moi...

Un Dafalgan effervescent arriva bien vite dans un verre d'eau. Infect.

– Voulez-vous que je prévienne quelqu'un, qu'on vienne vous rechercher ?

– Non, merci, dans quelques minutes la douleur s'atténuera...

– J'ai vu que vous regardiez ces bottes...elles sont jolies, n'est-ce pas ? Il y a aussi le sac assorti.

– Oui, elles sont effectivement très jolies mais...

– Oh, je n'ai pas l'intention de vous les vendre, dit la vendeuse en souriant, je me doute que vous fixiez votre regard.

Quelques minutes plus tard, Lise quittait la boutique et jetait un dernier regard vers les cuissardes.

« Prévenir quelqu'un » avait dit la vendeuse. Lise n'avait même pas pensé à prévenir Georges de la mort de Colette. Elle regarda sa montre et réalisa qu'elle ne serait pas à l'heure pour reprendre les enfants à l'école. Et elle ne pourrait jamais courir... GSM, vite. Merde, pas de réseau. Elle marche quelques pas : réseau indisponible. Elle traverse et toujours pas de réseau. Aller dans un café et demander pour téléphoner. Dans quel café ? Elle marche. Où ? Ah ! réseau disponible :

– Gisèle, bonjour, mon mari est-il disponible ?

– Non, en salle d'op.

– Merci, Gisèle, bonne journée.

Et il pleut ! Évidemment, Lise n'a pas plus de parapluie que de mouchoir ! Elle presse le pas tout en essayant de joindre Mathilde :

– Mathilde, je serai en retard pour les enfants... va les rechercher et... préviens George que, que... que Colette est morte... Oui, merci, Mathilde. A tout à l'heure.

Et la pluie et le vent et maintenant la grêle ! Et merde, merde, merde ! Elle court, tête basse, et se réfugie dans le vestibule du premier immeuble à appartements qu'elle croise. Elle secoue sa crinière lorsque s'ouvre la porte de l'ascenseur : une petite bonne femme, bien en chair, dans un long imperméable noir, une capuche verte sur ses cheveux gris prisonniers d'une queue-de-cheval, pousse du derrière la porte en tirant une boule de poils au bout d'une laisse. Elle se retourne :

– Décidément, nous sommes destinées à nous rencontrer dans un ascenseur ! Bonjour, comment allez-vous ?

Une apparition : son ancienne voisine de palier ! Mal fagotée, emberlificotée dans la laisse, encombrée par son parapluie mais son front... et ses yeux... son si beau front large, bombé, ouvert, lisse malgré les rides. Pas lisse de fond de teint, pas tiré par un scalpel ; pas lisse comme celui de ceux qui n'ont jamais pensé ; ouvert mais pas revendicatif, sans orgueil ; bombé mais sans entêtement, sensuellement courbe et large comme les plages du Nord. Il surplombe si naturellement des yeux clairs, presque transparents mais vifs et tranquilles sous des paupières lasses. Lise était fascinée :

– Je, je suis...

– ... toute mouillée !

– Oui, souffla-t-elle en regardant ses bottes en daim transpercées, mais... vous a-t-on déjà dit... déjà dit... que votre front était merveilleux ?

– Si vous croyez que les gens regardent ce genre de détails ! Allez, Jeanne, on avance. C'est ma chienne, elle est vieille.

– Mais ce n'est pas un détail. C'est la première chose que j'aie remarquée chez vous. Votre front et vos yeux. Comment vous appelez-vous ?

– Raymonde.

– Raymonde...

Lise sembla rêver :

– Savez-vous que ça signifie quelque chose comme « plénitude et sagesse » ? C'est troublant, surtout aujourd'hui.

– En parlant de sagesse, vous devriez vous sécher au moins les cheveux. Montez donc, je vous donnerai une serviette. Allez, Jeanne, on remonte.

– Mais je ne voudrais vous déranger...

– Vous ne me dérangez pas sinon je ne vous l'aurais pas proposé. Et à propos de plénitude, à voir vos yeux, ce ne doit pas être votre jour aujourd'hui.

Lise sentit sa gorge se nouer. Heureusement, l'ascenseur arrivait et elle put parler les yeux au sol, pour regarder où elle mettait les pieds :

– Je viens de perdre mon amie et je... je ne... je ne lui avais jamais dit comme je l'aimais...

Lise pleure sereinement, silencieusement, calmement. Elle renifle puis essuie ses yeux sur sa manche.

– J'ai des mouchoirs en papier aussi.

Lise éclate dans un rire nerveux :

– Excusez-moi, je sais que je peux paraître... enfin, c'est trop long à expliquer.

– Mais je ne vous demande rien...

Raymonde ouvre la porte de l'appartement et libère son chien. Elle si gauche dans le vestibule devient soudain gracieuse dans tous ses gestes souples et aboutis.

– Entrez. Débarrassez-vous. Je vais faire du café.

Raymonde se dirige vers la cuisine tout en continuant à parler :

– Vous savez, la sincérité ne consiste pas à dire tout ce qu'on pense mais à penser tout ce qu'on dit.

– Je le pensais et je ne l'ai pas dit.

Des bruits d'armoire, de robinet, de vaisselle pendant que Lise, restée sur le paillason, ôte enfin son manteau.

– Noir ?

– Pardon ?

– Le café, noir ?

– Oui, s'il vous plaît.

– Je m'en doutais... Allez, Jeanne, hors de mes jambes et sur ta couverture. Elle devient un peu sourde. Au bout du corridor, il y a le salon : allez vous asseoir, j'arrive.

Lise avance et se laisse guider par quelques notes :

– Saint-Saëns ?

– Oui, *Le Carnaval des animaux*. Je laisse toujours de la musique, même quand je sors.

Une odeur de chèvrefeuille devient plus pressante. Lise parie sur un Ambi Pur. Elle passe le seuil et cherche, le long d'une plinthe, une prise électrique. Un point gagné : le diffuseur est bien là. Un divan bleu clair et deux fauteuils beiges encadrent une table basse en verre fumé. Au mur, deux horloges : une arrêtée et l'autre toujours à l'heure d'hiver de l'année dernière. Le salon est à l'image de sa propriétaire : rien n'est assorti mais tout est très propre, centré sur l'essentiel. A côté d'un clavier, un cendrier, un paquet de cigarettes et une boîte de biscuits. Et des colonnes de CD. Et des livres, des rangées et des rangées de livres, des murs de livres. Un univers de livres. Tout ce qu'il faut pour nourrir un cerveau : un ordinateur, de la musique et des livres.

– Moi aussi, je m'en doutais, crie-t-elle à travers les pièces.

– De quoi ?

– Que vous aimiez les livres.

Raymonde revient suivie de sa chienne, une tasse de café dans chaque main et une serviette jetée sur l'avant-bras :

– C'est heureux que vous ne preniez ni lait ni sucre parce qu'avec les oreilles, je ne sais encore rien porter ! Tenez, séchez-vous les cheveux. Jeanne, à ta place ! C'est une chienne abandonnée et elle ne supporte plus de rester seule. C'est aussi pour elle que j'ai pris l'habitude de laisser la musique. Voilà, voilà un bon café bien chaud. Si vous fumez, vous pouvez sans problème.

– C'est mon soixante-quatrième jour sans tabac, dit-elle fièrement, la tête en bas, en train de rassembler ses cheveux dans un turban de fortune.

– Soixante-quatrième... ah, ah, on compte toujours... il faut faire les choses quand on est prêt, pas parce qu'on vous dit qu'il faut les faire. Jeanne, que tu es collante ! Je t'ai dit qu'on irait plus tard !

– Je ne vais pas m'éterniser, ne vous tracassez pas...

– Je ne me tracasse pas : elle ne sait pas lire l'heure ! lâche-t-elle en riant.

Raymonde s'assied et allume une cigarette. Lise boit une gorgée puis, les yeux dans sa tasse :

– Colette était ma secrétaire. Des regards, des soupirs... nous nous comprenions si bien, si vite.

Trop bien, trop vite. Les mots n'avaient même plus le temps de s'installer...

– Oui, je comprends... c'est parfois très difficile de parler. On ne sait jamais si c'est le bon moment, si ce qu'on a dire est intéressant, si c'est nécessaire de le dire et si et si.... Mais tout s'apprend, conclut-elle, d'un ton certain.

– Je progresse déjà : je vous ai dit que votre front était magnifique et je le pense ... sincèrement.

– Merci et cela m'a fait très plaisir.

Raymonde affiche un vrai sourire puis se tait. Saint-Saëns envahit l'atmosphère. Il n'y a aucun besoin de parler. Le silence ici n'est pas du vide. Elles écoutent ensemble les dernières mesures puis Lise termine son café et dénoue ses cheveux :

– Et bien, je vais vous laisser. Le temps m’a paru suspendu. On est bien chez vous. Merci encore pour le café et... la serviette et... les mouchoirs.

– Mais cela m’a paru tout naturel et...

– Naturel ? Vraiment ?

– Oui. Vraiment. Bien, je vais chercher votre manteau.

Pendant que son hôte gagne le corridor, Lise interroge :

– Que faites-vous comme métier ?

– Je ne travaille plus mais j’étais prof de français.

– Vous avez une bonne orthographe alors ?

– Je le crois, oui.

Lise fouilla dans son sac et sortit une carte de visite :

– Si un jour vous cherchiez du travail...

– Je ne suis pas encore prête à supporter la société. En fait, comme disait Coluche, je ne veux pas d'elle.

– Bien...je pense que je comprends...enfin, je crois...Au fait, je ne me suis même pas présentée...

– Mais je sais qui vous êtes, Madame Langh.

Lise passa la porte de chez elle et s'enfouit directement dans les bras de Georges qui l'attendait.

– Mathilde m’a dit... Je suis passé à la pharmacie, j’ai tes médicaments. J’ai supposé qu’avec le choc tu aurais la migraine. Tu n’as pas mal à la tête ? J’ai de quoi te faire tes piqûres.

Lise fit signe que non en restant nichée dans son épaule. Après de longues minutes de sanglots, elle s’écarta un peu de lui, ferma son manteau puis s’installa en boule dans un fauteuil. Un magnifique fauteuil en cuir, pleine fleur, installé sur un tapis persan qui recouvrait un authentique plancher en chêne, ciré méticuleusement par Mathilde. Bref, un coin d’un superbe design éclairé subtilement d’une lampe signée Daum. Bref, un coin où elle pleurerait quand même... George relança le chauffage.

– Les enfants sont chez mes parents, dit- il très doucement, ne te tracasse pour rien.

– Je ne saurais pas parler maintenant, excuse-moi, souffla-t-elle en hoquetant.

George lui ôta ses bottes et la recouvrit d’un plaid.

– C’est normal que tu aies froid... Tu devrais aller prendre un bon bain...ça te détendrait...

– Pas tout de suite. Merci. Georges ?

– Oui ?

– Non, rien. Si... elle s’est tuée dans un accident de voiture. Quand l’infâme Germaine me l’a annoncé, j’ai cru que la terre s’effondrait. J’ai quitté l’usine et puis j’ai roulé et puis... et puis... j’ai eu la migraine et tu étais en salle d’op. Alors il a plu et j’ai rencontré, parce que j’étais trempée, une femme très... belle. Oui, je sais, c’est un peu décousu, mais je suis vidée...

– Une femme très belle ? Laisse-moi deviner...

– Tu ne devineras jamais...

– Oh, et bien, d’après tes critères : 1,80mètre, 50 Kg toute mouillée, sportive, aussi pulpeuse qu’un cure-dent, les cheveux noirs et lisses et surtout qui restent parfaitement en place même lors d’une tornade. Tu as rencontré une affiche en trois dimensions ?

– Tu es méchant...rétorqua-t-elle en se dodelinant, l’air amusé et narquois.

– Ou alors, une femme...

– ... une femme petite, plutôt rondelette, la cinquantaine, mal habillée, les cheveux gris mais avec un front...et des yeux...tellement intelligents.

– Comme tu peux le constater, là, je m’assieds ! Note que je me disais bien qu’elle devait avoir quelque chose d’extraordinaire pour que tu la remarques, parce que les sept autres milliards d’individus bêtement normaux...

– Mais dis- moi un peu pourquoi je ne pourrais pas trouver belles les femmes sur les affiches ?

– Parce qu’elles n’existent pas, tout simplement. Tu veux que je t’explique les interventions qu’elles ont dû subir pour devenir, pour devenir...

– Non, tu m’as déjà expliqué mille fois. N’empêche, le résultat est joli.

– De loin.

– Si tu veux. Donc, cette femme si belle, tu t’en souviens peut-être ? c’est notre ancienne voisine. Elle s’appelle Raymonde.

– Rose.

– Pardon ?

– Oui, je m’en souviens très bien et elle s’appelle Raymonde Rose. Elle n’est pas belle, elle est sereine.

– Et intelligente.

– De toute manière, il n’y a que deux voies pour être serein : totalement abruti ou terriblement intelligent... et étant donné que tu ne te serais certainement pas extasiée pour un abruti... Tu veux du thé ?

– Oui, merci. On s’extasie rarement sur ce qui court les rues.

– Effectivement, ma chérie. Je vais chercher le thé.

Lise cria pour qu’il entende à la cuisine :

– Il y avait des tonnes de livres chez elle !

– Il y a des gens qui ont des kilomètres de livres et qui n’en ont jamais lu une ligne !

– Ce ne doit pas être son cas !...enfin, je crois...acheva-t-elle à voix basse.

Georges apportait le plateau :

– Tu iras à l’enterrement ?

– Pourquoi faire ? Voir son crétin de mari qui, quand il ne regardait pas le foot avachi dans son fauteuil, la trompait avec la première greluce venue ? Ses enfants qui se souvenaient d’elle quand ils avaient besoin d’argent ou pour lui apporter les mannes de linge à repasser ? La gueule de Germaine, compatissante sur commande et qui n’a jamais su lui rendre un service ? J’ai pas envie de voir toute cette merde ! J’ai pas envie d’aller au Carnaval...

– Peut-être tout simplement pour dire au revoir à ta meilleure amie...

– J’saurais pas...et puis, y aura plein de gens et... et je vais encore pleurer, expira-t-elle péniblement.

– Tiens, dit- il en lui tendant son mouchoir, mouche-toi.

Lise s’exécuta. Il la reprit dans ses bras et lui caressa le dos :

– Tu sais, c’est un peu normal de pleurer à un enterrement...

– Oui, mais non.

– Ah, oui mais non. Pas toi...

– J’veux pas pleurnicher devant eux...

– Ma petite puce, tu confonds l’amour et l’orgueil, je crois. Quelle serait la blessure qui te ferait le plus mal, à ton avis ?

Lise se détacha quelque peu de son mari, plongea ses yeux dans son regard très tendre, très doux. Comme il était serein, lui aussi.

– Tu as raison...je suis égoïste... je ne pense qu’à ma douleur...

– Non, tu n’es pas égoïste : tu es apeurée. Trop exigeante, trop perfectionniste, trop honnête, trop sensitive, trop émotive, trop amoureuse, trop sensuelle, trop entière, trop généreuse... Le monde que tu veux, c’est comme pour les filles sur les affiches, il n’existe pas, Lise. Un jour, tu grandiras et tu doseras mieux tes immenses qualités qui pour le moment t’abrutissent et tu deviendras terriblement intelligente et... tellement belle.

– Et si je ne grandis pas ... ?

– Alors j’aurais aimé toute ma vie une femme trop...anormale! Mais tu grandiras... de toute façon, tu n’as pas le choix. C’est grandir ou mourir, dans ton cas. Viens, on va prendre notre bain.

Vers 18heures, Lise se glissait dans son lit. Elle avait avalé les quelques pilules que son mari lui avait conseillé de prendre. Et alors qu'il s'était allongé auprès d'elle et qu'elle somnait lentement dans le sommeil, elle souffla, les yeux déjà fermés :

- Tu sais, j'ai croisé une paire de bottes...
- Hum, hum...
- Elles coûtaient 499 euros.
- Hum, hum...
- Colette aurait juste pu se payer deux paires.
- Dors bien.

Il l'embrassa sur le front, remonta l'édredon et descendit nourrir le chat.

Lise n'alla pas à l'enterrement. Elle déposa simplement un bouquet de roses blanc et rouge et de freesias sur la terre fraîchement retournée... quand la farce fut finie.

La reprise du travail fut pénible : tout avait changé. Le parking de l'usine était devenu trop grand ; les chaînettes rouges et blanches de la barrière principale tintaient outrageusement ; Jean souriait exagérément ; les portes, transparents, manquaient de pudeur ; le tapis plain du hall d'entrée était insolent de confort et les ascenseurs qui sonnaient étaient d'une impertinence ! Seule Germaine lui paraissait immuable: un robot n'est pas censé avoir des sentiments... et Lise lui en voulut encore plus d'être elle-même et de lui rappeler à chaque respiration tout ce qu'elle venait de perdre.

Quand elle rentra dans son bureau, tous les papiers éparpillés sur sa table et l'ordre impeccable sur celle de Colette résumèrent instantanément tout ce qui les séparait et les avait rapprochées : elles étaient tellement différentes et absolues dans leurs compétences qu'elles n'avaient pu que s'unir pour faire un tout. Elles n'étaient un qu'à deux et Lise était aujourd'hui amputée.

Elle s'assit devant un fatras de brouillons, de dessins, d'échantillons et se demanda si elle serait encore capable d'être créatrice si personne n'était là pour ranger ses idées. Trouver une bonne secrétaire est déjà difficile, une qui comprend directement, beaucoup plus rare, mais alors, une qui anticipe ! Elles ne travaillaient pas en collaboration mais en fusion et de cette fusion était née une réelle estime et surtout une profonde amitié qui, elle, était irremplaçable.

Lise quitta son fauteuil et gagna celui de Colette. La veille de son décès, Lise hésitait encore entre deux coloris à commander et avait laissé tous les échantillons jetés aux quatre coins de son bureau. « Je prendrai ma décision demain. Aujourd'hui, j'en ai marre ! avait-elle dit. » Elle s'assit sur le siège de Coco, ouvrit la farde devant elle et découvrit le bon de commande, déjà rempli, avec la couleur qu'elle avait choisie durant la nuit... Germaine frappa à la porte :

– Bonjour Madame...excusez-moi de vous déranger mais du courrier est arrivé et je peux éventuellement le classer...

Oui, et bien, geste d'ouverture, ne lui claque pas la porte au nez, fais un effort !

– Bonjour Germaine. Oui, bien sûr, vous pouvez vous en occuper.

– Comment Colette classait-elle le courrier ?

Surtout, sois aimable !

– Elle travaillait avec une base de données. Elle encodait tout.

Non, ce ne sont pas des yeux de cabillaud lobotomisé, ce sont seulement des yeux ronds !

– Moi, je travaille avec des fardes de couleur...

Mon Dieu, comme c'est mignon !

– C'est-à-dire ?

– Et bien, en fonction de la nature du courrier – factures, commandes,... – je le mets dans des fardes de couleurs différentes... ça va plus vite...et dans les fardes, je les classe dans l'ordre d'arrivée.

Range tes mains dans tes poches, tu ne peux pas étrangler le personnel !

– Ah ! ça va plus vite... Et comment faites-vous pour retrouver une facture dont vous avez oublié la date ?

Alors, ça, c'est une bouche en trou de cul de poule ou pas ?

– Je prends la farde rouge et je passe en revue toutes les factures...

Le prochain qui me dit que la nature a horreur du vide !

– Et bien, Germaine, heureusement que notre entreprise n'est pas centenaire... *Radoucis-toi, elle est née comme ça* ...l'avantage de la base de données, c'est...

– Oui, mais je ne sais pas m'en servir !

Je retire tout ce que j'ai dit : tu peux la tuer !

– Quand Colette est arrivée ici, elle n'avait jamais vu un ordinateur mais, je peux, si vous le désirez, commander des plumes d'oie ! Et pour classer le courrier, nous pourrions jeter les lettres par la fenêtre et les empiler dans l'ordre où elles retombent ! Dans des fardes de couleurs, bien sûr !

Comment dire ? Que faire devant des yeux où pétillent la vastitude du néant, une bouche plus prompte qu'un bastingue à débiter des idioties, le tout relié à un cerveau de pintade ? Rien et surtout se calmer. Germaine, vous vous rendez bien compte que nous allons devoir faire... pendant un certain temps... la part du boulot de Colette... et que la fin de l'année arrive... et que le courrier va être considérable... et qu'il va falloir faire l'inventaire... et envoyer les cadeaux... et calculer les remises... Comment faites-vous pour compter tout ça ?

Non, elle n'utilise pas une corde à nœuds, méprisante...

– Et bien, comme je vous l'ai déjà expliqué, je reprends toutes les factures de l'année, je les range par ordre alphabétique et j'additionne ensuite...

Sainte Rita, help !

– Écoutez Germaine ! *Change de ton...* Écoutez, Germaine... finalement, faites comme bon vous semble mais il faudra que le travail soit fait. De toute façon, je vous aiderai... comme j'ai toujours aidé... comme je l'ai toujours fait en fin d'année. Dès que j'aurai un peu de temps, j'engagerai une nouvelle secrétaire... *Tu mens, tu ne veux voir personne à la place de Colette en ce moment...* mais, pour cette fin d'année, nous allons devoir nous débrouiller et... nous y arriverons. Bien, je me mets au travail et je vous souhaite une bonne journée...

– A vous aussi, Madame.

Et elles y étaient arrivées : Lise à dominer ses nerfs ; Germaine à travailler une vraie journée de 8 heures.

La fin de l'année s'était donc étirée dans une routine toute relative. En plus du travail considérable, il fallait, le soir, donner à Bastien le rythme de la scolarité... Dur, dur de faire admettre à un enfant de six ans que des lignes entières et répétées de signes abstraits calligraphiés lui seraient un jour bien utiles. Dur, dur pour une mère qui traite toute la journée de problèmes complexes, de chiffres, de courbes de saisir toute la complexité d'un « a » ou d'un « e ». Ils s'appliquaient néanmoins tous les deux : l'un à tenir son crayon sans appuyer comme un forcené sur la mine, l'autre à ne pas lui

arracher la tête. Ainsi, les soirées débutaient traditionnellement par des « ma », « mo », « mu », continuaient avec la « chasse aux sons » (Mais non, Bastien. On ne dit pas un « gochon » !), péroraient avec $2+2=4$ / $4 : 2=2$ / $4-2=2$ et s'achevaient sur la hantise des mères : la check-list du matériel « que-madame-veut-absolument-qu'on-apporte-pour-demain ».

– une pelote de ficelle rouge et bleue.

– Mais où veut-elle que je trouve de la ficelle rouge et bleue à 8 heures du soir ? Bastien, pour quoi faire la ficelle ?

– Un pantin qu'elle a dit.

– Mon chéri, tu diras à Madame (Lise tremble quelque peu) que maman peut lui fournir des kilomètres de fils de coton de toutes les couleurs qu'elle veut mais pas une pelote de ficelle rouge et bleue à 20 heures pour le lendemain matin.

Regard dépité de Bastien.

– Bon, ça va. Bastien, change de tête, s'il te plaît !

Hurllement dans toute la maison :

– Mathilde ! Y'a d'la ficelle rouge et bleue dans cette maison ?

– De la verte et blanche, Madame !

Bastien soulagé.

– la coquille d'un œuf.

– Bastien, la coquille ? Entière ? questionne Lise dégoûtée qui se voit déjà acculée à gober l'œuf.

Bastien, la coquille, pour quoi faire ?

– Le chapeau qu'elle a dit.

Re-hurllement en direction de la cuisine :

– Mathilde ! Y'a des œufs ?

– Oh !, Madame... je viens de cuire le dernier...

L'espoir subsiste encore, Bastien retient son souffle, Lise croise les doigts :

– Et tu l'as déjà écaillé ?

– Ben oui... pour la salade...

– Merde, alors !

– On ne peut pas dire « merde » maman !

– Oui, oui, tu as raison. Mince, alors ! Bastien, tu diras à Madame...

– Oui, je sais, je dirai qu'on n'a pas de poules au salon... mais les autres, ils en auront, eux !

Rere-hurllement :

– Mathilde ! Ton frère élève toujours des poules ?

– Oui, Madame !

Bastien satisfait.

– Bien, je téléphone à ton père qu'il fasse un détour en rentrant : « Mon chéri ? ...Oui, des œufs !

Attends, Bastien fait des signes... et une paire des gants. Oui, des gants. A tout de suite. »

Téléphone quasiment broyé en raccrochant.

– Bastien, les gants ? Pour quoi faire ?

– La queue d'un coq... je crois.

– Et si ton père n'était pas chirurgien ?

– T'as qu'à aller à la pharmacie...

– Et si je n'avais pas d'argent à dépenser pour ça ?

– T'irais en acheter à la banque, dans le mur !

Que font les enfants de pauvres ? Oui, bon, bref, le débat est clos.

– deux perles noires

– Les yeux du pantin, je suppose ?

– Ou du coq ! J'sais pas...

– Là, Bastien, je coince...

– Le collier de la poupée indienne de ma sœur..., chuchote-t-il.

Rerere– hurllement en direction de l'étage :

– Clarisse, tu donnes le collier de ta poupée à ton frère ?

– NOOONNNN !!!

Bastien les bras ballants, dans le plus profond désespoir.

- On peut peut-être trouver deux boutons noirs ? Non ? C'est pas une bonne idée, ça ?
- T'as déjà vu des yeux avec des trous de rien au milieu, toi ?

Je connais bien quelqu'un qui...

– Non, effectivement...Je demanderai à ton père de négocier... demain matin... Clarisse ! Qu'est-ce que tu fais à la salle de bains ?

- Rien, maman..., dit la voix d'un angelot.

Bastien se jette au cou de sa mère et lui glisse dans l'oreille :

- Elle parfume toutes ses poupées !
- Mathilde ! Tu veux bien aller arrêter le carnage à l'étage ! Merci ! ...Bastien, y'a plus rien ?
- Si. Un petit mot pour maman qui dit que je dois plus apporter deux Léo pour ma collation.
- Madame a raison, c'est trop de chocolat. Pourquoi prends-tu deux Léo ?
- Y'en a un pour Stéphane qui n'a jamais rien...
- Madame a tort. Je le lui dirai. Bastien, on a fini ?
- Oui, je crois...
- T'es sûr ? Plus rien ?
- Non.
- Allez, gros dodo maintenant.
- Maman ?
- Oui ?

– Tu sais ce que c'est toi un copain chevelu...parce que moi je sais !

– C'est un ami qui a beaucoup de cheveux, je suppose...

– Non ! (Bastien mort de rire) C'est un champignon !

– C'est pas un copain, alors, c'est un coprin. Comment tu sais ça, toi ?

– Avec madame, on est allés dans les bois chercher des champignons et alors on a deux fardes, une verte pour les feuilles et les plantes et on aura une rouge pour les animaux et alors, madame donne une feuille et on colle dessous une gommette rouge pour les animaux et une verte pour les végétaux.

– Les végétaux, Bastien, on dit les végétaux.

Tiens, des gommettes de couleur...je devrais lui présenter Germaine...

– Et demain on verra un grizzli et c'est un mammmifère !

– On prononce « ma / mi / fèr » même s'il y a deux « m », Bastien. Allez, dodo !

– Maman ?

– Bastien, maintenant, tu te couches, tu te tais et tu dors !

– Pourquoi les champignons ils sont blancs ?

– Excellente question, mon chéri ! tu demanderas à madame, demain...dodo...

Végétal avec un V comme dans Vert...

OUF ! Ainsi, vers 20heures, après le lever, le laver, l'habillage des enfants, le déjeuner où « on n'a pas faim maintenant », la course dans les escaliers, les feux rouges toujours rouges quand on est pressé, le débarquement des marmots à la garderie du matin « où madame Chantal n'est jamais à l'heure », le sprint jusqu'au bureau, la matinée où il faut arranger les problèmes de « personne qui est content », le sandwich ingurgité sans mâcher, la pastille Rennie de 14heures, le litre de café de 15heures, la précipitation à la sortie des classes, le retour à la maison aux heures de pointe, les coups de téléphone pour débloquer les problèmes apportés par le courrier du matin (Ami lecteur, si tu veux régler gentiment ton problème, tu dois absolument téléphoner avant 15H30' car les bureaux ferment à 16heures et l'Administration est un long dinosaure : quand tu lui marches sur la queue, il faut au moins une demi-heure pour que le cerveau soit prévenu.), les devoirs des enfants, l'attente du mari « je sais pas quand je rentre », le souper, le laver, le coucher des enfants et l'histoire « que si tu la racontes pas tu passes pour une mère pathogène », la femme made in C.E.E. copy right 2009, libre et épanouie dans un boulot qui lui donne l'égalité avec le sexe fort – tu l'as voulu, tu l'as eu ! – peut enfin, dans le silence d'une maison qui dort, se replonger avec délectation dans les travaux qu'elle reprend à domicile. (Je te signale, ami lecteur, qu'un homme qui n'achève pas son travail est un homme surchargé de responsabilités ; la femme, elle, est incompétente.)

Fin janvier, Lise avait perdu 5 kilos et était au bord de l'épuisement. En tant que mari, Georges réclamait sa présence ; en tant que médecin, il lui avait recommandé de lever le pied, d'engager une nouvelle secrétaire. La même semaine, Germaine (pour d'autres raisons) lui donnait le même conseil...

– Bien, il est effectivement temps d'engager. Lancez les annonces, Germaine. Je pense que, maintenant, vous savez ce que je cherche.

– Quelqu'un qui n'existe pas, je crois... osa-t-elle, dans un sourire sincère, en refermant la porte.

Lise pénétra alors dans le bureau de Colette comme on entre dans un sanctuaire. La fine pellicule de poussières lui rappela qu'il y avait presque cinq mois que Coco était décédée et que l'ensemble du personnel, y compris les femmes d'entretien, avait respecté sa douleur en laissant intact le bureau attendant au sien. Aujourd'hui, elle ne pleurait plus en pensant à Colette. Elle pouvait lui dire au revoir.

Pendant deux semaines, elle tria les candidatures puis fixa une date pour les entretiens. Et elle vit défiler des thons qui débordaient de leur jeans, des morues ficelées dans des mini-jupes qui servaient de garrot, des merlus visiblement étonnés d'être là, des grues juchées sur des talons qui leur tordaient les chevilles, des linottes qui ne savaient plus pourquoi elles avaient postulé, des dindes qui gloussaient sans cesse, des moutons qui bêlaient un discours appris par cœur. Il y eut aussi quelques vrais blonds... Seul point commun : une moelle épinière leur aurait amplement suffi ! Et puis, un matin, un front et une queue-de-cheval grise. Lise court dans le couloir :

– Raymonde ? Raymonde ?

– Oui ?

Lise fixe son front, la regarde de la tête aux pieds, n'en croit pas ses yeux :

– Mais que faites-vous donc ici ?

– Je suis prête, dit-elle en articulant clairement.

– Pardon ?

– Il y a quelques mois, vous m'aviez donné votre carte de visite en me disant que le jour où je chercherai du travail...

– Oui, bien sûr, s'exclama-t-elle, je me souviens très bien...

Lise baisse les yeux et noue ses doigts :

– Je me souviens de notre conversation, vous savez...

– Et bien, aujourd'hui, je suis prête.

– Je suis bien contente !

Lise rit comme elle ne l'avait plus fait depuis des mois en lui enserrant la carrure. Raymonde tourne lentement la tête et regarde ces mains sur ses épaules :

– Pour vous ou pour...moi ?

Lise retire ses mains, cherche des poches qu'elle n'a pas :

– Pour... nous, j'espère...

– Effectivement, vous progressez.

– Mais... mais ne restons pas dans le couloir. Venez dans mon bureau.

Lise pousse la porte :

– Entrez et asseyez-vous. Du café, noir de mémoire ?

– Votre mémoire est fidèle.

– Donc, Madame Rose, vous cherchez du travail. J'ai raconté à mon mari notre rencontre et c'est lui qui m'a dit que vous vous appeliez Rose. Je ne savais pas que vous vous étiez parlé. A l'époque, il ne m'avait rien dit et...

– A l'époque, vous auriez répondu « Pour moi ».

– Non, à l'époque, j'aurais répondu « Pour vous » et j'aurais pensé « Pour moi ».

Silence. Regard tête droite. Raymonde reprend la parole :

– Vous devez me trouver bien distante aujourd'hui ?

– Oui, je l'avoue et vous me déconcertez un peu.

– J'ai été mariée deux fois. Mon premier mari était médecin. Le second alcoolique. J'ai deux fils de mon premier mariage. Ils sont grands et ne vivent plus avec moi. J'ai travaillé comme garde-malade, ensuite chez un boucher puis dans un CPAS. J'ai repris alors des études pour devenir professeur de

français et d'histoire. J'avais quarante ans. J'ai été élevée dans une famille de fous et quand je vous voyais recevoir votre famille, je me revoyais. Vous aviez l'air si triste... Chaque fois que je me suis attachée, j'ai été trompée ou quittée et...

– Il n'y a pas que ma mémoire qui soit fidèle...

– Je m'en doute. Et que demandez-vous en retour ?

Lise inspire longuement, déchausse ses souliers en-dessous de la table :

– Je passe pour quelqu'un d'exigeant, de perfectionniste, pour une bête de travail. C'est faux.

J'aime simplement le travail bien fait par des personnes entières, sensibles et intelligentes. Les robots sont au rez-de-chaussée. Auprès de moi, j'ai besoin de collaborateurs humains. Je ne peux pas travailler avec quelqu'un à qui je dois tout expliquer, sinon je fais le boulot moi-même et je gagne du temps. Avec Colette nous travaillions en osmose : un regard et tout était dit. Je préfère la qualité à la quantité. Elle était ma seule amie. Si vous entrez dans cette entreprise, vous travaillerez dans la pièce attenante, là-bas. J'ai l'intime conviction que nous pourrions faire du bon boulot ensemble. Je sais donner aussi...

– Jusqu'où ?

– Jusqu'à l'abnégation, je crois... et c'est sans doute pour cela que je suis si souvent triste...

Raymonde sourit.

Le lendemain, à 8 heures, elle était là.

Durant les huit mois qui venaient de s'écouler, pas une seule fois Lise n'avait eu à regretter la présence de Raymonde. Sans bruit, elle s'était glissée dans le bureau de Colette, dans son fauteuil, dans sa base de données ; sans éclat, elle avait amélioré les performances du service et était même arrivée à mettre Germaine and Co au travail. Les changements, elle les avait introduits sans fracas, doucement, naturellement sans jamais critiquer ce que Coco avait fait. Elle avait fait connaissance avec tout le personnel, connaissait les ouvriers par leur prénom, les petits secrets du personnel d'entretien. Lise et elle se parlaient du bout des cils, se comprenaient du bout d'un souffle si bien que le silence de leur bureau n'était rompu que par des éclats de rires nés des toiles de complicité que tissaient leurs regards entrecroisés.

Lise avait repris son rythme de croisière : travail à l'usine, devoirs avec les enfants, petits moments avec George et visites de sa famille. Tout bien, elle avait tout bien fait ! Tout devenait de plus en plus lourd, mais tout bien ! Très fière d'elle...même si cette soirée, veille du premier anniversaire de la mort de Colette, avait été riche de silences, de gestes inaccomplis, de paroles tues, d'idées avortées. Même si elle avait beaucoup tourné en rond, dans le salon, même si elle s'était enfin assise près de George, même si elle s'était peu à peu détendue puis pelotonnée dans le creux de son épaule. Même s'ils avaient finalement éteint la lumière... Aujourd'hui, comme pour conjurer le mauvais sort, elle arriva à l'usine très tôt.

Elle entra dans son bureau et renifla la chaude odeur du café.

– Raymonde ? Tu es là ?

– Eh oui, fidèle au poste !

– Et fidèle très tôt. Moi qui pensais te faire *ton* café, pour une fois...

– Nous avons reçu un fax, hier soir, après ton départ. J'ai voulu te téléphoner mais on n'a pas répondu.

– Non, j'avais tout débranché. Et qu'annonçait le coursier diabolique ?

– Il annonçait, froidement je te le confesse, que nous avons un nouveau big boss.

– Ah.

Lise jette son sac sur une chaise :

- Qui ?
- Un certain Alexandre Manuel Rossius de Beaulieu !
- Le gros laid de la filiale suisse ?
- Apparemment, le fils du gros laid de la filiale suisse. Le père deviendrait super big boss.
- Pour le pays ?
- L'Europe, mesquine !
- Et Libellule ? (Libellule était le surnom donné par Lise au patron : 190cm – 0,123tonne)
- Évaporé !
- Oh ? Tu es méchante là... Libellule... évaporé... Ne me dis pas que le sirocco a soufflé cette nuit !

Mais, blague à part, c'est quand même incroyable, bordel de merde !, on n'est jamais prévenu de rien, ici !

Quelques secondes de silence :

- Pourquoi ?
- Pourquoi quoi, demanda Raymonde ?
- Pourquoi Alexandre Manuel Rossius de Beaulieu ?
- J'sais pas.

Lise s'assit, empoigna ses accoudoirs :

- Bien. En attendant de savoir, passe-moi le courrier.

Raymonde amena une dizaine de lettres et un café. Sans se décrocher d'une correspondance déjà triée, Lise enchaîna :

- Tu as vu la tête de Germaine, ce matin ? Aussi accueillante qu'une porte de prison, moche à volonté...
- Non, toujours égale à elle-même. C'est toi qui sembles de meilleure humeur aujourd'hui...
- Possible, dit Lise en ôtant ses souliers.

Raymonde regagna son bureau dans la pièce attenante :

- Puis-je, Ô vénérée Chef, me permettre une remarque, légère ?
- Certes, je t'en prie, tu jouis, en ces lieux, de la liberté du fou du roi...

Raymonde quitta sa chaise, se planta devant le bureau, chercha lentement le regard de Lise :

- Tu devrais débrancher plus souvent...

Lise se jeta en arrière, croisa ses jambes sur son bureau, ramassa momentanément ses cheveux dans un chignon. Elle bascula la tête, observa la pluie tomber, au gré des rafales de vent, sur la lucarne du plafond. En saison, les bogues de l'immense châtaignier de la cour intérieure rappelaient « plic-ploc » l'odeur des marrons chauds. Cette ouverture sur le ciel avait déterminé son choix pour ce bureau. Elle se laissa bercer par le clip-clap « allegro risoluto » des gouttes éclatées sur le plexiglas. Elle fit pivoter son fauteuil de droite à gauche puis de gauche à droite. Toutes les gouttières roucoulaient :

- Tu ne dis pas souvent grand chose... mais tes remarques sont pertinentes et... justement fondées.

Elles devinrent furtivement complices. Lise resta rêveuse dans cette position quelques secondes encore, souriant à ses souvenirs :

- Tu me connais bien, Raymonde, très bien...
- Trop bien même. Oh, j'allais oublier : un nouveau tapis plain arrive vers 14h. Un 100% pure laine pour les petits délicats pieds de Madame.

Lise s'assit correctement, sortit de ses réminiscences :

- Bien sûr ! Si nous ne nous dorlotons pas nous-mêmes, qui le fera ?
- Tu aurais vu la tête de Germaine... au moment de liquider la facture. Surtout que c'est le deuxième que tu commandes en un an, m'a-t-elle dit.

- Elle ne peut pas comprendre, c'est un morceau de banquise, elle ferait geler un haut-fourneau.

C'est vrai, juste avant la mort de Colette, j'en avais commandé un super épais, beige clair. Mais, finalement, ce n'était pas encore ce que je voulais... Note que nous ne sommes pas très gentilles avec elle. On pourrait l'inviter de temps à autre à notre table, non ?

- « On », pronom impersonnel et grossier ! Ne compte pas sur moi pour...

– Je sais, je sais. Mais rappelle-le moi... pas trop souvent quand même. Ah, Raymonde, nous sommes des garces !

Lise leva le bras, pointa l'index, prit une voix d'outre-tombe :

– En vérité je vous le dis, nous sommes de belles garces !

Elles explosèrent dans un rire franc interrompu par la sonnerie du téléphone. Raymonde décrocha, Lise reprit son courrier.

– Madame Langh est priée d'assister à la réunion du staff, à 11h, salle B, dit Raymonde en raccrochant.

– Il ne perd pas de temps celui-là. J'espère que son blabla sera terminé à midi, j'ai déjà faim. Tu nous réserves deux salades ?

– Avec ou sans sauce ?

– Sans, malheureuse ! Sauce et chocolat sont des calories qui vous sautent directement là, dit-elle en se tapant la cuisse.

Raymonde qui ignorait le sens du mot « régime » regardait toujours son postérieur lorsque Lise lui demanda d'appeler monsieur Lebire aux Textiles du Nord. Raymonde connaissait ce ton calme et mesurait la gravité de la situation au détachement des syllabes. Lise faisait des nœuds avec ses doigts, jouait du piano avec ses orteils.

– Monsieur Lebire, bonjour ! Lise au téléphone, ou dois-je dire madame Langh ?

– Lise ! Comment allez-vous ?, dit-il à la fois surpris et heureux de cet appel.

– Mal. Quand les amis me retirent leur confiance, je vais mal. Pas vous ?

– Lise... calmez-vous, je sais...

– Un, je suis calme ; deux, j'ai tort de le rester. Pourquoi, subitement, une demande de confirmation de commande ? Je n'ai jamais, vous entendez, *jamais*, dû confirmer. Et votre lettre Kleenex, prête à l'emploi quel que soit le destinataire ! Il fut, au temps jadis, une époque où vous m'accordiez la faveur de votre plume...ou de votre voix.

– Lise, je vous en prie, ne voyez pas dans cette lettre anodine un geste intentionnel, dit-il d'un ton paternaliste. Les temps changent, vous savez, et j'ai *du* le faire... la direction veut...

– Une nouvelle aussi, je suppose ? Dans ce cas, vous auriez pu me prévenir... Léon, il n'y a pas de geste anodin.

– Votre parole me suffit, vous le savez, elle me suffit amplement, mais nous ne sommes plus à l'époque des hommes de parole et...

– Gardons-nous ce privilège, voulez-vous ?

Léon soupira, sourit, se tut quelques secondes :

– Oui.

Lise respira profondément, relâcha la pression que ses doigts exerçaient involontairement sur le cornet :

– Je vous enverrai la confirmation signée. Passez donc boire un whisky... c'est toujours le même.

– Oui, je viendrai. A bientôt, Lise.

– Au revoir, Léon.

– Tu fus glaciale, conclut Raymonde.

– Non. Il est coincé dans un système qu'on lui impose. Je sais qu'il n'avait pas le choix. Il sait que je sais. J'aurais voulu qu'il le dise, en toute simplicité. S'il n'ose dire aujourd'hui, quelle confiance puis-je encore accorder à ce qui fut dit hier ? Il finira comme les autres si personne ne lui rappelle qu'il fut lui-même. Il réfléchira comme son P.C., il sera fier de rationaliser les problèmes selon un schéma imposé par des têtes bien pleines mais mal faites, de résoudre les énigmes en les réduisant à la somme des éléments qui les composent et de passer ainsi à côté de la fine complexité de l'ensemble. Il aura l'orgueil superbe des hommes creux, imbus d'avoir choisi librement de vivre en prison. Il télécommuniquera par Internet, incapable de communiquer, convaincu qu'il maîtrise le monde d'un doigt. Le système, conscient qu'il doit mater et fidéliser ses adeptes, le persuadera de l'utilité de ce doigt et la boucle sera bouclée. Un jour, il me téléphonera. « Très chère » commencera-t-il. Il saura que je sais. Il attendra. Il blindera sa façade. Je lui dirai : « Viens boire un whisky, j'ai toujours envie de te voir. » et là, à ce moment précis, il vacillera sur ses bases...

Lise se replongea sans autre commentaire dans son courrier et deux heures de travail s'achevèrent dans le silence énervant des bureaux. Elle releva la tête, regarda l'horloge, remit ses souliers.

– Bien, Raymonde, je vais descendre salle B. Ça va ? La coiffure ? Le tailleur ? (Ah, ces foutues doublures qui se plissent !)

Lise s'était levée, redressait les épaules :

– Le maquillage ? Les bas ? Pas d'accroc ? Je remets du rouge à lèvres ?

Raymonde hésitait.

– Oui, non, zut, cochez la bonne case.

– Non, tout est parfait.

Lise se parfuma et sortit.

Avant d'entrer en salle de réunions, elle décida d'aller palper l'atmosphère dans la pièce voisine où traditionnellement, la pré-réunion se déroulait autour de la machine à café.

– Bonjour ! lança-t-elle en ouvrant la porte.

Quelques poignées de mains, quelques embrassades.

– Qui a déjà vu la tête du nouveau, demanda-t-elle tandis qu'elle introduisait sa monnaie dans l'appareil ?

Silence. Les dos se présentent et les petits groupes se referment.

– Bonjour Madame Langh.

Comme sorti de nulle part, il s'avança lentement vers elle. Il s'arrêta, lui tendit la main. Elle rentra le ventre, rectifia la position, ouvrit grand les yeux et donna une main franche : ses doigts furent quasiment broyés ; elle chercha son regard, enfonça la paume plus avant, il maintint la pression.

– Ma femme porte, je crois, le même parfum que le vôtre...

– Vous croyez..., dit-elle en fixant ses lèvres, l'air narquois et pincé ?

– Non, à bien y réfléchir, je me suis trompé.

Il la regarda jusqu'à ce qu'elle change d'attitude.

Sa main devenait douloureuse, elle serra plus fort, il entrouvrit les doigts, ne lâcha pas.

– Je suis Alexandre Manuel Rossius de Beaulieu mais vous pouvez laisser tomber la particule.

– Bonjour Manu.

– Vous avez des raccourcis saisissants, – petit rictus avec hochement de tête –,... à la limite de la politesse...

Lise retira lentement sa main, il la laissa glisser, elle la rentra dans sa poche, baissa les yeux. Il sourit les lèvres ouvertes mais sans ciller. Il ajusta sa cravate, passa la main dans ses cheveux : son veston s'échancra, il le boutonna.

– Vous assistez à la réunion ?

– Je suis payée pour...

– Vous auriez pu partir...

– Non.

Il tint sa réunion sans penser à ce qu'il disait, répéta machinalement les mots, les chiffres, sans même entendre le retour de sa propre voix. Depuis dix minutes, il s'agitait, lissait sa cravate, égrainait les boutons de sa chemise, s'agrippait à son fauteuil, glissait ses mains sur la vitre froide de la table, étonné que ces objets soient toujours là. Sa famille, sa femme, ses enfants, ses maisons, les dernières vacances défilaient vite, très vite, en visions évanescentes ; il se vidait de ces années déjà tombées irréversiblement dans l'oubli. Il implosait, s'écroulait : tout lui échappait, il se fuyait, terrorisé et heureux de ne pas se retenir. Sa vie basculait, il n'existait plus.

Lise n'avait pas relevé la tête de ses notes : un regard et elle était morte.

– Bien, Messieurs, la réunion est terminée, lança-t-il à brûle-pourpoint d'un ton inexorable.

Il n'en pouvait plus.

Lise ramassa ses feuilles pendant que ses collègues sortaient. Elle se leva, poussa sa chaise. Il s'était servi un verre de vin. Il lui tournait le dos, regardait par la baie vitrée.

– Vous avez le même vernis à ongles, en tout cas.

– Vous êtes meilleur à la vue qu'à l'odorat...

– J'excelle au toucher... Excusez-moi, dit-il froidement en cassant son vin.

Lise se sentit transparente. Il eut la délicatesse de ne pas se retourner.

Au sixième étage, Raymonde attendait les nouvelles. Lise rentra le front plissé, la bouche serrée. Elle s'assit à son bureau et ramena vers elle toutes ses petites affaires. Elle défit les nœuds du fil du téléphone, redressa les photos de ses enfants et de son mari, balaya d'un revers de manche les quelques malheureuses poussières posées sur ses statuettes africaines, arrosa les plantes, se rassit, entrelaça ses doigts et, les jambes croisées, se mit en « stand by ».

Raymonde n'avait pas soufflé mot. Par-dessus ses lunettes, elle la regardait s'affairer. Lise nerveuse, ce n'était pas rare, mais à ce point...

- Quelque chose ne va pas, hasarda-t-elle ?
- Non. Pourquoi ?
- Oh, pour rien...
- La radio est toujours muette ? Il fait froid ici.

Raymonde brancha la radio et tourna les vannes thermostatiques. Lise restait en boule.

- Tu te prépares pour un sprint, peut-être ?
- Un steeple-chase, tu veux dire !
- Il est si terrible que ça, le bel hidalgo ?
- Ce n'est pas un bel hidalgo, sûrement pas !
- Ce n'est pas ce que disent les autres...
- Il est joli, tout au plus, mais pas beau.
- Les nouvelles vont vite, tu sais, Lise...
- Puisque tu sais tout..., dit-elle désabusée.
- Je voulais simplement ta version.
- Alors, je te dirai simplement que c'est un type infect !
- Oui, mais ta remarque, en entrant...

Tu as même eu droit aux détails ! Germaine, I suppose ?

- Germaine n'est pas capable de ressentir quoi que ce soit.
- Il n'y avait rien à sentir non plus.

Lise commençait à se détendre. Elle avait ôté sa veste, remonté sa jupe, une jupe étroite qui paralyse les genoux. Les souliers commençaient à gêner. Elle fouilla ses tiroirs, ouvrit une fenêtre, alluma une cigarette.

- Tu refumes, hurla Raymonde !
- Oui, tu pourras commencer à les compter.

Lise attrapa de son index une mèche de cheveux dont elle fit nerveusement une boucle. Elle arpentait son bureau de long en large, regardait, comme si elle les découvrait, les tableaux accrochés aux murs depuis des années.

- Tu prépares la stratégie ?

Lise ne répondit pas immédiatement.

- Je ferai mon boulot correctement, c'est tout. Elle écrasa son mégot dans un ficus, expédia ses godasses en espérant qu'elles savaient où elles devaient atterrir. Deux secondes plus tôt et le directeur avait un tibia en moins. Il s'arrêta net, regarda les souliers frôler le mur, raser la porte et faire « blonk » sur la plinthe. Lise l'aperçut :

- Mes parents qui voulaient que je sois une petite fille bien élevée m'ont appris qu'on frappe avant d'entrer.

- La porte était ouverte.
- N'empêche...
- Toc, toc, alors, dit-il en cognant sur le vide ? Puis-je entrer ?
- Faites comme chez vous, dit-elle d'un ton désinvolte en ouvrant les bras. Vous désirez ?
- Rien. Je voulais faire connaissance avec, avec... le bâtiment, je visite...

Lise le méprisa instantanément puis adopta le style « guide de vacances » :

– A votre droite, un mur. Sur votre gauche, un autre mur qu'on pourrait croire identique mais un œil averti remarque d'emblée qu'il se singularise par une différence de quinze centimètres, énigme que les ingénieurs qui ont dessiné le bâtiment tentent désespérément d'élucider depuis 23 ans. Dans votre dos, c'est-à-dire au nord, un troisième mur qui a la particularité d'être percé d'une porte et... en face... une baie vitrée avec vue imprenable sur pylône. J'attire tout particulièrement votre attention sur cette absence de mur, appelée baie par les spécialistes (Lise ouvrit la porte.) qui donne sur une petite pièce où un être humain (elle montra Raymonde du bras) contribue à l'embellissement des lieux environ huit heures par jour.

Il était resté vissé au milieu du bureau, les mains dans le dos. Seuls ses yeux tournaient pour suivre Lise qui évoluait comme un papillon. Elle parlait, déplaçait l'air, l'entoilait. Elle se plaça face à lui, tendit la main. Il regarda sa paume puis remonta lentement des iris gris acier qui vinrent clouer les pupilles de Lise.

– 1 euro pour la visite, dit-elle sèchement.

Il pinça sa moustache entre ses lèvres, articula distinctement d'une voix monocorde :

– Dînez-vous avec moi ?

– Je ne suis pas libre ce midi, je dîne avec l'être humain.

– Je n'ai pas dit aujourd'hui.

– Peut-être, alors...

– Demain ?

– Je ne sais pas, dit-elle en repliant sa main et en cachant un pied avec l'autre.

Il pivota sur ses 40cm², se mit en marche direction sortie, franchit la porte droit comme un I. Lise se précipita à sa suite, claqua la porte :

– Je. Le.Hais.

Raymonde qui avait continué à encoder durant tout l'entretien fit mine de rester concentrée sur son clavier :

– Ah oui, dit-elle sans quitter des yeux sa base de données, maintenant, j'en suis sûre, c'est bien lui l'homme que j'ai croisé ce matin. Tu as raison, il est vraiment très laid : mince, bien bâti, svelte... je dirais même plus : il est to-ta-le-ment ridicule avec son costume, sa cravate et ses chaussures assortis... Et puis des yeux... des yeux... comment dire ? C'est très difficile d'expliquer ces choses à quelqu'un comme toi qui n'es ab-so-lu-ment pas sensible à ces détails...

– Et bien, disons qu'il a deux yeux et que moi, je n'ai plus qu'une chaussure, dit-elle en regardant en-dessous de son bureau.

– J'entends pleurer un... 36 orphelin derrière le ficus.

– Merci pour lui, dit-elle en le ramassant.

– Au risque de te casser les pieds – remarque l'enchaînement – je le trouve terriblement beau.

Terriblement. Comme dans terreur. Celle qu'il t'inspire. Dis-moi, toi qui aimes les hommes très grands, c'est pour mieux profiter de son mètre nonante que tu as enlevé tes chaussures ?

– Très drôle.

– D'autant que tu as de la marge...ma puce...

– Tu me cherches ou quoi ?

– Et que non, moi je t'ai trouvée. Toi, tu te cherches... Tout t'attire chez cet homme et tu le sais. Le pire, pour toi, c'est qu'il ne semble pas insensible à ta personne. Et voilà la parfaite petite fille bien polie et bien à sa place, qui – jusqu'à présent – est arrivée à tout contrôlé et qui risque de vivre enfin pour elle, de vivre enfin ce qu'elle veut. Il est décidément... terrible.

En ce début d'automne, Lise avait passé la majorité de ses soirées seule. Georges avait beaucoup voyagé de congrès en conférences, de l'Est à l'Ouest de la planète. Les autres années, Lise se réservait toujours une semaine de vacances durant l'année pour l'accompagner lorsqu'il partait pour un pays chaud : elle adorait quitter un aéroport gelé pour atterrir quelques heures plus tard au milieu d'une canicule. Mais cette année, elle était restée pour Bastien et pour un travail qui devenait de jour en jour plus exigeant mais plus passionnant.

Lise et Manuel n'avaient jamais reparlé de leur première rencontre. Dès le lendemain, ils avaient, d'un regard muet, gommé cette mauvaise entrée. Comme de bons élèves qui regrettent d'avoir déchiré, dans un moment d'emportement, la première page tachée de leur cahier, ils avaient recommencé la première ligne avec application, rationnellement.

A travers toutes leurs réunions, leurs trajets en voiture, elle eut tout le loisir de l'observer minutieusement, d'enregistrer ses paramètres. La première impression qu'elle retint fut la bouffée métallique et musquée qu'elle renifla en s'asseyant sur le siège passager. Parfum particulier, original, discret et chaud à la fois. Un jour particulièrement froid de début novembre, il enclencha le chauffage dans la voiture et le parfum répandit des notes dominantes de cèdre et de santal mais elle ne put l'identifier et, pendant qu'il lui présentait les principaux points de la discussion qu'ils allaient mener, elle ne pensait qu'à retrouver dans sa mémoire olfactive, le lieu, l'époque, la personne qui lui avait fait sentir ce parfum pour la première fois. Les circonstances de la découverte lui permettraient, elle en était certaine, de retrouver le nom de cette odeur. « Lise, vous ne m'écoutez pas, lui avait-il dit. » Si, si, je vous écoute... et pour prouver ce qu'elle disait, elle répéta la dernière phrase qu'il avait prononcée... sans comprendre ce qu'elle disait.

Fin novembre, au bout de plusieurs semaines, elle était arrivée à deviner la signature de son after-shave. Restait à en trouver le nom exact. Aujourd'hui c'était son jour : il devait venir la chercher, la voiture serait encore froide mais arrivé au pied de l'autoroute, il enclencherait le chauffage et à ce moment...

Elle entra dans la voiture :

- Mais vous avez changé de parfum !
- Il n'est pas encore 8 heures et vous criez déjà sur moi...
- Non, non, je ne crie pas, je, simplement, je...
- Si, vous criez.
- Excusez-moi, alors.

Il démarra. Lise fulminait. Comment avait-il osé ? Après toutes ces semaines ! Elle était trahie, blessée, flouée.

- C'est ma femme qui me l'a offert. Il vous déplaît ?
- Non, pas du tout.
- A voir votre regard, il est difficile de croire vos paroles.
- Non, non, je vous assure, excusez-moi encore. J'ai été surprise, c'est tout.

Elle fouilla son sac, en sortit les fax qu'elle avait reçus la veille et brancha la conversation sur le boulot, seul sujet qu'ils s'autorisaient depuis deux mois.

Georges sortait de salle d'op. Quatre heures de maîtrise totale, jusqu'à la crampe parfois. Mais le plus dur n'était pas d'opérer. Ce n'était jamais qu'un acte technique plus ou moins bien posé. Très bien dans son cas. Il venait de sauver un garçonnet de six ans ouvert à la gorge par une balle perdue. Les cordes vocales n'étaient pas atteintes mais la mâchoire, les dents, la langue avaient été broyées dans la trajectoire. Il était satisfait de l'opération. Dans le couloir, les parents. Dans le couloir, les yeux. Plaintifs, larmoyants, inquiets, angoissés, abattus, vannés, perclus de chagrin, vrillés de douleur, stressés, vides, fixes, il connaissait tous ces yeux. La seule surprise était de savoir

ceux qu'il allait découvrir et encore, à la posture générale, il sentait bien souvent le regard. Jamais en tout cas, il ne rencontrait des yeux aussi satisfaits ou rageurs que les siens : tout l'écart entre l'acte technique et l'élan sentimental s'exprimait là.

Georges était l'aîné de quatre filles et trois garçons. Son père aussi avait été médecin, médecin de campagne, un peu pharmacien, quelquefois vétérinaire. Il avait été celui qui devait répondre à toutes les questions, celui qui, après Monsieur le Curé, écoutait les confidences.

Aujourd'hui, la science accomplissait des prouesses que son père n'aurait jamais imaginées. Mais l'éthique suivait avec peine et la population de plus en plus désinformée attendait le miracle d'un spécialiste pointu qui n'avait plus le temps d'écouter ni le droit à l'erreur et encore moins celui de prendre du recul.

– L'opération s'est très bien déroulée. Les cordes vocales sont intactes. Votre petit Jérémie est en réanimation mais c'est normal. Vous pourrez lui parler dès demain.

Le père commença à pleurer, très pudiquement, en silence. La mère semblait ailleurs.

– Néanmoins, je dois vous dire qu'il y aura d'autres opérations, trois ou quatre étalées sur deux ou trois années pour, pour... remettre tout en place et réapprendre à parler.

– C'est vous qui opérerez, Docteur ?

La mère s'échappait lentement de sa léthargie.

– Je peux assister si vous le désirez mais ce sera le travail de confrères spécialisés.

Georges marqua un temps d'arrêt :

– Rentrez chez vous, essayez de dormir un peu, dit-il en posant sa main dans le dos du père, je vous reverrai demain pour vous expliquer plus de détails.

Le père se roula l'énième cigarette qu'il fumerait dehors. La mère referma son imperméable et boucla son petit sac brun en similicuir qu'elle n'avait pas lâché.

La porte de son cabinet fermée, Georges s'affala dans son fauteuil, se massa les tempes, composa le numéro de sa femme. Lise était calmée et plongée dans ses bordereaux de commande. Elle décrocha :

– Allô.

– Bonjour, dit Georges de la voix de miel qu'on prend pour parler aux enfants.

Il avait chaud subitement. La fatigue venait de lui tomber dessus comme la nuit noire tombe dans les B. D.

– Bonjour, comment vas-tu ?

– Bien, et toi ? J'avais simplement envie de t'entendre.

– Tu rentres tôt ?

– Je suis épuisé, je vais rentrer dormir...

Il tapotait avec la pointe d'un bic sur son carnet d'ordonnances.

– À ce soir, alors, dit Lise en souriant au cornet.

– Je t'embrasse.

– Georges ? Dis-moi que tu m'aimes...

– Mais tu le sais.

– Dis-le quand même...

– Je t'aime.

Lise raccrocha.

Georges resta de longues minutes sans bouger, comme figé sur l'ultime son de la voix de sa femme. Il l'avait connue par hasard, lors d'une consultation. Son médecin traitant l'avait envoyée pour une douleur persistante au genou. Elle avait attendu plusieurs mois pour un rendez-vous et, au cours de ces longues semaines, les douleurs articulaires s'étaient généralisées dans tout le corps et particulièrement au niveau du dos. Lise ne souffrait d'aucun mal particulier si ce n'est d'un stress total qui lui nouait tous les muscles et provoquait une douleur intense à chaque articulation. « Je suis en seconde candi, je n'ai presque pas d'argent, il me faut un traitement bon marché. J'ai un examen demain, je veux être soulagée pour cette nuit. Je dois étudier. » Il connaissait sa famille, il savait qu'elle ne manquait pas d'argent. Elle lui expliqua qu'elle était partie de chez elle et que ses parents attendaient qu'elle revienne quémander de quoi vivre. Pour nouer les deux bouts, elle faisait le ménage de son propriétaire qui diminuait le loyer d'autant. Elle étudiait la nuit, elle devait, coûte que

coûte, tenir le coup les deux mois et demi de session. Dans deux ans, elle serait libre... Le traitement avait été gratuit, il avait payé les livres ; en échange, dans sa tête, elle s'était donnée : elle ne voulait rien pour rien. Pour lui, elle était devenue sa maîtresse... dans tous les sens du terme : il avait quitté sa femme, s'était vu éloigner des cercles d'amis, avait dû répondre, suite à des lettres anonymes, de sa vie privée devant l'Ordre. Elle avait été le souffle de sa vie. Elle l'avait compris mais elle ne savait endosser cette responsabilité, fuyant derrière les bijoux, les fourrures, les voitures, l'argent dépensé, l'intensité des sentiments qu'elle provoquait. Elle volait à travers ce maelström et elle trouvait son équilibre, en courant vite, très vite, sans laisser à chaque seconde le temps de s'exprimer... Il l'aimait. Il reprit le téléphone, appela Alix.

– Lise, Monsieur Lebire à l'Accueil, annonça Raymonde d'une voix coquine soulignée d'une moue amusée.

– Hum, hum... je ne pensais pas qu'il viendrait si vite. Raymonde, range un peu le bureau, je vais le chercher.

– Vite, tu trouves ?

– Deux mois pour encaisser, avaler, analyser sa vie, en tirer les conclusions... Il y a des gens qui n'arrivent pas à faire le même travail en toute une vie. Il digère vite, non ?

Elle se lava les mains, ajusta son col, remit sa veste et descendit. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et Lise aperçut Léon venir vers elle. Elle était surprise : elle n'avait jamais remarqué que monsieur Lebire était si petit. Avec ses quelques malheureux cheveux gris gominés et impeccablement alignés, son double – voire triple – menton, sa bedaine surplombant un pantalon gris moucheté, elle pensa, pour la première fois, qu'il paraissait bien ses 60 hivers (à ce stade, on ne parle plus de printemps). Elle l'accueillit d'un « Bonjour Léon » jovial, emprisonna sa petite main potelée entre les deux siennes. Pour la première fois, Lise le vit en pull-over. Un pull-over de très bon goût. Sans son éternelle chemise d'un blanc irréprochable, sa cravate assortie aux chaussettes, maintenue par une barrette en or offerte par sa femme, il sortait du personnage fixé par sa mémoire. Sa serviette en cuir noir craquelé par les ouvertures-fermetures n'habitait plus le dessous de son bras. Qu'allait-il faire de ses mains ? Il les poussa trop profondément dans ses poches : son veston bâilla, son pantalon serra de courtes cuisses semblables à des jambons en torchon. Il avait l'allure d'un joueur de golf anglais en vacances, à la bouille rougeoyante au soleil. A côté de lui, Lise ressemblait à un échalas.

– Lise, toujours aussi charmante...

– Et vous, toujours aussi flatteur...

– Flatteur ? Non, observateur.

Et il lui baisa la main.

– ...et un peu coquin. Venez dans mon bureau, nous serons plus à l'aise et puis, je vous ai promis un whisky ! Vous entamerez la nouvelle bouteille de Glenlivet. L'ascenseur souda ses portes.

A peine entrée dans son bureau, elle laissa tomber la veste. Elle s'assit à côté de lui, dans le coin « salon ».

– Alors, comment allez-vous ?

Elle cherchait son regard.

– Je vais, je vais...

– Que ma vaut le plaisir de votre visite ?

– Je tenais à vous inviter de vive voix et personnellement à nos journées portes ouvertes.

– Vous y teniez vraiment ou vous avez eu peur que je hurle au téléphone, dit-elle en riant.

– Non, non, dit-il en faisant tourner son alcool dans son long drink. Depuis combien de temps nous connaissons-nous ?

– Oh ! ne m'obligez pas à compter, vous êtes trop galant pour cela... vous m'avez appris mon métier...

– Oui et l'élève, l'élève douée, a dépassé le maître.

– L'enseignement fondamental fut excellent !

– Je voulais, Lise, vous inviter très personnellement.

Il regarda tinter les glaçons dans son verre :

– On me pensionne fin de cette année.

– Tout compte fait, je vais me servir un whisky aussi.

Merde, sa gorge serrait, le Rimmel allait foutre le camp ! Elle pensait : « Voulez-vous que j'annule tout, que nous dînions ensemble, voulez-vous que nous sortions de ces murs, de ces courtoisies polies, de ces civilités rigides, voulez-vous que nous fassions les fous pour la première et dernière fois... » Elle dit :

– Voulez-vous, voulez-vous... des cacahuètes ?

Léon s'était avancé, avait posé les mains sur les épaules de Lise qui rangeait le bar où les verres devenaient des grosses gouttes brillantes et floues.

– Non, dit-il en éclatant de rire... ce n'est pas la fin du monde...

Lise se retourna :

– Si, c'est la fin d'une partie de *mon* monde, un pan de l'histoire qui disparaît.

Elle leva son verre et adopta un ton narquois qui se voulait détacher :

– Ce sera dur de trinquer avec un ordinateur !

– Vous vous adapterez, dit-il, paternaliste et compatissant, ou vous en ferez un alcoolique ! Je ne me tracasse sûrement pas pour vous.

– Non, personne d'ailleurs ne se tracasse pour moi. Lise se sort toujours de tout, soupira-t-elle.

Elle déposa bruyamment son verre sur son bureau ; décontenancée, embarrassée de ses mains, elle le reprit immédiatement, traça des cercles dans la condensation sur les parois. Elle fit danser les morceaux de glace éclatée et avala d'un trait le reste d'un Glenlivet maintenant trop mouillé.

– J'avais fait réserver deux salades pour Raymonde et moi. La cuisine en trouvera facilement une troisième, si vous voulez...

– Volontiers.

Vers 17h, Lise poussa l'antique porte en chêne de chez elle. Elle ramassa le courrier, ne l'ouvrit pas. Son manteau négligemment jeté sur un crochet, elle appela Mathilde et les enfants.

– Ils sont au parc, lui répondit Georges.

– Ah, bonne idée, l'air est sain aujourd'hui.

Elle entra au salon, baissa les stores, alluma d'un seul interrupteur les lampadaires. Trois puits de lumière blonde bornèrent le salon, feutrèrent l'atmosphère. Elle augmenta le chauffage.

– C'est incroyable, tu vis toujours dans le froid.

– Oui, mais dans la lumière... murmura-t-il sans la regarder.

Lise qui prenait une cigarette eut un mouvement saccadé, respira, expira, soupira. Elle ouvrit le frigo, le referma : vide. Elle se versa une tulipe de vin.

– Georges, tu sais... Léon, il nous quitte...

– Il est malade ? cria-t-il du salon.

– Non, dit-elle dans un souffle amusé, il est pensionné fin décembre !

– Ah, j'aime mieux ça...

– Tu ne le connais pas, dit-elle étonnée de ses sentiments.

Elle rejoignit bientôt son mari et s'assit face à lui sur « son » François I que Mathilde recouvrait d'un coussin en plumes d'oies.

- Non, mais je sais qu'il t'était cher.
- Tu parles déjà de lui au passé. Précieux, plus exactement.

Georges la questionna de ses sourcils froncés.

– Oui, je veux dire... je ne saurais expliquer mais j'aime – au présent – les rapports que nous avons.

- Bah, tu dompteras le suivant, lâcha-t-il d'un ton sentencieux.
- Il m'avait domptée aussi.

Elle avala une gorgée.

- Disons que... tu y avais consenti.
- Oui.

Elle le fixa, immobile. Quelques secondes vides de bruit :

- J'avais toute confiance dans le maître.

Elle déposa son verre sur un petit guéridon. Ce « blink » ne permit pas au silence d'installer la discussion. Lise se leva, contourna la table du salon pour s'allonger sur le canapé, la tête posée sur les cuisses de Georges. Il passa son index sur le front de sa femme, le laissa échouer sur la pointe de son nez.

- Je t'aime, chuchota-t-il en conclusion d'une longue dissertation intérieure.
- Tu me dis toujours « Je t'aime » avec une telle tristesse dans la voix !
- Quand je rentre et que tu n'es pas là, je me demande chaque fois si tu reviendras.

Elle leva un bras, lui enroula le cou :

- Je rentre toujours quand je sais que la porte ne sera pas verrouillée de l'intérieur.

Elle ne lui laissa pas le temps de répliquer :

- Bon, au diable les calories, sers-moi un autre verre de vin, veux-tu ?

Georges s'extirpa du divan, Lise retomba couchée. Il revint chargé de champagne, de toasts et de caviar.

- Ciel ! C'est Byzance ! Où avais-tu caché tout cela ?
- Ce soir, dit-il souriant, c'est moi qui prépare le dîner.
- Oui mais tu triches ! lança-t-elle comblée, heureuse.
- Je ne triche jamais avec toi...

Lise ferma les yeux, Georges s'agenouilla, posa la tête sur le ventre de sa femme. Ils restèrent ainsi de longues minutes dans le silence des horloges et des vieux meubles qui se parlent.

- Papa ! Maman ! Papa ! Maman !
- Nous sommes au salon, mes chéris, répondit Lise.

Bastien et Clarisse traînaient une Mathilde exténuée. Clarisse sauta aux bras de sa mère, cacha son museau dans sa chevelure.

- Tu sens bon, maman, je pourrai mettre aussi du parfum ?
- Maman, enchaîna Bastien, tu sais pas qui on a vu au parc ?
- Non, mon chéri. Qui avez vous vu au parc ?
- Et bien, tu sais, le gros rhododendron, il y avait le chat noir derrière !
- Tu veux dire le rhododendron.
- Oui, et bien, j'ai crié « coucou » et j'ai couru pour le prendre mais il est parti, conclut Bastien, dépit.

– Ne te tracasse pas, dit Lise qui lançait un regard à son mari, il revient toujours. N'essaie pas de l'attraper, tu lui fais peur.

- Mais je voulais seulement le caresser...
- Je sais. Mais il n' imagine pas que tu le relâcheras...

Elle embrassa son fils sur les cheveux. Bastien alla rejoindre son père et sa sœur au salon. Mathilde nouait son tablier. Lise vint par derrière, lui enveloppa les épaules, l'embrassa dans le cou.

- Madame, je, je...

- Les enfants ont insisté pour sortir, tu n’as pas su résister, tu n’as pas eu le temps de faire les commissions et le frigo est vide. Je sais. Ne t’énerve pas comme ça : Georges et moi avons de quoi manger et les enfants sont certainement bourrés de croustillons.
- Oui Madame, avoua Mathilde, honteuse.
- Ils n’en mourront pas, tu sais.
- Non, mais je n’aime pas qu’ils...
- Mathilde, va te reposer. Demain, Clarisse et Bastien vont chez leurs grands-parents. Je demanderai à Georges de dîner à l’hôpital. Prends de l’argent dans le gros pot chinois, achète-toi de nouveaux vêtements et fais un bon gueuleton. Fais-toi servir. Mathilde se retourna et tapota maternellement la joue de Lise, un sourire moelleux au coin d’une lèvre timide.
- Bonne nuit, Mathilde.
- Bonne nuit, Madame.

Georges était monté à la salle de bains et douchait les enfants. Salle de bains, disons plutôt salle d’eaux vu l’état des lieux. Pendant qu’il les essuyait, Lise alla préparer les pyjamas, fit bouffer les oreillers. Elle allait fermer les tentures lorsqu’elle aperçut le chat assis au milieu de la pelouse. Il lui tournait le dos et avait à peine daigné se retourner lorsqu’elle avait basculé la fenêtre. Elle était en retard pour son dîner.

- Et bien, il faudra que tu attendes un peu, lui adressa-t-elle à voix douce.
- Il se lécha une patte, passa l’oreille, s’étira, et, superbe, partit sans se retourner. Elle l’épia. La voisine avait allumé dans sa cuisine, criait « Poupousse » et tendait le piège grossier de l’assiette déposée un mètre derrière la porte.
- Pauvre con ! T’auras peut-être ta bouffe à heure fixe mais t’auras pas de chatière. C’est pas pour toi qu’elle trouera sa porte, la mémère d’en face !
 - Ma puce ! Les pyjamas !
 - Oui, deux minutes, j’arrive !

Le poupousse approchait, les pattes fléchies, le corps long surbaissé, la tête dans l’axe du corps, les oreilles rabattues, les moustaches en éventail, la queue raidie.

- Hum... ça sent bon, pauvre imbécile !
- Mémère PICSOU commit l’énorme bourde d’empoigner trop vite la poignée de la porte. Vlan ! Pivot, marche-arrière toute !

- Et non, ma brave dame, plus de subtilité avec un chat !
- Lise tira d’un trait les tentures. Elle habilla les enfants, les coucha, raconta une histoire avec... des mots : Bastien était intransigeant sur ce point ! Elle laissa le palier éclairé pour que les loups ne viennent pas et descendit préparer la pâtée de l’Empereur. Sans aucune précaution, elle ouvrit la porte de la terrasse. Il était là, immobile.

- Tu mériterais que je ne te donne rien !
- Elle lui jeta l’assiette, reclapa la porte.
- Le chat n’avait pas bronché.

Le lendemain matin, Lise se leva détendue et généreuse. Elle se lava, se maquilla, s’aima dans le miroir. Elle choisit sa jupe, son chemisier et son pull avec plaisir et bienveillance. Georges opérait très tôt aujourd’hui et les enfants dormaient toujours. Elle gagna la cuisine baignée de pénombre, inondée de la chaleur couvante et craquelante d’un vieux poêle en fonte. Elle brancha la radio, Johnny chantait « Oh Marie, si tu savais... ». Sans se presser, elle moult le café, respira la fine semence de Maragogype. Elle fit frémir l’eau. Mathilde ne voulait pas de cafetière électrique. « Le café est un art, disait-elle, on y lit l’âme de celui qui l’a fait. » Elle dressa une table appétissante, sortit cueillir les quelques derniers asters roses, grilla quatre tranches de pain. Mathilde entra les bras relevés pour épingler dans son éternel chignon une mèche rebelle :

- Je vois que Madame a bon appétit ce matin.
- Je t’ai grillé tes tartines, Mathilde...

– Madame aurait dû m'éveiller.

Elle cherchait à s'affairer mais en vain : tout était prêt.

– Me crois-tu capable de voler quelqu'un à ses rêves ?

– Je ne rêvais pas, Madame...

– Tu aurais dû...

– Vous avez cueilli des asters ? Les bruyères se conservent plus longtemps...

– Crois-tu qu'elles vivront les temps de notre petit déjeuner ?

– Oui, n'exagérons rien !

– C'est tout ce que je leur demande.

Elles mastiquèrent calmement leurs toasts. Johnny s'était tu pour laisser la place aux informations.

Lise les écoutait distraitemment jusqu'au moment où elle réalisa que, elle qui grondait pour que les enfants se taisent lors des journaux télévisés, n'était plus du tout intéressée par ce qui se passait hors de sa maison, de sa cuisine, de sa tête. La Palestine l'emmerdait. Elle se leva, secoua les mites de sa jupe sur la table.

– Bonne journée Mathilde.

– Pareillement, Madame.

Pour la première fois depuis longtemps, elle n'emprunta pas l'autoroute. bercée par le ronronnement du moteur qu'elle avait décidé de ne pas faire hurler, elle traversa le cœur de la ville habillé des premières humeurs de Noël, sillonna les routes buissonnières bordées de haies champêtres qui lançaient leurs branches nues comme des stalactites. Aujourd'hui le boulot ne la motivait pas : le temps lui appartenait, l'espace s'élargissait. Elle respirait, elle avait cette étrange impression de se morceler, de combler toute chose. Comme lorsqu'une caméra zoome arrière, son cerveau sortait de son corps, prenait de l'altitude, la quittait pour observer les choses qu'elle ne l'avait plus autorisé à regarder depuis des années. Détaché d'elle, il scrutait à loisir les détails de la vie et, libre mais fidèle, lui renvoyait les informations.

Paradoxalement, plus il étudiait, plus il analysait, plus il introspectait les structures de la vie quotidienne, plus les données devenaient précises et minutieuses, plus, sans haine aucune, elle s'évadait de ce monde, se délivrait de ses chaînes. Cette vie routinière qui l'avait effrayée pendant des années l'amusait aujourd'hui et elle conçut qu'il était inutile pour elle et utopique pour les autres de vouloir changer les règles d'un jeu auquel elle ne jouerait jamais.

– Et merde, espèce de trou d'cul ! C'est la priorité de droite chez nous, pas de gauche ! Et il freine maintenant ! Ben voyons, préviens pas les autres quand tu tournes ! Connard de macho !...

Cette Mercedes rentrait aussi dans l'usine. Les appuis-tête l'empêchaient de distinguer le conducteur. Elle lui colla le train : BFR 478 ; Jean saurait la renseigner. La voiture vira à gauche, elle, à droite, vers son emplacement réservé. Quelques secondes plus tard, Monsieur Rossius de Beaulieu se parqua en marche arrière juste à côté d'elle. Elle sortit et lui cria :

– Les clignotants sont en option sur le haut de gamme ?

– Excusez-moi, j'étais distrait. C'est la voiture de ma femme.

Il avait l'air d'un petit garçon pris en flagrant délit « d'enfonçage de doigt dans pot de confiture. » Lise déposa les armes, se radoucit :

– C'est mon jour de grâce, aujourd'hui...

Elle prit ses dossiers, verrouilla les portières :

–...dans ma magnanimité, je vous pardonne !

Elle releva lentement les paupières, l'enveloppa des yeux, creusa ses joues :

– Bonne journée, Monsieur le Directeur.

Elle s'éloignait.

– Madame Langh !, cria-t-il en la rattrapant, vous êtes en retard !

– Disons que c'est votre jour de grâce aussi, répondit-elle d'un ton plus que détaché tandis qu'elle avançait à reculons.

– Vous êtes d'une impertinence !

Elle stoppa net, fonça vers lui :

– Ecoutez, si vous ne me supportez pas comme ça, virez-moi !

– Je n'ai pas dit que je ne vous voulais pas comme ça.

Il détachait les syllabes, scandait les mots. Une, deux, trois, quatre secondes. Il reprit tranquille et serein :

– Et puis, je ne peux pas vous virer...

– Je ne suis pas un pion sur votre échiquier, Monsieur.

La voix était douce mais déterminée. Il aimait dans ses yeux ces moments de trouble, ces instants fugaces où un geste, un mot et tout devient possible. Elle releva son col :

– Je, je... rentre, il pleut.

Elle courut vers le hall d'entrée.

– Bonne journée, Madame Langh, cria-t-il !

Il n'avait pas arrêté de broyer ses clés.

– Tu es tard, dit Raymonde dès que Lise passa la porte.

– Oui, je sais, on ne l'a déjà dit !

Lise s'en voulut d'avoir été si sèche :

– Oui, je sais, Raymonde, reprit-elle d'un ton las.

– Tu as mal dormi ? T'as vu ta tête ?

– Il y a un vent à décorner les bœufs et il pleut ! J'ai couru.

Elle alluma une cigarette, regarda Raymonde :

– Pour ton édification personnelle, c'est la troisième.

– Je ne t'ai encore rien dit, moi, répliqua Raymonde en baissant lentement ses lunettes sur le bout de son nez.

– Non, personne ne me dit jamais rien d'ailleurs.

Raymonde lui apporta son café :

– Manuel a téléphoné hier après-midi : tu déjeunes avec lui ce midi.

Lise attrapa son agenda :

– Non, je ne suis pas libre.

Elle décrocha le téléphone :

– Monsieur le Directeur ? Raymonde...

– Bonjour, Lise, coupa-t-il comme s'il désirait recommencer la journée.

– Oui, Bonjour, Monsieur. Raymonde me communique à l'instant votre invitation mais... je ne suis pas libre.

– Si, vous êtes libre, je lui ai demandé d'annuler votre entretien et ce fut fait.

– J'ai néanmoins un rendez-vous à 15 heures et...

– Bien, dans ce cas, bonne journée !

Lise attendit l'ultime seconde :

– O.K., à 11h30' dans le hall !

Raymonde sortit de son bureau les bras chargés :

– J'ai préparé les dossiers que tu dois absolument régler sur-le-champ.

– Oui, oui, pose-les là. Je m'en occupe de suite.

Lise tétait sa cigarette, n'arrivait ni à s'asseoir ni à rester debout. Elle regarda par la fenêtre, rejeta de grosses bouffées :

- Il tombe de grosses gouttes, hein Raymonde?

Raymonde leva la tête :

- Oh oui, effectivement, il tombe de grosses gouttes, Lise.

Lise tournait autour de son fauteuil. Son mégot éteint, elle s'assit enfin, ouvrit le premier dossier d'une pile qu'elle estima en soupirant. Elle travailla méthodiquement : tout lui semblait absurde. Au bout de deux heures, elle refit surface :

- Voilà Raymonde : j'ai tout lu, tout réglé, tout signé ! Donne-moi autre chose à faire !
- Il est 11h, Lise...
- Ah oui...

Lise rythma les secondes d'un battement des ongles sur la vitre de son bureau, voulut se lever, resta assise, ouvrit la bouche, ne dit rien.

- Au cas où tu aurais oublié ce que tu dois faire, embraya Raymonde, tu dois : un, vérifier le khôl ; deux, remettre un peu de rouge à lèvres ; trois, farder (mais pas trop) tes pommettes ; quatre, te donner un coup de peigne et, et... cinq, te parfumer.

Lise se déstressa, rit franchement.

- Je te préfère souriante, dit Raymonde.
- Mais je n'étais pas de mauvaise humeur, répondit Lise d'une mauvaise foi totale.
- Heureusement !
- Tu as déjà vu pire, non ?

Lise avait posé une main sur l'épaule de Raymonde restée assise à son bureau.

- On a déjà donné dans le genre plus violent mais ça durait moins longtemps. Tant que tu cries, c'est que ça va mais là, tu boudais !

- Moi ?
- Oui, toi !
- Non, je m'en voulais, dit-elle en riant sur elle-même
- Il a été si méchant que ça ? On voit tout du sixième..., affirma Raymonde d'un air espiègle.
- Non, il est très correct. A propos, Raymonde, on annule mes entretiens sans me le dire ? Ai-je bien ouï ?

– Vous ouïtes bien, certes. Je fais remarquer néanmoins à honorable madame que petite Raymonde œuvre toujours pour plus grand bien de madame.

- Arrête tes idioties, canaille !

Lise vérifia son maquillage et sortit.

A 11h37' précisément, Lise entendit le souffle de l'ascenseur. Elle continua à bavarder avec l'employé de l'accueil comme si de rien n'était et tournait trop ostensiblement le dos aux portes automatiques.

- Je me demandais si vous auriez attendu, murmura Manuel, penché par-dessus son épaule.
- Oh ! dit-elle en se retournant, feignant la surprise, je ne vous attendais pas : je pensais que vous aviez déjà raccroché et que vous n'aviez pas entendu.

- L'ouïe est très bonne aussi et vous mentez !

Il lui frotta les yeux. Il changea de regard et de voix :

- Vous saviez que je viendrais... n'est-ce pas ?

Il lui prit la main, la baisa.

- Je vous trouve bien entreprenant subitement.

Ses jambes commencèrent à trembler.

- Subitement ? Non, c'est simplement la manière de saluer les reines, blanche ou noire.

Lise sentit tous les regards converger vers eux.

- Vous ne vous êtes pas reparfumée. Vous corsez le jeu. Je trouverai quand même. Je retiens toutes les remarques qu'on me fait. Ne vous souciez pas des autres. Il lui prit le coude, l'engagea vers

la sortie. Il traversa le hall, salua absolument tous ceux qu'il croisait. Lise serait rentrée dans un trou de souris.

– Lise, – je peux vous appeler Lise, aujourd'hui–, nous ne sommes pas des bêtes curieuses. Est-il si rare qu'un directeur déjeune avec le responsable des achats ?

– Non, non, dit-elle d'une voix fluette.

– Tenez-vous droite, rentrez le ventre, raidissez-vous, bref soyez toute naturelle sinon les gens vont cancaner.

– Considérez que je viens de vous mordre, dit-elle à mi-voix en saluant l'huissier.

– Vous m'avez déjà mordu ...

Le ton n'était plus plaisantin. Lise quitta son sourire. L'angoisse s'esquissa sur ses lèvres, lécha ses yeux. Il poursuivit :

– J'ai réservé à la Commanderie. Vous connaissez ?

– Oui, c'est excellent.

– Intime, m'a-t-on dit.

– On y trouve l'intimité qu'on y apporte.

– Vous avez remarqué ?

– Quoi ?

– Il ne pleut plus, dit-il en éclatant de rire alors qu'ils franchissaient les portes.

Il lui ouvrit la portière. Elle s'assit, resta guindée.

– Regardez Lise. Là, le petit voyant orange : c'est un clignotant !

Elle bloqua sa respiration :

– Démarrez, nous allons être en retard et j'ai un rendez-vous à 15h.

Elle regarda par sa fenêtre durant tout le trajet.

Comme s'il était assis pour la première fois à côté d'elle, il la visionnait par flashes, obligé de suivre la route : pieds, souliers, bas, jupe et chemisier classique mais légèrement transparent. Et ses mains. Fines mais noueuses et énergiques. Il s'était autorisé à la regarder elle et non son directeur des achats et il aimait à penser que son bouleversement était dû à une si petite chose, un écureuil écorché qui tentait de garder le cap malgré un perpétuel ouragan dans sa tête.

– Savez-vous tricoter ?

– Pardon ?

– Savez-vous tricoter ?

– J'ai cela en horreur ! Je travaille, je peux me payer mes pulls ou me les faire tricoter.

Certain de la réponse, il s'accorda un point.

– Votre mari est chirurgien, m'a-t-on dit ?

– On vous a bien dit.

– Savez-vous attendre ?

– La prochaine fois, préparez donc un Q. C. M.

– Avec ou sans coefficient de certitude ?

Il rétrograda. Le craquètement des cailloux du parking sous les pneus, le porche du restaurant, l'enseigne.

– Nous sommes arrivés, dit Lise en montrant « La Commanderie » du bras, et j'en suis sûre.

Elle se précipita hors de la voiture la première.

– Vous n'avez pas de sac à main ?

– Pour quoi faire ?

– Mettre votre argent, vos papiers, vos cigarettes...

– J'ai mes cartes de banque et mes cigarettes dans ma poche et je sais qui je suis.

– Vous en avez des certitudes, aujourd'hui...

Avant que la blessure ne se fasse sentir, il la prit par le bras :

– Venez, Lise...

Elle le suivit comme une petite fille, cachée derrière une demi-carrure.

– Monsieur. Madame Langh.

Lise sortit de l'ombre :

– Bonjour Mathieu, vous allez bien ?

– Votre table Monsieur, répondit Mathieu. Une main gantée les engagea vers leur repère, au fond du restaurant.

– Vous êtes une habituée, je vois.

– Je viens avec les bons clients, répondit-elle.

A peine assise, Lise alluma une cigarette.

– La fumée ne vous dérange pas, j'espère ?

– Ai-je le choix ?

– Pas vraiment mais vous pouvez toujours manger à une autre table...

Elle éclata dans un rire encore forcé par la timidité. Il posa les coudes sur la table, ramena ses mains fermées sous son menton. Lise gigotait, torturait ses doigts, inspectait le restaurant. Il fallait qu'elle dise quelque chose :

– D'habitude, même à midi, il y a toujours un monde fou.

– J'ai réservé tout le restaurant, dit-il le plus naturellement du monde, sans cligner des yeux, d'une voix atone.

– Ah.

« Trouve un sujet de conversation et vite ! » Ils avaient déjeuné des dizaines de fois ensemble mais jamais seuls et toujours avec le travail comme alibi.

– J'ai faim !

Elle vola un quignon de pain. Mathieu arriva avec un assortiment de zakouskis et deux coupes de champagne rosé.

– Je n'aime pas le champagne, aussi bon soit-il, sauf le rosé... Elle leva sa coupe : ...le hasard a bien fait les choses...

– Ce n'est pas le hasard, c'est Mathieu.

Lise éteignit sa cigarette, déchiqueta son pain, rangea ses couverts alignés au plus près de son assiette, gratta la nappe. Sans regarder Manuel, elle voulut commencer :

– Écoutez, je, je...

– Je ne fais que cela, assura-t-il.

– Ne me coupez pas la parole chaque fois que...

– Je ne pouvais plus vous rencontrer au milieu d'autres personnes. C'aurait été du gâchis. Après demain, je pars pour Tokyo, deux semaines.

Les assiettes, la table, les murs, les plafonds, le sol, tout foutait le camp. Il n'y eut plus que deux blocs monolithiques palpitants, immobiles, frémissants, inébranlables traversant le temps, créant l'espace. Lise s'accrocha aux bulles de champagne.

– Savez-vous attendre ?

– J'ai bien attendu trente-six ans...

Elle releva les paupières : ses prunelles étaient immenses, son front large et lisse. Elle posa son doigt sur ses lèvres ; elle devait maintenant se taire et colmater la brèche. Elle changea de conversation :

– Avant que vous ne partiez, j'aurais deux ou trois problèmes à vous soumettre. Je voulais vous dire aussi que j'aimerais engager un nouveau styliste. C'est un jeune garçon un peu révolté mais bourré d'idées innovantes. Il nous le faudrait. Ses motifs, ses tons, ses... bref tout. Mais il n'a pas terminé ses études et j'ai pensé que nous pourrions le prendre en stage pour... Vous acceptez ?

– C'est mon fils. Il a voulu se présenter sous le nom de sa mère, ma première femme.

– Et vous en avez eu combien, interrogea Lise qui tentait de prendre le ton froid des statisticiens ?

– Trois.

– Chiffre sacré.

– Dans l'esprit de beaucoup de gens. Pas dans le mien. Savez-vous attendre ?

– Oui.

En se scrutant, sans battre des cils, ils avaient envoyé leurs répliques comme on lance des torpilles.

– Raymonde, le directeur part après demain pour 15 jours à Tokyo. Prépare les dossiers qu'il doit absolument signer.

– Tu en sais des choses, répliqua Raymonde, l'œil rieur.

Lise haussa les épaules dans un geste d'agacement.

– Quoi de plus normal que le staff sache que le directeur part pour Tokyo !

– Mais... tout le staff ne le sait pas, très chère.

– Mets un mot aux valves ou, mieux !, dis-le à Germaine.

Lise continuait de retourner tous ses tiroirs.

– Ton mari a téléphoné. Il n'a pas laissé de message.

– Bien. Je n'ai plus de cigarettes, je vais en chercher. Tu ne sais pas où je suis.

Elle prit sa veste, la tint par deux doigts au-dessus de son épaule. Elle avait l'air faussement détendue. Lise ne prit pas sa voiture.

– Votre voiture est en panne, Madame ?

– Non, non, Jean. J'ai simplement envie de prendre l'air...

Il y avait plus de deux kilomètres jusqu'au tabac-cigare le plus proche. Le vent de face picotait ses jambes, ses joues, dégageait son front. Elle remarqua qu'il y avait des nuages qui avançaient dans le ciel, des arbres qui étaient presque roux et des oiseaux qui volaient. Cela faisait des années qu'enfermée derrière son pare-brise elle n'avait plus eu de contact direct avec l'extérieur. Elle marchait de plus en plus vite et les rafales la cinglaient de plus en plus fort. Elle commençait à avoir froid mais ne voulut pas enfiler sa veste. Il y avait trop longtemps qu'elle survolait les choses, qu'elle ne les pénétrait plus. La vie est finie qu'on s'aperçoit qu'on a tout vu, tout su, rien connu. On a vécu dans un monde totalement aseptisé. On imagine tout : le froid, le chaud, la faim, la soif, la souffrance, le plaisir, l'amour, la dictature, la liberté. Derrière des écrans de télévision ou de papier, on vit par intermédiaire. On pleure de 20h à 20h03' sur la paupérisation des deux tiers de l'humanité en se gavant de mets superflus ; on regarde de 20h30' à 20h45' des femmes étiées et moralisantes qui sirotent du SLIM FAST au sortir d'un bain aux senteurs exotiques ; on s'apitoie sur le sort de ceux qui dormiront dans des cartons, sur un banc, dans une gare en s'enfouissant sous des couvertures bien chaudes ; on s'insurge sur le non-partage des richesses, heureux d'être du côté des bien nantis. Parfois, le soir, on échange avec un de ses semblables fortunés, autour d'un bon verre, lors d'un festin offert par Monsieur De***, les profondes considérations métaphysiques pondues entre 4h et 5h alors qu'on s'ennuyait à l'heure du thé.

Certes, le cerveau de l'homme, contrairement à celui du chien (quoique), peut imaginer, comprendre les choses qu'il n'a pas vécues. Mais quand on n'a rien ressenti, comment imaginer si ce n'est à travers l'imagination des autres ? On ingurgite le monde passivement, cloué sur un banc d'école, collé à la chaise de son bureau, vissé, au salon, dans son fauteuil, submergé d'informations brutes défilant irréversiblement, s'esquivant devant toute analyse, encaqué dans des murs sociaux longuement et solidement bâtis.

Lorsqu'on commence à comprendre, à dire non à ce qu'on vit et oui à ce qu'on voudrait vivre, on se sent alors coupable de ne pas poser le geste qui briserait toutes les amarres. L'homme a fait un pas en avant. Mais ce monde qu'il n'apprécie plus, il le connaît. Hors de ses frontières, c'est l'inconnu et l'inconnu lui fait peur car il l'oblige, pour la première fois, à se repositionner, à prendre des responsabilités qu'on ne lui a jamais appris à prendre. Car l'inconnu demande décision et imagination, deux qualités martelées minutieusement depuis le plus jeune âge. L'homme fait un pas en arrière.

Alors qu'il vacille entre lui et lui-même, au loin de sa conscience sociale, un index se lève :

– Je t'informe que ce que tu vis n'est pas toi, que ta participation telle quelle à cette société-là est humainement inacceptable. Tu te sens le devoir d'agir et tu as raison mais sache bien qu'avant que tu ne montes aux barricades, je te mettrai les menottes et quelques boulets aux pieds. Certes, je ne te bâillonnerai pas, tu pourras parler car, de toute façon, personne ne risque de comprendre. Si tu

réussis malgré toutes mes entraves, n'espère pas que je te tire mon chapeau. Je te dis gentiment, pour ton bien, que tu risquerais de passer pour un fou et je serai alors bien obligé, tu le comprends aisément n'est-ce pas, de t'enfermer dans un autre carcan. Moi, à ta place, je me brancherais sur TF1 et je prendrais quelques Prozac. Ça te fera un bien que tu ne peux imaginer et, j'en suis sûr car, avant de te parler, j'en ai moi-même avalé plusieurs plaquettes. Et puis, pense un peu aux autres... Si tu fais la révolution, tes voisins, tes amis, tes parents même se sentiront coupables d'être le cul dans leur fauteuil. Tu ne voudrais quand même pas obliger tes semblables à prendre des hypnotiques sous prétexte que tu te libères ? Un peu d'humanité, que diable !

– Mais je fais cela aussi pour eux, diras-tu dans ta naïveté.

– Certes, répondra le Grand Index, ils ne l'ont que trop bien compris. Ils ne sont pas totalement cons, tu sais, ils ont malgré tout un zeste d'imagination. Comment crois-tu qu'ils tiennent le coup dans leur univers ? De grâce, poursuivra-t-il, ils ont mis des années pour calibrer leur vie d'après mes paramètres. Si tu changes les données, dans un élan de lucidité, tu les plonges de facto dans un monde inconnu, celui-là même qui te faisait si peur...

– Mais qu'ils viennent avec moi, nous franchirons les frontières ensemble...

– Ton raisonnement est idiot ! Tu commences à connaître la douleur du travail et tu continues parce que tu sais que la descente dans ton enfer est un passage obligé. Il faut qu'ils en ressentent le désir, qu'ils y appliquent leur volonté : on ne se libère pas par procuration. Mais revenons à toi, dit-il en se plantant sur sa poitrine.

– A moi ?

– Oui. Pourquoi ne passes-tu pas la limite ?

– Parce que j'ai encore peur de Toi...

– Peur de moi, hurla-t-il, méphistophélique ! Je ne suis rien sans toi : tu me crées en m'admettant. Que te reste-t-il comme certitude, ici, maintenant, dans ton monde connu ?

– J'aime mon mari.

– Faux ! Tu n'es pas encore capable de l'aimer, tu approches la réalité de ce mot mais tu n'y es pas encore... Tu connais Georges et ton amour te sécurise parce qu'il y met des barrières. Lorsqu'il acceptera que tu partes, lorsqu'il te regardera trembler aux frontières des limites sans te demander de rester, sans te pousser pour que tu sautes, tu te changeras alors en toi-même et tu pourras dire que tu restes parce que l'infini sera entré en lui au moment où il l'acceptait en toi. Tu pourras dire : «Je sais que j'aime.» et l'esclavage pour lui te sera si doux... Bientôt, je n'existerai plus.

Dring- dring, fit la clochette attachée à la porte du tabac-cigares. Lise aperçut un énorme petit vieux crasseux et édenté qui lui demandait ce qu'elle désirait. Bon dieu, qu'il était laid. Le temps d'une seconde, elle se crut dans un roman de Stephen King.

– Un Barclay... des courtes et un paquet de Stimorol... sans sucre. Merci.

Au moment de sortir, elle réalisa qu'elle n'avait ni manteau ni parapluie et qu'il pleuvait à sceaux.

– Puis-je appeler un taxi ?

Le déterré sortit un téléphone de derrière le comptoir. Lise mit 1 euro.

– Tu es allée récolter le tabac ?

– Oh, Raymonde, je t'en prie, répondit Lise, apathique. Donne-moi plutôt une nouvelle paire de bas. Les miens sont détrempés. J'ai couru dans les flaques. Tu as préparé les dossiers pour le boss ?

Raymonde apporta une paire de panty, les dossiers et un essuie. Lise la regarda interloquée.

– Un essuie pour tes cheveux. Ils dégoulinent.

Faisant confiance à Raymonde, sans un regard au miroir, Lise frotta ses cheveux, se recoiffa de ses doigts. Elle empoigna les dossiers, soupirant.

– Tu descends comme ça, interrogea Raymonde?

- Oui, pourquoi ?
- Tes progrès dépassent toutes mes espérances...

Lise jeta un œil sur ses souliers tachés et ses vêtements décorés de gouttes de pluie :

- Et puis merde ! Les dossiers sont en ordre et complets ? Oui ! Parfait ! C'est tout ce qu'il peut exiger. Pour le reste, s'il ne le veut pas comme ça...
- Oh, je pense qu'il te prendra même comme ça...

Lise haussa les épaules et sortit.

Dans le couloir, le jeune styliste attendait le privilège d'un entretien. Il la regarda passer, bouche bée, figé sur sa chaise.

- Je suis à vous dans deux minutes. Allez vous asseoir dans mon bureau.

Sa bouche était pincée, son regard froid, ses traits figés. Les escaliers descendus quatre à quatre, elle appuya nerveusement sur la sonnette de la porte du directeur. Une lumière verte : ENTREZ. Elle arracha les charnières, barricadée derrière sa pile de dossiers. Il était assis au bout d'une immense table ovale en verre, entouré de collaborateurs et de quelques amis.

- Les dossiers à signer, Monsieur. Raymonde passera les reprendre. Bon voyage, Monsieur. Elle tourna les talons : Manuel n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche. Elle regagna en courant son bureau où le styliste attendait aussi stressé qu'un étudiant avant l'épreuve orale.

– Monsieur Deltienne, j'ai déjeuné avec notre patron...Le fait que vous soyez le fils de votre père ne change rien à votre talent. Arrêtez d'avoir peur, aujourd'hui, cela m'énerve !

- Je n'ai pas peur...

– Comment qualifieriez-vous quelqu'un qui sue sous sa mèche frontale, qui retient ses pieds sous sa chaise, qui se cramponne au bord de mon bureau et qui est prêt, dans l'énergie du désespoir, à me sauter à la gorge ?

- Je dirai que ce quelqu'un a peur...

– Bien. Nous sommes donc du même avis. Vous êtes engagé... à l'essai. La prochaine fois, jouez franc jeu. Vous aurez moins peur. Merci.

- Oui, Madame, balbutia-t-il, condensé sur sa chaise.

- Maintenant, je vous laisse, je suis pressée.

Elle se leva, serra la main d'un traumatisé qui venait de voir passer une tornade et le guida par le coude vers la porte.

- Je me demande s'il a eu le temps de comprendre ce que tu disais, dit Raymonde en déchaussant ses lunettes.

- Mais si, il a très bien compris. Je rentre chez moi, j'ai fini journée.

- Mais il n'est que 16 h. C'est donc bien terrible la récolte du tabac...

– Oui, je sais lire l'heure mais, figure-toi qu'aujourd'hui j'ai justement fini journée à 16 h, au troisième top.

- Si le patron te cherche...

- Il n'y a aucune raison, tout est en ordre.

– Oui, mais admettons que, pour dieu sait quelle raison, il te cherche quand même, appuya Raymonde, les mirettes finaudes.

- Et bien, s'il me cherche quand même, comme tu te plais à me l'enfoncer dans le crâne, réponds-lui la vérité : elle n'est pas là ! Bonne soirée, Raymonde, à demain !

Au moment de sortir, Lise se retourna :

- Excuse-moi, je suis très fatiguée. Je serai plus, plus... comment dis- tu déjà ? amène, demain.

- On est rarement très amène quand on trouve quelque chose qu'on ne cherchait surtout pas...

Lise referma lentement la porte.

Lise rentra dans une maison silencieuse et sombre. Avant d'enlever son manteau, elle alla errer au jardin. La nature se taisait maintenant et n'offrait plus que le souvenir de ce qu'elle avait été. Le ciel était lourd et froid, pas un oiseau ne volait. La lune se dessinait déjà. Elle rentra par la cuisine et activa instinctivement le foyer. Elle remarqua que Mathilde avait déjà préparé casseroles et marmites et que les légumes attendaient, épluchés et lavés, d'être mitonnés. Cet étalage de nourriture lui donna la nausée. Alors qu'elle retraversait le salon, l'horloge sonna les 17 heures ; elle s'arrêta subitement et observa tout ce qui meublait son quotidien : les plafonds travaillés, les lambris de chêne massif nourris de cire, le parquet de longues lamelles vitrifiées souples et chaudes, les profonds tapis persans, les meubles et les bibelots qu'elle avait elle-même choisis, courant des journées entières chez les antiquaires, chinant chez les brocanteurs. Ah, le plaisir qu'elle y avait pris ! Elle revit le décorateur, un petit monsieur moustachu qui teignait exagérément ses cheveux gris en noir jais. Elle l'avait chargé de décorer chaque pièce d'une couleur différente et de manière typée. Elle revoyait Mathilde coudre les rideaux dont elle avait dessiné les patrons : le voile venait de France, la dentelle d'Allemagne. Le modèle était de son cru. Sur sa gauche, elle regarda l'imposante vitrine qui la toisait. Là, indirectement éclairé, se pavaneait tout un service de verres du Val Saint-Lambert ainsi que quelques pièces uniques, ayant toujours appartenu à sa famille, soufflées spécialement pour une arrière-grand-tante richissime, amateur d'art qui s'était, au long des années, liée d'amitié avec quelques ouvriers du Val. Dans un coin, sur un Boule, un Daum acheté trois ans plus tôt dans une vente à Nancy. Une fortune ! Elle regarda objectivement toutes ces pièces : tout était magnifique mais ce n'était plus elle, ce n'avait, d'ailleurs, jamais été elle. Subitement, le froid lui gagna les épaules, le dos, les jambes. Le nez caché dans son col de fourrure, elle ramena les bras le long du corps et serra son manteau. Tout à coup, elle laissa glisser ses yeux le long des pans de renard argenté qui la couvraient jusqu'aux chevilles, arrondit en les abaissant ses épaules et laissa tomber sa lourde parure. La robe bleutée du renard chatoya en une multitude de plis. Elle regarda, à ses pieds, dix kilos de poils.

Lise monta dans sa chambre enfiler sa longue robe de laine, enfouir ses pieds dans de grosses chaussettes norvégiennes que Mathilde avait tricotées en double.

Fuselée d'angora, elle descendit l'escalier de chêne qui gémit sous ses pas.

Les mains palpant les murs de calcaire des escaliers de la cave, Lise guida, dans une presque lumière jaunâtre diffusée parcimonieusement par une unique ampoule, sa marche jusqu'au bûcher. Elle préleva un fagot et quatre billettes. Elle fit un détour par la cave à vin et se paya un Petrus 1947 qu'elle reconnut à tâtons au bouchon plombé.

Elle lâcha bûchettes et cotret au pied de la cheminée, se versa rituellement une tulipe de vin qu'elle posa sur le tablier du feu ouvert.

Les premières brindilles pétillaient lorsque, agenouillée sur ses mollets, elle disposa en pyramide les petites bûches. Armée du soufflet, elle nourrit les flammèches qui, avant de mourir, allaient donner chaleur, lumière et vie au bois sec. Lise aimait l'odeur un peu âcre du peuplier qui se consume et cette double sensation d'être brûlée devant et froide dans le dos. Elle leva les mains face aux flammes le plus près qu'elle put, se redressa quelque peu et attrapa son verre qui, devant le foyer, prit bientôt toutes les tonalités de jaune, d'orange et de rouge incarnat. Elle contemplait les jambes sur la courbure de son verre lorsqu'elle réalisa que les bruits du dehors devenaient de plus en plus sourds. Elle releva puis tourna la tête et vit qu'il neigeait. Les routes et les arbres partiellement recouverts de flocons froids lui firent apprécier d'autant plus la douceur de sa robe, la chaleur de son feu. Elle alluma une cigarette, tira la première bouffée en espérant que Noël serait aussi blanc et glacial que juillet avait été jaune et chaud. Elle fit quelques pas perdus dans son salon, revint près de l'âtre, passa le dos de la main sur les chambranles de pierre et caressa le fronton en suivant de l'annulaire les chiffres qui y étaient sculptés : 1769. Elle imagina le bûcheron qui avait abattu, débité l'arbre, le scieur qui l'avait laminé, le menuisier qui l'avait dégauchi, l'ébéniste qui avait dessiné, sculpté, teinté, ciré, poli le chêne. Vingt ans plus tard, faisaient-ils la Révolution ?

Les flocons qui tombaient imperturbablement lui rappelèrent que son prochain combat à elle serait les fêtes de famille. Le prochain Noël pérenniserait la tradition. Une fête, paraît-il. Lise serait

assise, dans un château sûrement, à côté de son mari, face à sa mère, au bout d'une table, un mur dans le dos, un mur sur son côté. Dans l'ambiance assourdie et tiède des salons capitonnés, le champagne donnerait la mesure des conversations : des coupes de bulles glacées.

Lise avait longtemps cherché un qualificatif pour sa famille. Il y a des familles de chanceux, de violents, de cancéreux,... Au bout de plusieurs années d'une réflexion récurant à Noël, elle avait enfin trouvé un mot qui les unissait tous : collectionneur.

La grand-mère, deux fois divorcée, une fois veuve, le visage en lames de couteau, les lèvres fines et droites comme deux petites allumettes, le menton carré et volontaire, les yeux tombés dans de profondes orbites collectionnait les hommes riches et plus vieux qu'elle. Ses grand-tante et grand-oncle collectionnaient les hectares de forêt ; ses oncles et tantes, les maisons, les saints et les anxiolytiques ; son père, la gloriole et sa mère, les antidépresseurs. Mais aucun n'avait jamais pensé acquérir ne fût-ce qu'une parcelle de bonheur, de joie de vivre. Sauf sa mère. Sa mère, comme tous les siens, avait le front haut et le regard vide de certitude mais rempli d'espoir. Sa mère, son semblable, sa déchirure, la vision de ce qu'elle aurait pu être, de ce qu'elle ne sera jamais. Elles partageaient néanmoins le même front, les mêmes yeux. Sa mère, son amour, sa haine. Lasse, cette femme était lasse. Lasse de ce qu'elle avait vécu, déjà lasse de ce qu'elle allait vivre. Sa mère qu'elle avait tellement enviée pour sa beauté, toujours bien réelle d'ailleurs, tellement jaloux pour l'amour qu'elle était capable de porter à son époux, tellement haï pour les mêmes raisons. Sa mère, petite, finette, sauvage aussi, elle qui avait tellement voulu et qui se noyait de neuroleptiques en somnifères, qui s'annihilait depuis trente-cinq années pour un amour dont personne ne mesurait l'étendue. Sa mère qui vivait encore d'espoir, qui transformait l'autre dans ses rêves, consciente de ses chimères. Sa mère qui avait tout quitté, tout fui, tout renié pour lui, son père, qui n'avait jamais compris la chance qu'il avait d'être aimé d'elle. Cette mère qui lui avait toujours paru si froide, si lointaine, si distante et tellement sensible. Cette mère toujours coincée entre sa famille pauvre mais riche et sa belle-famille si riche et tellement pauvre. Cette mère, intelligente, qui se rabaissait par une crainte génétique d'un passé qui vous poursuit, vous rattrape, vous englobe, vous empêche de vivre. Cette mère qui n'avait jamais été ni copine ni confidente mais qui avait si bien deviné les choses. Elle avait encaissé pendant des années les préjugés, les injustices, les raisonnements idiots sans broncher, jusqu'au jour où, pour tenir le coup, par amour, elle avait avalé le premier somnifère... Malgré les ravages des drogues, elle gardait ses yeux clairs, larges, profonds mais terriblement tristes. Cette mère qui n'avait quasiment pas su prendre Bastien dans ses bras, le lendemain de l'accouchement, mais qui était arrivée les bras chargés de cadeaux pour son petit-fils et sa fille mais qui ne savait pas les offrir, peur d'être grugée dans sa générosité. « Tu vas savoir, disaient ses yeux compatissants, tu vas savoir ce qu'un enfant peut faire accepter... Nous voilà proches, semblables, à toi de jeter les cartes, je te regarde, maintenant... » Lise n'avait rien répondu mais elle savait qu'elle ne distribuerait jamais les cartes de la même manière, qu'à sa place, elle serait partie depuis longtemps, que Bastien avait été conçu pour l'amour d'un homme et que, si cet amour n'existait plus, l'enfant ne la retiendrait en rien. La visite continua comme une visite de simple courtoisie. Lise se souvenait souvent de cette mère qui pleurait silencieusement en tournant une crème à la vanille le jour où, enfant, elle lui avait dit, pour une raison oubliée maintenant, qu'elle ne l'aimait plus. Vingt ans plus tard, cette mère, les yeux exorbités, morts, lui avait dit : « Hospitalise-moi, je n'en peux plus. »

Elle avait fait hospitaliser sa mère un dimanche après-midi, envers et contre tous, si ce n'est celui qui allait devenir son mari. Il l'avait aidée de ses relations, était revenu de sa maison de campagne pour lui écrire quelques lettres qui avaient ouvert bien des portes et permis de trouver, un dimanche soir, un lit dans une clinique archi-complète. Elle était rentrée dans son deux pièces le lundi à 01h30' ; elle passait son plus gros examen sept heures plus tard. Elle avait réussi : satis. Elle n'en demandait pas plus.

L'examen terminé, elle s'était précipitée dans le premier café venu pour prévenir Georges. Il était en salle d'opération, elle avait laissé le message à sa secrétaire, complice depuis quelque temps. Elle avait ensuite téléphoné à l'hôpital psychiatrique où sa mère se trouvait : « on l'informerait de la bonne nouvelle dès qu'elle serait apte à recevoir le message. » Ayant flâné plusieurs heures en ville, elle avait regagné son petit appartement et, seule, avait ouvert l'unique bouteille de champagne

achetée après maints calculs de budget. Aujourd'hui, elle aurait pu s'offrir des centaines de bouteilles mais elle était toujours aussi seule, d'autant plus solitaire qu'elle était constamment entourée.

Elle avait appris, il y avait deux années maintenant, que sa mère buvait de plus en plus, qu'elle devenait alcoolique comme tous ceux de sa famille. Son père lui avait téléphoné cette nouvelle qu'elle soupçonnait depuis bien longtemps : « Appelle-la, essaye de la raisonner... avait-il dit, en colère, ne comprenant toujours pas l'irréversible situation. Ta mère tombe sans cesse, je ne vivrai pas avec une ivrogne... » Elle avait bien vécu, elle, avec un être de chimères pendant des années... Elle avait bien tout supporté, elle.

Même si elles se parlaient de moins en moins, même si elles ne se voyaient plus qu'une fois par mois et encore, Lise sentait de plus en plus finement sa mère. Pourtant, elle était lasse, elle aussi, d'entendre les mêmes disputes depuis trente ans. Son père n'avait certes pas tous les torts et sa vie devait, quelque part, être un enfer. Sa mère n'était pas une sainte mais Lise comprenait sa souffrance de vivre, à en mourir, mille pieds au-dessus de l'homme qu'elle aimait et qu'elle haïssait en même temps parce qu'il n'avait pas le courage – bien qu'en ayant les capacités– d'augmenter l'altitude et de quitter son piètre escadron de copains qui volaient au ras des marguerites. Il avait toujours préféré être le roi des pécores que l'apprenti parmi les dieux. Ils s'étaient connus, s'étaient follement aimés, avaient espéré que, par amour, l'autre changerait. Les premiers mots furent "je t'aime", les seconds, "je t'aimerais encore plus si...". Il n'y eut pas de troisièmes.

Le Petrus tourbillonnait dans son verre et dans sa tête lorsqu'un avion passa au-dessus de sa maison. Lise sortit de ses pensées et réalisa que dans 48 heures Manuel serait peut-être dans ce vol...

Le cahier rouge salé

Ne crois pas que tu t'es trompé de chemin, quand tu n'es pas allé assez loin.

Claude Aveline

Manuel fut effectivement absent quinze jours. Quinze jours, quinze nuits. L'enfer. Chaque chose devenait insipide. Les mots n'avaient plus de sens, les gestes semblaient inutiles. Plus rien ne valait la peine de rien. Lise se sentait tronquée. Comment avait-elle pu vivre tant d'années sans lui ? Peu importe ! Aujourd'hui, elle ne pourrait plus. Rêver un être, l'approcher de si près puis le perdre, elle n'aurait plus la force... Elle l'accepterait comme on admet, fatigué, au terme d'un long procès, sa sentence de mort. Lise tenta néanmoins d'envisager la vie autrement, de corriger sa vie d'avant lui en ne s'en remémorant que les bons moments. Les heures de privilège passées aux côtés de Georges n'avaient pas manqué. Elle avait été comblée de cadeaux, divertie par de nombreux voyages exceptionnels, amusée lors de dîners fastueux. Georges avait toujours été un homme charmant, un amant délicat, doux, soucieux du plaisir de sa femme. Au fil des années, des situations qu'elle avait traversées, elle avait toujours trouvé en lui une épaule sûre, fidèle, robuste, un confident, quelqu'un qui comprenait, bref un ami. Rien de pire pour tuer la passion que l'amitié. Rien de pire pour vous protéger des autres et de vous-même qu'un ami. A trop l'aimer, il l'aimait mal : ses bras étaient devenus étouffants sans qu'il les serre, pourtant. Elle était maintenant cet oiseau habitué à l'ombre des barreaux et qui refuse de quitter de sa cage, peur de perdre ce mince avantage. Devait-elle le reprocher au geôlier ? Elle était aussi responsable de s'être laissé apprivoiser. Elle était aussi responsable d'avoir transformé la passion en amitié, en habitude. Elle l'avait tellement refusé, elle avait tellement dit non, elle s'était tellement couverte d'une pudeur excessive, elle avait tellement interdit son corps que les convoitises impatientes de Georges étaient passées de grandes complicités en désirs quasiment évanouis. Georges et elle discutaient souvent de leur couple, calmement, lucidement, objectivement presque, comme si la chose leur était extérieure. Ils entraient dans leur passé, comme on entre au théâtre. Ils émettaient leurs réflexions suivant une grille d'analyse : ils n'avaient jamais une critique d'humeur.

Lise aurait tant désiré maintenant qu'ils s'affrontent dans des scènes de disputes, de coups de gueule, de violence même ; des moments où la mise à mort de l'autre est l'ultime preuve de l'amour qu'on lui porte, où on préfère l'achever que d'en garder un souvenir pâli. Aujourd'hui, elle aurait aimé vivre des minutes où toutes les rages furibondes se débrident, où les passions se déchaînent jusqu'à n'en plus pouvoir, des instants de ravage sentimental où, dans un cri, les yeux se secouent, se regardent, où les lèvres s'entrouvrent dans un souffle saccadé, où les partenaires existent dans l'adversité, chacun étonné des ressources de l'autre, capitulent fièrement, se saluent et s'adorent à nouveau. Mais Georges ne la blesserait jamais qu'en la protégeant.

Pendant les deux semaines d'absence de Manuel, elle était devenue pour beaucoup le substitut du « big boss ». Certains se sentaient obligés de la concerter avant chaque prise de décision tandis que d'autres cherchaient à se venger bassement du patron en lançant leurs flèches contre celle qui passait pour sa protégée.

D'autres, plus médiocres et sorniois encore, l'invitaient par hasard à leur table pour lui donner, en amis, des informations sur la vie privée de Manuel. Elle apprit donc, sans jamais rien demander, qu'il avait adoré (et le terme est faible !) sa première femme, partie pour un amant, sur un coup de tête, quelques mois après leur mariage et un enfant. Le chagrin qu'il en avait eu ! Il n'avait rien dit, ne s'était jamais plaint mais... les grandes douleurs sont muettes ! On lui détailla aussi le parcours du combattant qu'il avait bravement, noblement, « chevaleresquement » accompli pour avoir un enfant de sa deuxième épouse, plus jeune que lui, beaucoup plus jeune que lui, outrageusement plus jeune que lui. Elle aussi était partie... C'était un homme, comment dire, « pas facile à vivre ». Alors qu'il sombrait lentement, pensaient-ils, il rencontra sa troisième femme. Et le Messie était arrivé ! Celle qu'il lui fallait, celle qu'il aimait, tout compte social bien fait, le plus au monde ! Il l'adorait tellement, qu'à son âge jugé trop avancé, – on a beau être son ami, il faut bien reconnaître les faits – il envisageait encore de lui faire (à croire qu'elle n'était pas d'accord !) un deuxième enfant. S'immiscer dans sa vie serait tenter de détruire un couple des plus solides. Madame Rossius de Beaulieu était une véritable éminence grise, excellente femme de ménage, économe. Ils découvrirent même dans son visage nappé de rides, ses vieux pulls boulochés, ses cheveux gris jaune un certain charme pour ne pas dire un charme certain. C'était LA femme idéale. Lise retint de ces leçons que la dernière Madame Rossius en date était fidèle comme un chien, incrustée comme une tique mais...

une sainte tique. Les proches collaborateurs de Manuel lui firent donc comprendre que la petite directrice des achats qu'elle croyait être n'était qu'un monstre inhumain inventé pour désorganiser ménages et amitiés. Eux, par contre, ne vivaient pas avec la femme idéale et étaient libres le soir pour dîner, par exemple. Elle les écouta tous, les uns après les autres, dévoiler, sans mandat aucun, la vie privée de leur « ami » et elle se sentit plus d'une fois envahie par un dégoût d'autant plus immense que les détails d'un chemin intime étaient négligemment jetés au milieu des tables de travail ou des tasses de café. Elle était gênée, pour Manuel, de cette mise à nu sans aucune pudeur qui aurait dû appeler tant de retenue.

Lise encaissa les regards penchés, les visages coincés, les réflexions caustiques, les politesses obligées, les pensées et les arrière-pensées sans sourciller. Les relations que Manuel entretenait avec sa femme ne la concernaient nullement et les conseils des « amis qui vous veulent du bien » témoignaient de la peur qu'ils avaient de voir Manuel quitter la tribu, s'étant déjà jugés ignobles eux-mêmes. Les platitudes des uns et les grimaces des autres renforçaient un sentiment qui devenait peu à peu une certitude : Manuel et Lise menaçaient de plus en plus le bonheur illusoire des autres, l'ordre établi.

Mais Lise avait adopté pour l'heure une stratégie de repli.

Manuel lui demandait tacitement un engagement d'amour total, même momentanément, mais total. Elle, elle avait appris à gérer le sentiment. Et puis, lui. Des lamentables révélations qui lui avaient été faites sur le compte du patron, elle retira une chose : il avait visiblement fait ses choix, il les avait intensément vécus dans l'allégresse ou la souffrance. Elle le voyait souvent comme une forteresse inexpugnable. Elle, elle, commençait seulement à creuser ses fondations...

Les trois premiers jours au travail sans Manuel furent les plus pénibles. Tous les appels téléphoniques destinés au patron atterrissaient systématiquement à son bureau. Raymonde était d'autant plus surchargée que Lise, dès le deuxième jour, avait décidé de ne plus décrocher.

– Lise, (Raymonde avait mis sa main sur le cornet) Monsieur Lesage demande si Monsieur reviendra avec les échantillons dont ils avaient discuté.

– Réponds que je ne suis pas emballée avec les morceaux de tissus dans son attaché-case ! Raymonde haussa les épaules, jeta les yeux au ciel :

– Madame Langh pense qu'il ne les aura pas oubliés mais de toute manière vous les aurez, Monsieur Lesage. Oui... Bonne journée...

– Lise, écoute, merde... quand je suis au téléphone, trouve autre chose à dire...

– Cela fait déjà trente ans que je trouve autre chose à dire...

Raymonde enleva ses lunettes, frotta ses yeux, enveloppa ses joues dans deux mains aux doigts courts et épais. Elle fixa le téléphone quelques secondes, soudain transportée dans un autre monde, un autre temps, effeuilla distraitemment, d'une main absente, les premières pages des dossiers empilés sur le coin de son bureau. Lise triturait méticuleusement une attache trombone qui finit par se rompre en deux morceaux inégaux qui tombèrent sur son sous-main. Elle déposa les yeux sur les morceaux d'acier tordus, renifla instinctivement l'odeur du métal sur ses doigts. Pour la première fois depuis qu'elles se connaissaient, elles restèrent un temps infini loin l'une de l'autre, chacune dans son réel, revivant en enfilade les étapes décisives de leur vie, revoyant les portes qu'elles n'avaient pas ouvertes, n'osant pas se regarder, sachant qu'il faudrait alors se parler, s'affronter l'une l'autre, au risque de se blesser, de se briser, de ne plus vouloir se reconnaître.

– Raymonde, excuse- moi... dit-elle en ne détachant pas son regard des morceaux d'acier tordus.

– Non...

La voix était douce, le ton bas, feutré.

– ...non, je ne pardonne pas. Tu fais payer les autres parce que tu n'oses pas t'avouer tes peurs et tes désirs... qui sont les mêmes d'ailleurs.

Raymonde assise dans son fauteuil, ramassée, lissait de la paume le cornet du téléphone, dessinait du bout de l'index des lignes striées dans la transpiration qui s'y condensait, balançait la tête, cherchait dans ses dessins abstraits, d'un regard faussement attentif, les mots.

– Tu te trompes, Lise. Tu en souffres, Lise... et j'ai mal aussi !

Raymonde sauta subitement sur ses pieds, comme projetée par un ressort. Elle respira profondément, essuya ses paumes sur sa jupe et droite, raide, d'un pas direct, alla s'arrimer au bureau d'une Lise d'un coup liquéfiée.

– Regarde-moi, quand je te parle ! aboya-t-elle.

– Mais je te regarde, rétorqua Lise, calmement, les paupières tombées, presque hautaine. J'ai même les yeux ouverts...

Et elle bascula le dossier de sa chaise, narquoise, impertinente.

– Des yeux ouverts qui ne voient rien !

– Si ! Ils voient ! hurla-t-elle, étonnée de la puissance de sa voix. Ils voient les autres, tous les autres, et ce qu'ils ne voient pas, ils le devinent ! Et ils savent aussi se regarder.

– Mais la lumière les blesse !

– Non, ma vérité je la connais...

– Mais nom de dieu, est-ce si difficile d'aimer simplement quelqu'un ? Si toutes les femmes qui ont un amant devaient se torturer comme tu te tortures avant même d'avoir couché, on assisterait quotidiennement à des explosions de méninges !

– Mais je n'ai pas envie d'un amant !

– Mais alors, pourquoi t'acharnes-tu à faire souffrir tout le monde !

– Raymonde, je n'ai pas envie de « coucher », comme tu dis, avec Manuel, parce qu'il demande autre chose...

– Ah oui, c'est un homme qui demande autre chose ! Il sait ce que vivre veut dire ! Il ne se contente pas d'effleurer : il poigne, il plonge ! Il ne se satisfera pas de caresser ta cuirasse, il lui faut l'être qui est dedans ! George te l'a demandé, aussi, avant, mais trop gentiment, sans doute ! Aujourd'hui, il attend un geste de toi... La différence, c'est qu'avec Manuel, tu es tombée sur ton maître... Tu es pire que ta mère !

– Je t'interdis de me dire ça !

– Tu m'interdis ! Tu m'interdis quoi ? Simplement de le dire ou de le penser ?

– Les deux ! Parce que c'est faux !

– Mais je vais te le démontrer en plus ! Tu reproches à ta mère de s'enfuir dans ses cachets ? Tu fuis dans le travail ! Elle reste avec un homme par habitude ? Que fais-tu en ce moment ! Tu ne te souviens pas de ses caresses ? Ta mère était distante ? Tu es glaciale ! Combien de fois as-tu joué dans un bain avec tes enfants ? Ne cherche pas ! Jamais ! Par contre, je suis bien certaine qu'ils n'ont manqué de rien ! Madame a une haute conscience de son devoir de mère ! Madame est une parfaite femme de maison ! Madame réfléchit mûrement ses décisions ! Lise Langh fait tout ce qu'il faut quand il faut ! Lise est bien élevée ! Elle se tape même sa famille trois fois par an ! Mais Madame n'a pas de tripes, elle n'a qu'un cerveau !

– Je m'efforce, figure-toi, de ne pas penser avec mes viscères..., lâcha-t-elle d'une voix trop grave.

– Change de genre et tais-toi ! Tu t'enfonces ! Des viscères, t'en a plus ! Tu es froide, tu es sèche, tu consens à ce qu'on te touche, tu ne donnes pas ! Ta générosité consiste à ne pas interdire ! Et quand tu sens que tu risquerais de parler, de dire un mot gentil, tu t'en tires par l'humour ! Tu crois vraiment que je n'ai pas compris ton jeu !

Elle tourna le dos à Raymonde, ouvrit un tiroir, prit une cigarette, chercha son briquet. Elle tira une première bouffée, croisa les bras debout face à la baie vitrée, se baigna tout entière dans le brouillard qui chapeautait la ville. Elle regarda tomber à terre la cendre d'une cigarette à moitié consumée :

– On ne peut pas donner ce qu'on n'a pas reçu.

– C'est faux ! hurla Raymonde en tapant sa main sur la pile de dossiers. Maintenant, tu as trois secondes pour me convaincre que tu es un être humain, sinon, je pars ! Choisis bien tes mots ! Lise expira sa dernière bouffée, écrasa son mégot, inspira profondément, se retourna mais baissa les yeux :

– Une légende chinoise raconte qu'un rat, choyé par son maître, était pourtant entravé par une patte. Un jour, il décida de se ronger cette patte pour vivre sa vie de rat. Il préférait être mutilé que prisonnier.

Elle releva la tête. Agressifs quelques secondes plus tôt, ses yeux étaient maintenant perdus et tendres.

– La légende ne dit pas qu'il n'a pas eu mal, continua-t-elle. Moi, je pense qu'il a beaucoup souffert, qu'il est parti en claudiquant et qu'il a passé le reste de sa vie à lécher ses plaies. Il était, en fin de compte, plus prisonnier que jamais... Il n'avait pas compris qu'il aurait suffi qu'il demande à son maître d'ôter l'entrave. Reste, je ne veux pas être ce rat...

– Lise, on ne garde pour soi que ce qu'on a donné...

Raymonde approcha et la serra dans ses bras. Lise se laissa aller et, pour la première fois depuis des années, elle n'eut pas le réflexe de replier ses avant-bras sur sa poitrine pour éloigner l'étreinte.

– Manuel et George demandent les mêmes choses, tu sais ?

– Oui, je sais, tout le monde d'ailleurs attend les mêmes choses, hein Raymonde?

Raymonde avait ouvert les bras et Lise s'était éloignée lentement pour gagner un fauteuil.

– Bien sûr, et tes enfants aussi. Tous ceux qui te sont proches, tous ceux qui t'aiment, en résumé, attendent le meilleur de toi. Et le meilleur de toi ne viendra que quand tu abattras toutes les barrières que tu nous mets, injustement d'ailleurs. Que tu te méfies des autres comme de la peste, rien de plus normal, mais que tu acceptes qu'ils te démolissent, que tu nous mettes dans le même panier, c'est injuste... Tu t'en défends, tu veux paraître insensible, mais tu absorbes tous les problèmes comme une éponge. Ils te rongent et chaque situation fait que tu dresses un mur de plus. Blinde-toi contre les autres, tous les autres, mais ne réserve pas le même sort aux élus. Donne-nous un privilège, fais l'apprentissage de la confiance rien que pour nous... On n'en profitera pas pour te couper en petits morceaux, tu sais... Tire une fois pour toutes un trait sur le passé : ne pas le faire, c'est donner raison à tous ceux que tu méprises.

– Quel jour sommes-nous, Raymonde?

– Manuel rentre ce soir.

– Le temps m'avait paru arrêté : il a passé vite finalement...

– Que vas-tu faire... ?

– Réapprendre à vivre, peut-être...

– Oh la la ! qu'est-ce qu'on va encore souffrir, dit Raymonde !

Elle s'approcha lentement du fauteuil et s'assit auprès de Lise :

– Prends la bonne voie et on sera patient.

– J'ai de l'estime pour toi, Raymonde.

– Dans ta bouche, ce mot prend toute sa valeur, répondit-elle dans le premier sourire de la journée.

Mais je le savais. J'attendais simplement que tu parles... Je n'oserais pas dire que je t'en suis reconnaissante parce que tu risquerais de croire que je t'englobe d'un sentiment qui t'attache... Disons que tu as eu l'art d'induire chez moi ce que tu t'interdis : la sûreté de soi, la foi en l'avenir, la volonté d'épanouissement. Tu donnes à Georges et à Manuel un bonheur qu'ils n'espéraient plus. Ils le concevaient ce bonheur, très bien même, mais ils ne pensaient plus qu'il pourrait un jour venir. Ils avaient nourri leur vie de travail. Tu ne peux pas rester détachée, hypocritement détachée, du bonheur que tu procures aux autres. Un jour, tu m'as dit qu'on était toujours responsable, qu'il n'y avait pas de geste gratuit. Tu es responsable de l'amour qu'ils te portent, tu dois assumer ton chemin... Sinon, comment pourraient-ils être heureux si tu n'es là que pour eux et... pas pour toi. Lise n'avait rien dit. Restée affalée dans le fauteuil, elle repoussait les cuticules de ses ongles.

– Lise, à quoi penses-tu ?

– A Manuel. J'ai envie qu'il soit là, ici, maintenant, tout de suite. J'ai envie de le voir, de le respirer, de sentir sa peau... Je sais qu'il sera jovial et qu'il aura les mains chaudes. Il a toujours les mains chaudes.

Lise se leva, ouvrit le premier tiroir de son bureau, sortit l'annuaire téléphonique.

– Si tu veux téléphoner à l'aéroport, son avion atterrit à 16h35'.

Lise rejeta l'annuaire, referma le tiroir du genou, se recoiffa de ses doigts, vérifia le maquillage dans un miroir de poche, ne se « retoucha » pas. Raymonde apporta veste et manteau.

– Tu as une petite heure devant toi pour...

– ...pour prendre le bon chemin, coupa Lise en empoignant son cachemire.

– Oui, inspira Raymonde. C'est le moment, c'est l'instant...

– Tu sais que tu me stresses terriblement...

– Tu ne travailles bien que sous pression... Je mérite une médaille pour te supporter !

Lise allait sortir lorsque l'Interphone bip– bipa. Raymonde prit l'appel :

- Germaine, pour toi, per-so-nel-le-ment.
- Ce qu'elle aura pu m'emmerder !

Une voix rauque, enragée s'arracha de mâchoires serrées :

- Oui, Germaine... Un colis ? A mon nom ? Faites-le monter ! Un gros colis léger ? Et alors ?

Germaine, nous ne sommes pas une entreprise musulmane implantée en zone juive palestinienne !

Quoi ? Faites monter ...la bombe ...et vite, je suis pressée.

Lise raccrocha, croula dans son fauteuil.

– Raymonde, dit-elle très posément, les yeux rivés sur la lucarne, les ongles fichés dans les accoudoirs, pourquoi est-ce que je ne vire pas Germaine ?

- Parce que tu t'en fous !

La réponse fusa sans l'ombre d'une hésitation.

- Tu crois ?

Lise s'amusait à compter les branches qui, au gré du vent, se croisaient au-dessus du Plexiglas, se cachaient derrière un nuage effiloché.

- J'en suis certaine ! Casse-pieds mais totalement inoffensive... la Germaine.
- Cette femme est foncièrement méchante et je la supporte. Je m'étonne moi-même...
- Elle ne s'attaquera jamais à toi. Elle périra sur son territoire. Elle ne te fera jamais douter. Tu la méprises tellement que tu en as pitié...

Lise s'était dirigée sur la pointe des pieds vers une Raymonde qui dialoguait sans surveiller ses mimiques. La moitié du corps investie dans ses armoires, elle ignorait que deux yeux moqueurs s'étaient infiltrés dans son intimité au travers du chambranle.

– Et comment expliques-tu que je TE supporte, articula une bouche amusée qui ne se montrait pas ?

- Parce que tu sais que j'ai raison. Et ne reste pas derrière la porte quand tu me parles !
- Bien, Watson, un point marqué... mais il y a un moment que je suis derrière la porte...
- J'le sais bien !
- Tu mens ! Lise bondit brusquement, l'index pointé vers la poitrine de Raymonde.
- On frappe à la porte. Ouvre, c'est ton colis, continua Raymonde.

Elle avança et rabattit d'un coup sec le doigt qui la clouait. Lise obéit comme un laquais :

- Posez le paquet sur mon bureau. Merci.

Lise rôda autour du bureau :

- Puisque c'est une bombe, Watson, vous ne voudriez pas coller votre fine oreille sur ce carton et me dire quand le tic-tac fera « boum ! » ?
- Déballe et grouille-toi.
- Bien, chef.

En quelques secondes, le cutter éventra la boîte. Raymonde approcha : une tonne de boulot allait certainement lui tomber sur le dos.

Lise se figea, se tordit les mains puis mollit dans son fauteuil :

- Raymonde... c'est effectivement une bombe...
- Idiote, la boîte est vide.

Sans plus oser le moindre geste, subitement absente dans une terrible solitude, Lise articula :

- Tu sens ?
- Quoi ?
- Tu ne reconnais pas l'odeur ?
- Non, je devrais ?
- Oui, c'est mon parfum... Quelle heure est-il ?
- 16h05. Il est 16h05, Lise. Oh, Lise, 16h05 !
- Oui, oui...

Lise sortit étourdie d'une vie entière revue, imaginée le temps que passe une minute de parfum. Le regard ancré dans son passé qui aurait pu, capturé par un futur qui pourrait être, elle endossa sa veste, son manteau, referma la porte du bureau. Raymonde se mit à ranger les dossiers, geste quotidien qui prenait aujourd'hui un autre goût.

Lise arriva à l'aéroport sans le moindre souvenir du chemin qu'elle avait suivi : un quart d'heure de déconnexion totale qui fait rétrospectivement peur. 15 minutes durant lesquelles, on n'a plus en mémoire quelque infime trace que ce soit des feux rouges, des priorités, des limitations de vitesse, du code de la route. Bref, des minutes où on débranche.

Une voix céleste annonça entre deux gingels : « Les passagers en provenance de Tokyo sont attendus porte 24. »

Elle se précipita, bouscula des épaules, des sacs, des pieds, répétant sans cesse « pardon ». Tout d'un coup, le magma humain se tut, les odeurs de frites et de croustillons s'évanouirent, les néons s'assombrirent, le hall se vida : elle ne vit plus que le flot d'individus déversés sous les spots de la porte 24. Les visages inconnus, indifférents ne sortaient pas assez vite. « Mais qu'est-ce qu'ils sont lents ces Japonais ! Et les autres, les touristes... Allez, plus vite, les vacances sont finies... » Dans la même seconde, elle devina la carrure de Manuel et aperçut sa femme.

Manuel scruta la foule qui attendait derrière les barrières. Il repéra son épouse, chercha du regard son fils. Dégoûtée d'avoir usurpé ses droits, Lise s'emballa dans son manteau. Elle se retira, s'éteignit à reculons. Elle était honteuse d'avoir osé imaginer qu'un instant si particulier lui serait réservé : ce moment ne lui appartenait pas. Exilée derrière une pilasse, elle filma la scène du retour, enregistra tous les détails, décrypta les émotions derrière les gestes. Madame Rossius de Beaulieu collée sur son pavé invita le plus maternellement du monde son enfant à sauter au cou de son père. Lise avait envie de lui crier : « N'envoie pas l'enfant d'abord ! C'est la suite du couple les enfants, pas le début ! T'aurais pu le caser chez ta mère, ta certainement sainte mère... Cours dans ses bras, bouscule-le dans ton élan, abandonne-toi sur lui, écarte son pardessus, son si beau pardessus bleu nuit, passe des mains avides par-dessous ses bras, sur son dos, ses épaules, cale ta poitrine contre la sienne, ouvre les lèvres, embrasse-le ! Ça fait quinze jours que tu ne l'as pas vu ! Tu es venue avec ton gros pull fait main qui pend de tous les côtés, ta queue de crins gris, tes ongles écaillés, tes souliers Bata et tes panty 70 deniers ! Comme si t'avais pas le sous ! Idiote ! Regarde-le, malgré toutes ces heures de vol, il est impeccable, lui. Tu aurais dû mettre tes bas les plus fins et espérer qu'il te les déchire, te faire coiffer et prier pour qu'il défasse ton chignon, vernir tes ongles et vivre en attendant qu'il te morde les doigts. Tu aurais dû venir sans dessous au lieu de mettre tes soutiens Dim et tes slips Playtex. Tu aurais pu te nicher dans tes fourrures, il t'en a payé, non ! Sans qu'elle le maîtrise ses yeux s'humectaient, ses mains se fermaient en poings dans les poches d'un manteau qu'elle étouffait sur ses hanches. Ses seins se tendirent, son ventre se contracta.

Lise quitta sa cachette, traversa l'aéroport la tête basse

– Lise !

Elle s'arrêta, essuya subrepticement les larmes qui glissaient. Elle se recomposa, respira, se retourna :

– Léon ! Quelle surprise dit-elle en saluant d'abord madame Lebire !

– Je prends quelques vacances aux Caraïbes...

– Excellente idée, le temps y est très agréable en cette saison.

Elle regarda les valises, repensa aux vacances de l'année dernière avec Georges et les enfants. Tous ces souvenirs lui parurent factices, artificiels comme s'ils n'étaient pas les siens. Elle eut pourtant, pendant quelques secondes, le goût précis de l'eau salée sur la peau, l'odeur sucrée de l'ambre solaire.

– Et bien, je vous quitte, je suis pressée... conclut-elle au terme de quelques secondes trop silencieuses.

Léon laissa sa femme à quelques pas.

– Lise, vous allez bien, dit-il à voix basse en interrogeant ses yeux rougis ?

– Très bien, Léon... merci de votre sollicitude...

Elle laissa retomber ses épaules :

– Vous me manquez, vous savez...

Il lui prit les mains, vit que ce geste allait la rompre, la lâcha.

– Bonnes vacances, à vous et à votre épouse.

Elle lui sourit les lèvres soudées, s'en alla...

Sa femme reprit Léon par le bras :

– Tu ne m'avais jamais dit qu'elle était si jolie...

– Elle était très jolie... je la trouve belle aujourd'hui.

Il regarda s'éloigner une silhouette qui se traçait un chemin dans la foule, les yeux collés au sol...

Lise sauta dans sa voiture, augmenta le volume de la radio avant de la brancher. Elle rentra chez elle « à fond les manettes » aurait dit Bastien. Les traits blancs successifs devinrent au bout de quelques minutes une ligne blanche continue sur la route : elle leva le pied, se rabattit sur la première bande, entre deux camions.

La porte du garage s'ouvrit puis claquemura la B.M.W. Lise expira profondément, elle était enfin en territoire connu. Au bout de trois minutes, les lampes automatiques s'éteignirent : elle resta la nuque posée sur l'appui-tête un long moment dans le noir. Lorsqu'enfin elle se décida à ouvrir la portière, elle réalisa qu'elle n'avait entendu aucun bruit. Un petit mot l'attendait sur la table du salon : « Nous sommes au cirque. Mathilde et les enfants. » Elle lâcha le papier et le regarda dodeliner en souplesse avant de se poser sur le parquet. Elle fit coulisser son manteau bas de ses épaules. Il dessina un cercle rouge autour de ses chevilles. Elle enjamba cette montagne de laine et prit les cigarettes oubliées le matin sur le petit guéridon. Elle craqua une allumette, aspira une longue bouffée, laissa la fumée s'échapper lentement de lèvres à peine ouvertes. La chaîne stéréo branchée simultanément dans toutes les pièces amplifia la profondeur de la voix de Ferrat. Quelques flocons de neige virevoltaient au-dessus du jardin. Elle se dirigea vers l'escalier, s'arrêta au pied de la première marche : qu'il était long ! Bercée par les violons, laissant traîner sa main sur la rampe, elle monta se repérant aux plaintes des marches, aux nœuds cent fois polis. Ses cheveux relevés en une meule sauvage, elle fit couler son bain et se déshabilla. Elle était nue face au miroir lorsque le téléphone retentit : sans se presser mais sans hésiter, elle alla le débrancher au milieu d'une sonnerie. Elle referma la porte, s'assit devant sa coiffeuse. « Avais-je le droit d'aller à l'aéroport ? » Elle prit un tampon d'ouate, l'imbiba de démaquillant, attaqua l'œil gauche. « Il aurait pu me voir. » Le miroir lui renvoya l'œil d'un clown. Elle recommença l'opération. « Sa femme aussi aurait pu me remarquer. » Le miroir lui renvoya un œil nu. « Non, elle ne me connaît pas. » Elle arracha un nouveau morceau d'ouate, entama l'œil droit. « Et s'il m'avait vue ? » Elle appuya trop fort, l'œil larmoya. Elle changea de crème, s'en enduisit le visage. « Le problème n'est pas là : avais-je le droit de risquer de faire souffrir ? Non... » Le fard à joue s'effaça en couvrant tout le visage d'un reflet rose et nacré. « Mais en période de crise, il y toujours quelqu'un qui souffre... » Elle prit quelques kleenex et essuya les traces grasses superflues. « Souffrirait-elle, Madame Rossius ? » Sans regarder, elle happa un nouveau tampon et le mouilla de lotion tonique. « Non, elle ne souffrirait pas. Mais la question n'est pas là. Ai-je le devoir de souffrir ? » Elle massa longuement ses joues, son front, son cou. Une peau presque irritée lui dicta d'arrêter. Elle jeta nerveusement l'ouate sèche, prit deux tampons, les détrempa. « Non. Il faut se donner le choix d'avoir toujours le choix... » Elle se glissa dans une eau quasiment bouillante, ferma les yeux, s'immobilisa avant de s'enfouir dans sa baignoire comme on coule dans une douve, retenue à la réalité par le crachotement de la mousse. Ferrat ne chantait plus.

L'eau tiède la chassa. Elle s'enroula dans une serviette à l'effigie de Mickey. Fraîche et frissonnante, elle se cotonna dans une longue robe noire angora décolletée dans le dos. Enveloppée de douceur, elle regagna le salon, alluma une énième cigarette, se figea devant l'imposante bibliothèque. Elle en tira un Camus. Elle ouvrit le livre au hasard. Il s'éventra et offrit sa page la plus jaunie : « Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

Il y avait plusieurs minutes déjà que Lise était perdue au côté de Sisyphe lorsqu'elle entendit la porte du garage s'ébranler. Au même instant, le téléphone sonna sur la ligne de Georges. Le temps de quitter la bibliothèque pour le bureau, elle réalisa que le répondeur était toujours branché :

« Georges ? Bonjour, c'est Alix... Comment vas-tu, depuis le temps ? Passe me dire un petit coucou. » Elle ne pensa rien sinon que cette voix était rauque mais douce. Georges entra dans le bureau au moment où Lise rembobinait la cassette enregistreuse. Il avait l'air vidé. Elle pencha la tête, il l'embrassa dans le cou.

- Il y a un message pour toi.
- Les enfants ? demanda-t-il en écoutant le message.
- Au cirque, avec Mathilde.
- Ta journée s'est bien passée ?

Il se versa un petit whisky bien mérité.

- Georges... il faut que je te parle...

Il desserra sa cravate, remonta ses manches de chemise, s'assit dans son fauteuil, prêta une oreille fataliste :

- Je le sentais... parle, je t'écoute...
- Je crois que je vais partir...

Elle referma son livre, le déposa sur la table : le verre était lisse et froid.

- Tu crois ou tu en es sûre ?

Elle lui fit face, releva péniblement la tête :

- Je le sais, Georges.
- Il n'y a rien entre Alix et moi... un jour, je t'expliquerai...
- Je le sais aussi, Georges, et je n'ai pas besoin d'explications. Je te fais confiance... tu n'aurais pas laissé aux autres le soin de me l'apprendre... j'aurais été la première prévenue...

Il lui sourit :

- Oui.

Georges s'était levé et tournait sur lui-même, les deux mains arrimées à son whisky. Il déposa finalement son verre, se dirigea vers sa femme et lui caressa les cheveux. Elle laissa sa tête abandonnée au creux de sa main rouler au rythme de ses caresses.

- Tu trembles, Lise, tu avais peur que je te retienne...
- J'avais peur de ne pas oser te dire...
- Mon bonheur ne passera jamais avant le tien... je t'aime, Lise, infiniment... au point de te laisser partir... tu le sais...
- Oui... je n'osais peut-être pas l'imaginer...
- Me connaîtrais-tu si mal, après toutes ces années ?
- C'est l'ultime chose que je te demanderai...
- L'ultime ? Tu ne m'as jamais rien demandé... c'est peut-être cela qui a fait que nous sommes passés au travers de la vie sans la vivre vraiment... Tu crois que tu ne vis pas, hein ma chérie... peur de tes exigences ?

– Tout a été tellement vite entre nous. Tout m'a semblé réglé, fixé d'avance. La vie me paraît aujourd'hui déjà tracée. J'ai l'impression que le destin avait déjà écrit mon histoire et... je déteste le mot destin.

Elle était calme, dans ses bras :

- Au début, je ne t'aimais pas...
- Tu payais... dit-il en lui embrassant les mains.
- Et puis, petit à petit, j'ai commencé à t'aimer...
- La différence c'est que je t'ai aimée d'emblée, immédiatement, dès la première seconde... trop vite...
- Et la vie m'a échappé pendant tout ce temps... Je veux refaire le choix de toi ou partir définitivement...

Elle posa son front sur son épaule, heureuse d'avoir parlé, soulagée de s'être interdit la marche-arrière. Le couple s'arrêtait au point de non-retour, au risque de se perdre, enfin eux, les vrais, pas des marionnettes, nus. Lise tourna la tête et aperçut dans la pâle lumière givrée du soir les premiers perce-neige au bord de la terrasse.

- Rossius de Beaulieu ?

– Non, pas encore... Il a sans doute précipité les choses mais j'étais disponible dans ma tête. Il a été le coup de vent propice... de toute façon... je serais partie, un jour ou l'autre...

– Je sais, je sais... le souffle, dit-il en posant ses bras sur ses épaules, tout le monde doit faire son adolescence. On t'a volé la tienne... Pourquoi pleures-tu ? Je ne te cloîtrerais pas. Laisse-moi seulement ces quelques secondes de plénitude...

– Ce serait tellement plus simple si je te détestais, si je pouvais t'adresser mille reproches mais ce n'est certes pas le cas... Il est humain de vouloir s'évader quand on vous emprisonne mais fuir quand rien ne vous tient...

– Si Lise, quelque chose te retient depuis des années... toi. Va au bout de ton chemin.

Il dénoua ses bras, l'embrassa sur le front :

– Si tu veux partir, tu dois le faire sinon, tu ne t'accepteras plus... J'ai vécu, tu sais, avant toi, j'ai aussi douté, je suis aussi parti... je ne peux te reprocher de vouloir faire des choix que j'ai moi-même faits... Mon avenir est maintenant derrière moi et je suis heureux quelque part de te passer le relais... de la vie... je t'attendrai et je respecterai ta décision...

– Je suis désolée...

– Non, surtout pas, ne sois surtout pas désolée... tu me grandis encore... mon amour...

– Je peux me tromper de chemin...

– La liberté comporte toujours un risque. Mais ce risque vaut la peine. Tu es une fille intelligente, Lise, il vaut mieux faire un pas sur le mauvais chemin que rester figée au croisement des routes... tu en tireras malgré tout des conclusions... tu en souffriras peut-être mais vivre comme tu as décidé de vivre, c'est toujours une souffrance. C'est toi qui as raison, crois-moi, la vie est courte et si fragile au fond... le temps nous est mesuré, il ne peut se nourrir de regrets...

Les 20H sonnèrent à l'horloge : la clé de Mathilde tournait dans la serrure :

– Excusez-moi, dit-elle en les trouvant enlacés. Nous sommes allés au cirque avec les parents de Monsieur et les enfants ont désiré dormir chez leurs grands-parents... Si vous n'êtes pas d'accord, le papa de Monsieur les ramènera...

– Non, Mathilde, tu as bien fait, dit Georges.

– Mathilde, je pars... quelque temps. Tu te débrouilleras, je te fais confiance, tu connais la maison mieux que moi. Rappelle de temps à autre à Georges de laisser de l'argent dans le gros pot et pour le reste, tu n'auras de problème avec personne.

– Tout le linge est propre et repassé, Madame. Avez-vous encore besoin de moi ?

– Non, va te reposer, tu l'as sans aucun doute bien mérité...

– Oui, les enfants sont en bonne santé !

– Bonne nuit, Mathilde.

– Au revoir, Madame.

Georges quitta le bureau, alla à la fenêtre du salon : comme un enfant, il comptait les flocons qui tombaient :

– Ton chat miaule à la porte.

– Le chat miaule à la porte.

– Il revient quémander... Bientôt, il te mangera dans la main. Laisse-le rentrer... il fait froid...

– Non.

Lise alla à la cuisine, remplit un pot de lait, une assiette de croquettes qu'elle déposa sur le seuil. Le chat se précipita sur la nourriture, engloutit son repas puis repartit comme il était venu. Lise revint au salon et se versa un whisky :

– Tu veux un deuxième ?

Il fit non de la tête, sa gorge serrait horriblement.

– Georges, pour les enfants...

– Je m'occupe des enfants, ne te tracasse pas pour eux...

Il se massa la nuque.

– ...tu pourras les voir aussi souvent que tu le veux. Tu leur apporteras beaucoup plus dans quelques mois, dit-il en enfonçant ses mains dans ses poches... pour les meubles, prends ce que tu veux et pour l'argent, mes comptes te resteront ouverts. Je ne veux pas que tu reviennes pour le confort. Laisse-moi quelques livres mais le reste, je m'en fous...

- Georges...
- ...installe-toi sommairement puis prends le temps d'organiser ton déménagement...
- Georges...
- ...tu n'es pas à la rue, ne te précipite pas n'importe où, n'importe comment...
- Georges...
- ...non, tais-toi, ma chérie. Je vais prendre l'air.

Lise s'assit : elle venait de comprendre la différence entre l'amour et l'orgueil.

Un bref coup de sonnette : dring ! Alix déposa sa cigarette dans un cendrier en laiton rapporté de vacances par des amis marocains. Avant d'ouvrir, elle jeta un rapide coup d'œil sur l'horloge « made by G.B. » : 23h40'.

- Georges ? Entre !

D'habitude quand un client sonnait à la porte, elle avait le réflexe de dénouer la ceinture de son peignoir et de mettre à la vitrine ses Dim'up et son soutien-gorge à balconnets. Pour Georges, elle avait le réflexe inverse.

- Ma femme n'est plus là... annonça-t-il appuyé nonchalamment sur le chambranle de la porte.
- Elle est morte ? s'exclama Alix, stupéfaite.
- Non, elle est partie... ailleurs.

Georges repensa à la scène où Lise lui avait annoncé que monsieur Lebire les quittait. Il avait eu la même réflexion que celle d'Alix en ce moment.

- Ah ben, à voir ta tête, je te jure qu'on aurait cru qu'elle était morte. Tu bois quelque chose ?
- Du café, si tu en as...
- Je vais en faire.
- Non, n'en fais pas rien que pour moi.
- Si, je boirai une tasse aussi. Ça ne me dérange pas. Assieds-toi.

Alix partit dans sa minuscule cuisine. Georges entendit les armoires s'ouvrir, les grains de café crépiter hors du paquet, les sons stridents puis moelleux du moulin électrique, les quelques tapettes sur le couvercle, le « clic » de mise en route de la cafetière.

- Alors, quoi'd neuf, Dokitory ?

Alix vint s'asseoir en face de lui, une boîte de pralines à la main.

- Il fait froid cet hiver... dit-il en se frottant les mains.
- Oh oui, très froid... Mais il faisait froid il y a une heure, il y a deux heures, il y a deux jours... Tu viens spécialement aujourd'hui à minuit pour me signaler que les écureuils ont eu raison de ramasser beaucoup de noisettes ?

- Ah Alix, si tu savais...

– Je ne sais pas, parce qu'on ne sait jamais ce que les autres ressentent. On peut s'en approcher, se douter de..., imaginer que... J'ai jamais pu dire « Je me mets bien à ta place »... Tiens, mange un morceau de chocolat, c'est bon pour le moral.

- Alix, ma femme est partie et tu me dis de manger du chocolat.
- Que veux-tu que je te dise : « Ne t'en fais pas, elle reviendra ! Ce doit être un coup de tête !

Comment est-il possible de quitter un homme comme toi ? Oh, ce n'est qu'une salope ! et j'en passe et des meilleures. »

- Non, je ne veux rien entendre de tout cela.

Il prit un morceau de chocolat :

- Et toi, ça va ?
- Moins de clients en hiver. Il fait froid, le pigeon reste dans ses charentaises, auprès de sa petite femme, à raconter *Le Petit Chaperon Rouge* à ses charmants marmots, au coin de la cheminée. Ah ! Quel touchant tableau... Il pense que quand il fera moins froid, quand la neige ne tombera plus si fort,

quand sa femme, ses enfants et sa belle-mère seront partis, à la côte, après les fêtes, prendre un vivifiant et salubre bol d'air frais, il viendra enfin s'offrir un peu de bon temps chez Alix... Tu ris, mais c'est la vérité, j'te jure...

- Alix, j'ai pas envie de rentrer chez moi et j'ai pas envie d'aller à l'hôtel.
- J'me demande si tu ne pourrais pas passer la nuit ici ?

Georges sourit, ôta son manteau. Alix tira d'un placard un lit pliant, un oreiller, une couverture.

- Si tu as froid, il y a une deuxième couverture au fond de cette armoire-là.
- Non, je crois que ça ira. Merci Alix, merci beaucoup.
- De rien, dors maintenant.

Le lendemain matin, Lise arriva au bureau soulagée, les bras chargés de journaux toute-boîte.

– Raymonde, dépouille-moi tout ça et trouve un appartement libre aujourd'hui. Vaste, très vaste, living au sud, petite cuisine équipée, pas trop de murs, de grandes fenêtres, pas trop de portes, du parquet si possible et la chambre – non deux chambres minimum – au nord. S'il y a un feu ouvert, je ne crache pas dessus.

- Je cherche dans les appartements ou dans les châteaux ?
- Arrête, ça doit bien exister...
- Oui, quand on le fait construire...
- Non, cherche bien et je suis certaine que tu vas me dénicher exactement ce qui me convient... Si tu ne trouves pas dans les journaux, fais les agences mais trouve !
- Vous déménagez ?
- Je déménage.
- Tu quittes Georges ? !

Raymonde avait la mâchoire déboîtée.

- A-je dit cela, Raymonde ? Je déménage momentanément ou longuement, on verra.
- Manuel est au courant ?
- Doit-on vraiment, Raymonde, je te le demande, mettre Manuel au courant de tout ?
- Non.
- Bien, Manuel ne sera donc pas au courant. Germaine non plus, devais-je le préciser ?
- Non, je m'en doutais quelque peu...
- Bien. Tu ne passes pas par le central, tu prends ma ligne directe.
- J'avais une masse de courrier à taper, moi, aujourd'hui...
- Du courrier ? On a tout clôturé hier !
- Du courrier pour le big boss...
- Et il le lui faut pour l'avant-veille, je présume ? Il attendra cette après-midi, et puis voilà.
- Oui, mais qu'est-ce que je vais lui dire ?

Lise prit le téléphone :

– Monsieur le Directeur ? Bonjour, Lise Langh. Raymonde me dit à l'instant que vous lui avez transmis deux quintaux de lettres à dactylographier pour hier. J'ai malheureusement un urgent besoin de ma secrétaire... Par contre, au premier bureau, il y a trois grosses dindes qui se feront une joie de vous satisfaire dès qu'elles auront fini de vernir leurs ergots. Oui, Monsieur, c'est cela-même : Germaine and Cie. Mais non, je ne suis pas méchante... juste réaliste. Ce sera aussi une excellente occasion pour elles d'essayer le nouveau traitement de texte que Raymonde réclame depuis quelques mois déjà... et qui a atterri sur leur ordinateur... .les voies de l'informatique sont impénétrables. Non, non, ce traitement de texte a la particularité de ne pas pouvoir franchir une porte, faire dix pas dans un corridor et être prêté avec un « Tiens, cela t'aidra certainement » accompagné d'un sourire. Oui, oui, bien sûr... Soyez assuré que, dans d'autres circonstances, c'est avec plaisir que Raymonde aurait fait

leur travail... Je suis réellement désolée pour cette fois mais, franchement, n'hésitez pas une seconde, si cette situation devait un jour se représenter : Raymonde ferait seule le travail de quatre personnes. Oh, Monsieur le Directeur, j'ai aussi pensé que, pour les soulager, vous pourriez dévier aujourd'hui le central téléphonique vers mon bureau. Non... Non... Raymonde prendra les quelques appels concernant notre département. Elle passe très peu de temps au téléphone. Vous savez, quand on ne doit pas téléphoner à son teinturier, à son boucher, à sa couturière, à son mari, à ses enfants, il reste quand même un peu de temps pour travailler... Nous faisons ainsi pour aujourd'hui, Monsieur ? Bien, je suis heureuse que nos problèmes s'arrangent assez facilement... Oui, passez une excellente journée.

Lise raccrocha.

– Tu devrais faire du théâtre, s'exclama Raymonde dans un rire qu'elle retenait depuis plusieurs minutes.

– Elles ne foutent jamais rien ! Tu as travaillé tard, hier chez toi ?

– Plus ou moins 22 heures...

– Plutôt plus ou plutôt moins ?

– Plutôt plus...

– Et toi ?

– J'ai bouclé tous les dossiers en cours jusqu'à 23 heures puis... j'ai passé le reste de la nuit à réfléchir...

Lise resta silencieuse un long moment :

– Raymonde, nous avons reçu il y a une ou deux semaines des publicités pour des meubles en kit. Où les as-tu mises ?

– Meuble de droite, dernier tiroir.

Lise feuilleta les revues une première fois, prit un crayon rouge, feuilleta les revues une seconde fois, cocha ce qu'elle désirait. Elle retourna les catalogues, entoura un nom et un numéro de téléphone :

– Voilà, contacte ce monsieur et commande-lui ce que j'ai entouré. Qu'il livre le plus vite possible... ce qu'il a en stock, peu important les tons du moment que ce ne soit pas mauve à petits pois jaunes

– Mais tu ne reprends aucun meuble ? demanda Raymonde amusée.

– Raymonde, pourquoi faudrait-il qu'en plus je dépouille Georges des choses qui l'entourent depuis des années, des meubles qui sont chargés de souvenirs, des points de repère qu'il sera heureux de retrouver en rentrant chez lui ? Pourquoi faudrait-il qu'à un malheur moral, j'ajoute une détresse matérielle, quand bien même elle ne serait que momentanée ? Pourquoi faut-il toujours que celui qui parte emporte les ampoules ? Pour que celui qui reste ne puisse pas voir qu'il est seul ?

Raymonde, suis-je la femme à emporter les ampoules ?

– Non, tu n'es pas la femme à emporter les ampoules, elles risqueraient de t'éclairer...

– George m'a proposé de tout emporter si je le désirais... Si après seize années de vie commune et deux enfants, on se dispute pour une douzaine d'ampoules, alors... j'aurais eu raison de partir... Ses comptes en banque resteront aux deux noms. Si je voulais, je le mets sur la paille du jour au lendemain... mais il sait que je ne voudrais jamais... Il ne veut pas que je revienne pour l'argent, le confort ; il ne veut pas d'une union économique et... moi non plus d'ailleurs. J'ai besoin de recul, c'est tout. Il m'aide. Je sais qu'il est là. Je sais qu'il sera toujours là, quoi qu'il arrive. Il y a quelques personnes, oh ! très rares, qui sont toujours là dans la vie et c'est bon, c'est tout.

Raymonde qui avait abandonné ses recherches le temps d'écouter Lise se replongea dans la rubrique «immobilier » :

– Ah ! j'ai trouvé ! « 400m2 en une seule surface, très bien situé, parking aisé, libre immédiatement,... idéal pour show-room. »

– Les chambres sont-elles au nord ? demanda Lise en gardant son sérieux.

– Ce n'est pas précisé, ma chérie, mais je peux téléphoner...

– Arrête et cherche sérieusement...Allez, arrête de rire, je suis pressée, moi... Arrête, mon rimmel coule...

– J'saurais pas... c'est un fou rire.

Le téléphone sonna une fois, deux fois, trois fois,....:

– Décroche Raymonde, j'saurais pas...

- Moi non plus...
- Bon, sérieuses maintenant !

Lise essuya ses yeux, se racla la gorge :

- Allo ? dit-elle en tirant sur le « a » et le « o ». Elle reconnut immédiatement la voix de Manuel :
- Madame Langh ?
- Oui, dit-elle en mettant sa main sur le cornet.
- Madame Langh ?
- Oui, Monsieur, excusez-moi, c'est un fou rire !

Raymonde rejoignit son bureau pensant que Lise se « rattraperait ». Ce fut pire : en voyant les épaules de Raymonde remuer au rythme des secousses de rire, Lise pouffa de plus belle. Elle tenta de penser à autre chose en fermant les yeux :

- Oui, Monsieur, je vous écoute...
- Les trois grosses... oies...
- Des dindes, Monsieur, des dindes !

Elle s'esclaffa de plus belle, Raymonde hurla de rire.

- Oui, les dindes, si vous voulez. Et bien, les trois grosses dindes dactylographieront le courrier...

Lise, un peu de sérieux, voyons...

- Oui, Monsieur...
- Lise ?
- Oui ?
- Je pars à nouveau pour Tokyo. Je décolle le 10 décembre, je rentre le 15. Voulez-vous venir avec moi ?

- Non, non, c'est très aimable de votre part mais en ce moment, je ne peux pas.
- En tout bien tout honneur...je ne suis pas un hussard...
- Je n'en doute pas une seule seconde, Monsieur, mais, vraiment, j'ai trop de choses sur le dos et...

- Les... dindes peuvent peut-être s'en charger ?
- Non, c'est personnel.
- Bien.
- Une autre fois, peut-être...
- Oui, une autre fois, certainement... Je vous laisse. Bonne journée. Enfin, est-ce bien nécessaire de vous souhaiter une bonne journée ?
- Oui, c'est nécessaire... les apparences peuvent être trompeuses...

Au bout de quelques heures, Raymonde avait lu toutes les petites annonces, trié les offres aussi sérieusement que si c'était pour elle.

- Lise, j'ai retenu trois appartements, tu veux voir les photos ?
- Oui, pose les journaux sur le coin du bureau. Je jetterai un œil plus tard...

Elle reprit la lecture de son dossier.

- Lise, c'est ton appartement, c'est toi qui déménages et tu ne t'en occupes même pas. Tu vas passer un tiers de ta vie dans ces murs !
- Oui, oui, je sais mais je te fais confiance. Tu sais parfois mieux que moi ce qui me convient...
- Ta maison te convient.
- Raymonde, n'ouvrons pas ce débat maintenant. Elle me convenait, elle me conviendra peut-être, elle ne me convient plus. J'étouffe. Montre- moi les photos... Lequel prendrais-tu ?
- Si tu penses que changer les murs va changer ta tête... Choisis, c'est ta responsabilité...
- Tu as raison. Le deuxième. Téléphone à l'agence et trouve une heure dans mon agenda.
- Tu déménages quand ?
- Dès que je peux. Le plus vite possible.
- J'engage la firme qui travaille toujours pour nous ?
- Non, pas besoin de camion. Je ne prends que mes livres et quelques babioles.
- Tu es bien certaine de laisser tout le reste ?
- Oui Raymonde, bien certaine.
- Tu veux la camionnette de mon frère ?

- Ce serait bien d’avoir la camionnette et la sœur du frère...
- Bien sûr que je viendrai t’aider... tu ne me l’avais pas demandé, c’est tout...
- Et bien voilà, c’est fait !
- Non, je me suis proposée...
- Raymonde, la journée n’est pas encore finie et tu me chicanes sur les mots ?
- Ce n’est pas un détail et tu le sais.
- Raymonde, tu m’aimes ?
- Ne change pas de conversation !
- C’est toujours la même conversation...
- Du café, charogne ?
- Bien volontiers ! Appelle la société qui s’occupe de la location. Que le représentant vienne ici vers 16 heures. Appelle Phil au service administratif : il jettera un œil sur le bail. Si tout est O.K., je signe immédiatement.
- Tu ne vas pas visiter ?
- Pourquoi faire ? De toute manière, tous les défauts seront soigneusement camouflés et il me faudra plusieurs semaines, voire des mois, pour les découvrir ! Passe- moi les commandes à vérifier et réserve deux salades pour midi. Réserve-moi aussi une chambre à l’hôtel pour ce soir au moins.

A 16 heures, le représentant de la firme était assis en face de Lise, le bail à l’examen chez Phil.

- Je dois vous dire, Madame, qu’il y a trois mois de caution et...
- Je dois vous dire, monsieur, que vous louez à prix d’or, que je paie rubis sur l’ongle, que je ne vous demande aucun rafraîchissement de l’appartement et qu’il n’y aura pas de caution. Je vous paierai trois mois de loyer à l’avance, je quitterai les lieux dès que bon me semble, je réparerai les éventuels dégâts et si je pars avant la fin légale du bail, vous garderez l’argent en compensation. Mais, il n’y aura jamais dans le bail le terme « caution ». Sommes-nous d’accord ?
- Nous louons à prix d’or mais le propriétaire...
- Oui, oui, je sais, le propriétaire est très gourmand et votre part bénéficiaire ridicule. Je n’ai, hélas, pas le temps de pleurer avec vous. Quittez votre front tracassé, il n’y a pas d’arnaque. Dites « oui », dites « non » mais dites-le vite. Nous gagnerons tous deux du temps et de l’énergie.
- Oui, c’est d’accord. Nous pouvons modifier les textes en ce sens.
- Quand pourrais-je avoir les clés ?
- Et bien, euh, dès que le contrat sera signé.
- Bien, très bien, ça m’arrange de les avoir pour le week-end. Voulez-vous une tasse de café ?

Lise passa la nuit du vendredi au samedi à l’hôtel. Elle dormit mal. Elle détestait ne pas avoir ses marques. Elle arriva néanmoins à fermer l’œil vers trois heures du matin et... à 8 heures, Raymonde l’attendait.

Le dernier week-end de novembre fut donc consacré au déménagement. Transporter sa bibliothèque, l’immense tableau qu’un ami avait composé pour elle (elle le reprit sans aucun scrupule car personne n’aimait cette toile) et les deux Leloup qu’il avait fallu emballer minutieusement ne fut pas une mince affaire et les bras de Raymonde étaient les bienvenus. A peine arrivées dans le nouvel appartement, Lise et Raymonde avaient réceptionné les meubles en kit et monté le lit. C’est percluses de courbatures et décorées de quelques hématomes qu’elles s’étaient traînées le lundi matin jusqu’au bureau.

- T’as bien dormi dans ton nouveau lit ?

- J'aurais dormi le long d'un mur... la journée n'est pas encore commencée et je ne pense qu'à Morphée...
- Je te préviens, pas d'heures sup. aujourd'hui !
- Sois sans crainte...

Elles ne traitèrent donc que les affaires de routine, croisant les doigts chaque fois que le téléphone sonnait. La journée fut heureusement très plate.

Germaine et consœurs plièrent bagages à 16 heures. Raymonde quitta son poste vers 16h30'. A part les femmes d'entretien qui commençaient à déployer leur matériel, Lise était seule au sixième étage. Elle referma les derniers documents, éteignit l'ordinateur. La ventilation s'arrêta et elle réalisa le potin que faisait une multitude de bruits silencieux. Le ciel était particulièrement lourd, la nuit semblait déjà bien installée. Elle alluma sa lampe de bureau, se massa le front, les tempes, les cheveux, s'étira puis remit ses souliers. Elle ouvrit la fenêtre, prit un chewing-gum, alluma une cigarette et vit la voiture de Manuel quitter le parking. Depuis quelque temps, elle le voyait moins et appréciait cet éloignement calculé et nécessaire. Manuel trop présent, trop près d'elle l'aurait fait hésiter dans ses choix. Sa cigarette terminée, elle se servit un whisky, ouvrit un paquet de cacahuètes, augmenta le chauffage. Allongée dans un divan, les pieds enfouis sous un coussin, elle s'évada dans l'andante du concerto 21 pour piano de Mozart : les notes les plus accomplies qu'elle ait jamais entendues. Vers 18heures, Lise s'était restructurée, analysait mieux la situation, sa situation.

Lise tourna la clé Yale dans la capricieuse serrure de son spacieux appartement. Il y avait maintenant trois semaines que la B.M.W. prenait un nouveau chemin pour retourner à la maison. Durant les quelques secondes où elle chercha trop nerveusement la bonne position de cette foutue clé de m..., elle crut sentir le regard de la vieille voisine, petit tas d'os courbés, séchés, vides et gris, se poser lourdement sur ses épaules : l'œilleton de la porte d'en face respirait par à-coups. Ce vieux débris évanescant expirait comme on pisse quand on souffre de la prostate. Ce rebut de vie âcre devait être parent avec Germaine. Si ce n'était pas le cas, il fallait réviser les statistiques car deux cerbères ascendants vautours, dont un cyclope de surcroît, sur un périmètre aussi restreint défiaient toutes les lois de la nature. Il est vrai qu'à 22 heures, au quatorzième étage de ce building huppé, implanté dans un quartier où les herbes croissent au même rythme, en silence, la nuit ; où des caméras mises au point par le Mossad enregistrent minutieusement les moindres battements de vos cils ; où les vigiles se distinguent des « maroufs » par la couleur de leur blouson et le style de leur chien, il ne passait pas un chat toutes les trois semaines... et la pauvre vieille attendait justement un chat. Un coup de poing sur la poignée et un coup de pied dans le bas de la porte achevèrent la délicate manœuvre d'ouverture. Afin que l'espion qui venait du quatorzième sache avec certitude que Lise avait regagné le QG à H 22.04, elle ferma violemment la porte qui, têtue, rebondit d'autant plus fort qu'on la claquât. « Schlak » contre le chambranle – action réaction – « schlunk » contre le « bouchon » censé arrêter la course folle. Lise se retourna, la porte rit dans un grincement de gongs : une godasse acharnée lui atterrit juste au-dessus de la poignée. Rien de tel qu'une volée de Gianfranco Ferre pour clouer le bec à une porte clinquante, certes, mais bas de gamme quand même ! S'il est vrai que les objets ont une âme, cette porte était en train de le regretter.

Enfin seule, Lise ôta sa veste, son jean, son second soulier. En slip et T-shirt, elle se laissa glisser lentement le long du mur du living. Le froid ciré du parquet lui gagna progressivement les cuisses. Elle frissonna, se releva, se versa un verre de vin puis reprit sa position. Elle était finalement bien, là, au pied du mur, mais au milieu de la pièce, à un poste d'observation privilégié tant sur les choses que sur elle-même. Les plafonnages toujours vierges aidaient à la méditation, n'offraient aucun prétexte pour interrompre la réflexion. Qu'elle le veuille ou non, tout devait venir d'elle.

Elle se rappela que le hasard avait fait que le jour où elle avait pris sa décision, le 29 novembre précisément, les ouvriers avaient voté la grève. Manuel avait demandé aux cadres de ne pas se prononcer en tant que responsables hiérarchiques et de rester discrets en tant que simples individus : ils jouissaient du droit institutionnellement économique, indéniable et absolu de penser tout bas. Lors de son petit laïus prononcé à cravate serrée et veston boutonné, elle et lui n'avaient pas échangé un seul regard.

L'entreprise, notre mère à tous, devait, sous peine de sombrer, se restructurer et redevenir compétitive. Compétitivité, quel terme épouvantable ! Il comprend dans son exégèse tout ce que l'humanité a produit de plus inhumain.

Bref, cinquante personnes devaient « nous quitter », comme on dit pudiquement dans ces cas-là. Le sort avait, les yeux bandés, trois semaines avant Noël, désigné les cinquante plus jeunes, c'est-à-dire les cinquante personnes qui étaient à l'âge où elles devaient construire leur avenir, élever leurs enfants dans les sacro-saints principes de la démocratie pour en faire des citoyens responsables et solidaires.

Une fois de plus, le syndicat avait attendu d'être « dépassé par sa base » des fois qu'on se casserait la gueule et qu'on aurait besoin d'une attitude de repli. Abject.

Une fois de plus, les délégués principaux étaient des amis du patron. Une fois de plus, ils avaient oublié qu'à trop s'approcher du soleil, on se brûle les ailes. Une fois de plus, les syndicalistes professionnels avaient récupéré le mouvement ouvrier spontané pour le mener par des chemins de traverse, mais des chemins certains, à l'abattoir. Manuel avait stratégiquement raison de ne pas broncher, de ne rien proposer. Le temps jouait en sa faveur. Le temps jouait toujours en sa faveur. Quand les agneaux auraient les pattes ligotées et la pointe de couteau sous la jugulaire, il proposerait, magnanime, une piste de réflexion. Il lui restait surtout deux atouts majeurs en mains : il n'était pas encore financièrement coincé et les tyrans syndicaux n'étaient pas des despotes éclairés.

Effectivement, au bout de six jours de grève totale, les ouvriers stressés par une fin de mois qui s'annonçait difficile mais désireux de sauver leurs cinquante camarades faute de ne plus pouvoir se raser le matin sans cracher dans le miroir, acceptèrent le partage du temps de travail avec perte de salaire proportionnelle. Ils espéraient que le patron accepterait dès fois que la grève l'aurait mis de mauvaise humeur... Manuel n'attendait que cela... Abject.

Durant ces quelques jours, Lise n'avait soufflé un mot de trop. Elle avait travaillé 36 heures, pas une minute de plus, pas une minute de moins. Les contacts avec Manuel avaient été judicieusement évités ou réduits au minimum. Elle avait depuis longtemps deviné le jeu qu'il pratiquerait et ne l'acceptait pas moralement quel que soit le bien-fondé des arguments économiques qu'il ne manquerait pas de ne pas lui avancer. La grève terminée, Lise avait chopé la grippe : trois jours clouée au lit et le reste de la semaine à se traîner quelques heures seulement au bureau.

Un jour pourtant, alors qu'elle attendait l'ascenseur, elle renifla ces quelques notes métalliques du parfum qu'elle connaissait par cœur. Le temps de réaliser, Manuel était debout derrière elle, l'encadrait d'un costume bleu nuit assez discret pour asseoir la personnalité de l'homme qui le porte :

- Presque invisible mais... toujours ravissante, Lise...
 - Je suis à mon bureau aux heures indiquées sur mon horaire et... on dit souvent que la colère sied aux femmes, ça semble être aussi votre avis, Manuel...
- Elle se retourna et s'aperçut qu'il était plus proche qu'elle ne l'avait imaginé.
- Je ne vous ai plus vue depuis une éternité et vous m'agressez déjà, dit-il avec des yeux de cocker.
 - Il est vrai que quand vous nous..., comment dire ? sommez de nous taire, ce n'est pas une agression... Excusez-moi d'avoir eu l'insoutenable audace d'oser penser sans vous envoyer un fax...
 - Suis-je personnellement responsable de la situation économique mondiale, dit-il en levant les bras ?

Lise s'accrocha à sa valisette, inspira profondément :

- Non, certes, Manuel, je ne vous accorderai pas cet honneur-là, bombarda-t-elle, amidonnée de la tête aux pieds, le regard réfrigérant, les lèvres trop ostensiblement déridées. Je me permettrai simplement, si votre majesté à quelques précieuses secondes à me consacrer, de soumettre à sa

réflexion le constat suivant : plus les personnes atteignent des postes à responsabilités, moins elles sont responsables. Vu vos brillants diplômes, je ne vous ferai pas l'affront de vous rappeler la différence entre la valeur et l'utilité d'un billet de 100 euros par exemple, billet que vous retirerez, – à votre corps défendant, j'en conviens, vous ne vous êtes immiscé en rien dans les débats prolétariens– aux 150 nouveaux pauvres que votre usine accueille si généreusement.

Lise se tut, à bout de souffle.

– Bien que je sente les trous que vos douces mirettes creusent dans ma poitrine, je sais que vous m'accorderez un droit de réponse.

– Évidemment... vous savez.

– Premièrement, en tant que directeur, je n'ai pas à me mêler des débats syndicaux ; deuxièmement, vous savez que je suis un être responsable... j'insiste ; troisièmement, ne vous tracassez pas, mes connaissances sont restées intactes ; quatrièmement, Lise, je ne suis jamais quelque part « à mon corps défendant » et... enfin, le rouge aux joues rend les femmes bien jolies...

– Toujours très sûr de toi, hein Manuel ? L'ascenseur est arrivé. Vous descendez, Monsieur le Directeur ? J'accepte de le partager... sans partir en grève.

– Non, dit-il en mettant la main sur la cellule photoélectrique, j'ai encore du travail mais je pourrais te téléphoner ce soir...

– Non, non, c'est inutile, je n'ai pas le téléphone...

– Tu n'as pas le téléphone ?

– Non, je l'ai fait couper... Y a-t-il un point du règlement qui l'interdise ?

– Et tu as perdu ton GSM...

– Exactement !

Lise entra dans l'ascenseur. Le déplacement d'air engagea dans la cabine le parfum, l'odeur, l'essence de Manuel.

– Manuel, il y a une question qui, qui... me brûle les lèvres... depuis longtemps... et qui n'a aucun rapport avec la situation actuelle... et...

– Posez-la, dit-il froidement en revenant au « vous ».

– Mettez-vous du Paco Rabanne comme eau de toilette ?

Lise se sentit soudain gênée de ce qu'elle venait de demander. Manuel retira sa main de la cellule électrique, les portes commencèrent à se refermer. Lise entendit passer le « Oui » au travers des derniers centimètres.

22h20' s'affichaient en rouge sur le réveil digital posé à même le sol... Lise frotta ses cheveux sur le mur blanc qui lui irritait maintenant des vertèbres devenues saillantes depuis qu'elle avait perdu quelques kilos. Si certains grossissent par énervement, Lise fondait comme neige au soleil au moindre souci. Elle scruta le plafond trahi par l'unique veilleuse qui soulignait sans scrupule les vagues du plâtre et toutes les minuscules boursoflures qui échappaient à la lumière du jour. Elle pensa que la lumière était souvent bien cruelle, pour les plafonds comme pour les hommes et que l'angle de vision déterminait chose. Le réveil passa à 22h21. Elle faillit sursauter : dans l'immobile espace des lieux, un tel changement ressemblait à un tremblement de terre. Le « Oui » de Manuel résonna subitement dans ses oreilles comme un « oui » à la vie. Si elle recherchait, au travail, le geste rationnel, elle savait, par contre, que sa vie sentimentale ne la satisferait qu'au moment où elle pourrait balayer d'un revers de manche tous les arguments logiques pour affirmer simplement, fougueusement qu'elle aimait et que la raison n'avait pas l'ombre d'une chance de guider ses choix.

Une araignée sortit hésitante mais précipitée d'une fente du parquet. Comme si elle connaissait le chemin, elle courut vers le réveil et s'immobilisa dans son faible rayonnement rougeâtre. Lise la regarda sans broncher, sans frissonner, sans pleurer, elle qui avait une peur phobique des araignées. Pour la première fois de sa vie, elle n'eut pas l'impression que la minuscule bête atteignait le mètre carré. Elle n'eut pas non plus l'envie incoercible de l'écraser d'un coup de pantoufle. Elle regarda une boule noire et huit pattes se dorer au soleil électrique et se sourit en souvenir de la nuit passée à l'hôtel à cause d'une araignée qui avait élu domicile dans le coin de la porte d'entrée, un soir, bien entendu, où Georges était appelé aux urgences. Lise n'aurait jamais cru qu'un jour elle aurait le courage de ne pas s'effondrer devant une arachnide. Aujourd'hui, à 22h24', elle avait trouvé en elle les ressources nécessaires pour ne pas s'écrouler. Mais, ce soir, à 22h24',

elle n'avait pas le droit de s'écrouler : il n'y avait personne pour chasser le monstre à sa place. C'est parfois surprenant les capacités dont font preuve les individus lorsqu'ils sont seuls et acculés à réussir. L'araignée avança de quelques centimètres, longea le fil du réveil puis retourna passer la fin de la nuit dans une fente sans doute plus accueillante.

Lise poussa sur ses chevilles, bascula les bras vers l'avant et se hissa, tel un ressort qu'on détend, le long du mur. Elle déposa son verre sur l'évier en aluminium rayé de la cuisine, éteignit la veilleuse, se glissa rapidement sous une douche tiède, se faufila entre deux draps de coton froids.

Elle souhaita une bonne nuit à l'araignée et étendit instinctivement le bras vers l'autre oreiller. Elle caressa du dos de la main le tissu lisse et brillant de repassage, témoin que le sol n'avait pas été foulé. Comme si ses sens la trompaient, elle hasarda un pied dans l'autre demi-lit : le drap tendu et la pression de la couverture lui apportèrent la preuve irréfutable de sa solitude. Elle resta donc à la verticale de son oreiller, en boule, les cuisses ramenées sur son ventre par-dessous sa chemise de nuit. Elle commencerait bien à se réchauffer quelque peu...

Offrant un dos rond à un partenaire inexistant, Lise disciplina sa respiration et s'endormit.

Le réveil sonna à 6 heures. Il faisait encore très noir dans la chambre. Lise se leva immédiatement, souleva un coin de la tenture. Il avait neigé toute la nuit, les routes étaient encore blanches. Elle s'habilla chaudement, emporta, dans un sac en plastic, des après-ski, une carotte et quelques petites pommes de terre – tant pis pour le balai– (elle téléphonerait à Georges vers 9 heures et lui demanderait pour prendre les enfants à la sortie de l'école : on irait faire un bonhomme de neige au parc), avala une tasse d'expresso et partit au travail.

Elle traversa le parking en courant (vent du nord, il faisait glacial), attrapa l'ascenseur, et passa, comme tous les jours, par le bureau de Germaine :

- Bonjour Germaine, vous allez bien ? Rien de spécial ?
- Non, Madame, rien de particulier.
- Bien, bonne journée Germaine.
- Euh, Madame Langh ! Je voulais vous demander... continua visage pâle à langue de vipère et pieds fourchus :
- Comment désirez-vous que je vous appelle dorénavant ?

Lise se retourna plus méprisante que jamais :

– A partir de jadis et jusqu'à dorénavant, vous m'appellerez Madame Langh. Madame Langh, Germaine. Tant que n'apparaîtra pas un nouvel état civil sur votre écran d'ordinateur, vous m'appellerez Madame Langh. Dois-je épeler ?

- Bien Madame Langh.

Oh, tiens, du givre subitement sur la poignée de la porte...

- Excellente journée, Germaine.

Lise referma très délicatement la porte en ne manquant pas d'y passer la tête pour un dernier sourire, la haine au bout des cils.

- Madame Langh !

Lise s'arrêta net. En courant, Manuel la rattrapa au milieu du sixième étage.

- Bonjour, Monsieur. Bon séjour à Tokyo ?

Manuel lissa sa cravate qui s'était retournée dans l'élan.

- Juste deux mots, je n'abuserai pas de votre temps...
- Mon temps vous appartient jusque 16H, aujourd'hui.
- Et après 16H, hasarda-t-il à voix basse, presque timidement.
- Après 16H, c'est ma vie privée.

Il se plaça à ses côtés, tritura ses clés dans sa poche et l'accompagna jusqu'à son bureau. Lise posa la main sur la poignée de sa porte, se retourna :

- Auriez-vous oublié vos deux mots, Monsieur Rossius ?

Il passa ses doigts dans ses cheveux, rectifia sa moustache, redevint souriant :

- A vrai dire, c'est peut-être trois ou quatre, si vous permettez, Majesté ?
- Je permets jusqu'à 16H, Monsieur le Directeur.
- Vous avez l'art de me glacer, vous savez...

– Ah ! j'ai trouvé votre talon d'Achille ! Vous ne supportez pas le froid. Vous devriez aller au premier bureau, celui de Germaine. Après quelques heures en quarantaine, vous seriez totalement immunisé contre le gel sibérien et vous me trouveriez, comment dire ? « torride ».

- Je devine que vous pouvez être torride... après 16H, bien sûr...
- Bien, match nul. Vos deux mots ?
- J'avais rapporté de Tokyo quelques échantillons et je voulais...
- C'est votre fils qui est maintenant en charge de cela.
- ...et je voulais, disais-je, votre avis. Vu que vous étiez absente la semaine dernière, ...
- J'étais grippée.
- ... je les ai envoyés chez vous... à votre nouvelle adresse.

Lise ouvrit brusquement sa porte, attrapa Manuel par la manche, le jeta quasiment à l'intérieur et repoussa la porte :

– Dites-moi, Monsieur Rossius de Beaulieu, vous avez fait vos stages à la Gestapo ou votre lignée remonte directement à la Sainte Inquisition, lança-t-elle mi-narquoise, mi-sadique, les bras croisés ? Elle retourna précipitamment son premier tiroir, trouva une cigarette, l'alluma et jeta, distraite, son briquet à la poubelle.

– Les briquets doivent vous coûter plus cher que les cigarettes... Vous auriez dû me dire que vous les jetiez. Ils étaient free-lance à l'aéroport.

- Ah, ne change pas de conversation !
- J'ai tout bêtement consulté l'ordinateur et...
- Et tu me mens, en plus ! Je n'ai pas encore communiqué ma nouvelle adresse !
- Et le colis m'est revenu avec la mention « N'habite plus à cette adresse »...Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu déménageais ?

Lise le fusilla, ne répondit rien.

- Alors j'ai téléphoné chez toi. Je ne te mentirai jamais.

Lise ouvrit une fenêtre, déchiqueta son mégot. Sans se retourner, les yeux au loin, elle expira :

- Tu peux t'asseoir si tu veux... Mathilde ?
- Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais malade ?
- La grippe. Je n'agonisais pas !
- Ton mari a décroché. Il m'a invité à partager une bière. Ta maison est magnifique...
- Deux, c'est déjà un complot...
- Il t'aime aussi...

Elle entendit Manuel se lever, venir vers elle :

- Aussi ?
- Aussi ! affirma-t-il en déposant ses mains sur ses épaules.

Lise se retourna, il lui prit les hanches :

– Lise, je t'aime, je t'aime comme un fou. Tokyo a été un calvaire. J'espérais te voir derrière chaque porte, à chaque coin de rue. Je cherchais ta silhouette, tes yeux, tes mains. Dès que j'étais seul, j'entendais ta voix, j'écoutais tes mots, je sentais ton parfum. Je crois que j'ai même eu envie de te manger.

– Manuel... Manuel... je n'ai jamais trompé mon mari. Non, laisse tes mains. Mais il faudra être plus patient ou partir. Je ne quitte pas un homme par jeu. Je ne pars pas non plus pour m'enchaîner.

- T'enchaîner ? Toi ? Il n'est pas encore né celui qui y arrivera...
- Il aurait tort d'essayer d'ailleurs...
- La sentence serait terrible, j' imagine...
- A partir d'aujourd'hui, la mort, pour le moins ! dit-elle en souriant. Je ne demande rien.

– Non, explicitement tu ne demande rien, jamais rien. Tu nous possèdes... par hasard... et ça te suffit, au fond...

– A croire que j'ai mis une stratégie au point...

– Non, c'est pire que ça, c'est tout naturel chez toi...

– Je me donne aussi...

– Nous avons tous bien compris, Lise.

– C'est bien.

– C'est bien. C'est bien. J'ai réussi mon examen ? Ça t'arracherait la gorge de dire que tu m'aimes ?

– Tu l'as deviné, non ?

– Dis-le !

– Je t'aime, Manuel.

Il lui caressa la joue, lui effleura les mains et sortit à reculons sans parler, sans la quitter des yeux.

Lise ne bougea pas, resta un long moment à observer la silhouette disparue derrière la porte.

« Toc, toc » entendit-elle à la petite porte attenante.

– Raymonde ! Tu étais là ?

– Oui, oui, j'y étais, Monsieur, comme à Verdun ! Mais aujourd'hui matin, rassure-toi, je suis sourde, aveugle et muette... Veux-tu du café ou un double cognac ?

Lise ne répondit pas immédiatement :

– Tu hésites entre le double et le triple ?

– Non, non, ça va, du café.

– Et bien, tu vois, tu vis toujours ! Oh, Lise, ta gorge ! s'écria Raymonde, l'air terrifiée.

– Quoi, ma gorge ? interrogea Lise interloquée.

– Viens ici que je regarde de plus près.

Raymonde prit Lise par les épaules, la fit pivoter pour qu'elle soit en pleine lumière.

– Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Lise devenait inquiète.

– Oh, y'a un gros nœud dedans !

– Idiote !

On sonnait à la porte. Lise sortit péniblement d'un coma profond et regarda l'heure : 22h30'. Elle alluma sa lampe de chevet, enfila son peignoir, remit automatiquement ses cheveux en place. Elle traversa le living. Noël était dans deux jours et les guirlandes lumineuses du haut de la ville punctuaient la nuit de minuscules étoiles. « Merde alors, même pas moyen d'être en paix pendant la nuit ! » Lise ouvre.

– Êtes-vous seule, lui demanda une voix acerbe ?

– Comment ?

– Êtes-vous seule ? interrogea une silhouette emmitouflée dans un renard, perchée sur de très hauts talons, coiffée d'un bibi avec voilette ?

– Oui, vous êtes seule... puisque mon mari est à Milan.

– Ah. Madame Rossius de Beaulieu.

Elle empoigna fermement mais très lentement la poignée de la porte, l'ouvrit en grand et chercha une impression derrière la voilette. Lise sentit l'atmosphère s'électriser. Elle resserra la ceinture de son peignoir, regarda ses pieds nus, se rendit compte de sa petite taille. Madame Rossius sembla hésiter quelques secondes, enfonça sa main dans sa poche, releva son col qu'elle maintint fermé, examina le corridor, la porte, le carrelage vieillot du petit hall d'entrée :

– Puis-je ? dit-elle, sarcastique, en franchissant la porte d'un pas d'envahisseur.

Quelques gouttes de vitriol flottèrent dans les airs.

- Ce serait bête de faire demi-tour maintenant...

Lise referma silencieusement la porte. L'œilleton du vieux vautour d'en face était éclairé.

Madame Rossius fit claquer ses talons sur le parquet, (« Elle va même réveiller l'araignée, pensa Lise. ») pivota deux, trois fois sur elle-même. Elle inspectait l'appartement, évaluait, tel un huissier, d'un seul regard, le peu de choses qui l'entourait, radiographiait les caisses de carton que Lise n'avait pas encore déballées :

- Est-ce dans ce peignoir transparent que vous recevez mon mari ?
- Asseyez-vous...

Lise alla à la cuisine préparer du café.

- Je ne prendrai rien, merci...
- Moi, si.

Il était rare que Lise fasse du café au milieu de la nuit. Comme un malheur n'arrive jamais seul, le pot à café était vide. Elle ouvrit un nouveau paquet de Maragogype sous vide : son nez à peine éveillé, vierge de toute senteur, capta une palette de nuances qui la surprirent. Elle plongea les narines dans l'ouverture du sachet, ferma les yeux, releva des notes amères qui lui rappelèrent le chocolat noir.

- Votre appartement est bien vide : pas de tableaux, pas de bibelots...

Lise avait presque oublié que Madame Rossius était là :

- La preuve qu'il ne vient ni pour les peintures ni pour les potiches... pour mon peignoir non plus d'ailleurs...
- Ne vous tracassez pas... si vous savez y faire... il vous en paiera.
- Je n'en ai pas besoin.

La cafetière s'emplissait maintenant goutte à goutte. Lise revint au salon :

- Madame Rossius de Beaulieu, vous ne me dérangez pas au beau milieu de la nuit pour la décoration de mon appartement ?
- Non, effectivement. Je voulais vous voir, je voulais voir Lise. Lise, Lise... Même son fils n'en a plus que pour vous... Je voulais voir ce que vous aviez de plus...

Elle ouvrit son manteau dans un geste trop ample, croisa les jambes trop haut, s'assit trop confortablement. Lise entraperçut la dentelle d'un slip blanc, renifla, derrière les effluves musqués de l'*Opium*, l'odeur aigrette d'une transpiration nerveuse de brune mêlée aux relents de naphthaline emprisonnés dans la fourrure.

- Apparemment, je n'ai que des choses en moins...

Elle regarda les cheveux blonds de Madame Rossius et remarqua que les repousses étaient brun très foncé. Elle se sourit.

- Jouons franc jeu ! hurla Madame Rossius qui se redressa brutalement et perdit une boucle d'oreille. Elle se pencha, la ramassa à ses pieds. Le vernis rouge sang de ses doigts frôla des orteils peints d'un rouge orangé nacré. « Beurk, ça craint, aurait dit Bastien ! ». Pourquoi avait-elle donc mis des souliers découpés en plein hiver ? Des bottes auraient été de meilleure circonstance et, en plus, auraient dissimulé le manque de temps accordé à l'harmonie de sa personne.

- Ce n'est pas moi qui ai établi les règles...
- Combien voulez-vous, dit-elle en ouvrant son sac ?
- Combien je veux pour quoi ?
- Ma famille est riche, combien voulez-vous ?
- Il y a des femmes qui retroussent leurs manches et d'autres qui retroussent leurs jupes... Je ne juge pas les secondes, j'ai simplement décidé, un jour, d'appartenir à la première catégorie. Elles se regardèrent fixement dans le fond de l'âme. Le silence qui suivit criait aux oreilles la distance qui les séparait :

- Madame, vous serez capable de refaire le chemin dans l'autre sens. La porte est là.

Lise se leva, montra la porte du bras.

- Non, non, je vous en prie. Madame Rossius s'était levée d'un bond. Ses yeux suppliaient. Dans le geste, son manteau de renard avait accroché une épaulette et dénudé son épaule. Lise remarqua une bretelle de soutien-gorge rouge bordeaux. Elle pensa que, décidément, Madame Rossius était

fâchée avec les rouges. C'est étrange, se dit-elle, comme cette femme est en désaccord tant dans ses propos que dans ses dessous. Et dire que j'étais comme cela, en désaccord...

Lise s'assit :

- Je ne veux pas, je ne peux pas discuter sur ces bases-là. Vous vous trompez.
- Puis-je m'asseoir ?

Ses hauts talons paralysaient sa marche, désarticulaient sa colonne. Son parfum devenait écœurant. Sa salive séchait : les commissures de ses lèvres blanchirent. Son front perla. Elle rejeta son manteau, exaspérée : les artifices du pouvoir la handicapaient. Une seconde de lucidité.

- Je vous l'ai proposé il y a quelques minutes...
- Et maintenant ? questionna-t-elle calmement.
- Bien sûr, je vous en prie...

Elle se rassit en tirant sur sa jupe, rangea ses pieds sous sa chaise :

- Vous ne pouvez pas comprendre... Il est entré dans ma vie... et je suis tombée follement amoureuse...

Les jambes de Madame Rossius étaient lourdes de fatigue, ses chevilles enflées. Malgré les bas nylon, l'intérieur de ses cuisses semblait coller.

- Si, si, je peux comprendre... Voulez-vous un verre de vin... ça, j'en ai... et puis ça détend...
- Mais que croyez-vous ? protesta-t-elle dans un maigre sursaut d'indignation.
- Que vous avez peur, répondit Lise en souriant, et que c'est normal...

Lise lui tendit un ballon de vin, s'en servit un. Madame Rossius s'essuya les mains dans un Kleenex qu'elle déchira ensuite méticuleusement :

- Il m'a laissée totalement libre, à un point cruel parfois... mais il rentrait toujours à la maison... mais depuis quelque temps, il ne rentre quasiment plus, je passe mes nuits seule...

Elle façonnait maintenant les lambeaux de papier en petits pois qu'elle alignait dans le creux de sa jupe. Lise avait fixé son regard sur son vin qui, lui aussi, racontait toute une vie en quelques senteurs.

- Il n'est pas ici, répondit Lise à la question qui n'avait pas été posée.
- Mais où passe-t-il ses nuits alors ? cria Madame Rossius partagée entre la crise de nerfs et la crise de larmes.
- Je n'en sais rien ! (Lise huma sa première gorgée) A l'hôtel peut-être...
- A l'hôtel ? Madame Rossius était terriblement offusquée
- Oui, pourquoi pas ? Il faut bien qu'il dorme...
- Vous ne lui avez jamais posé la question ?
- Non, j'ignorais qu'il ne rentrait pas mais maintenant que je sais, je ne lui poserai quand même pas la question.

La seconde lampée de médoc lui parut plus douce.

- Il a peut-être une autre maîtresse ?

Madame Rossius avait changé de ton et de regard : elle désirait peut-être former une ligue...

- C'est du domaine du possible, pas du probable...
- Et vous vous en foutez, vous ne l'aimez pas !

Deuxième tentative de crise de nerfs, se dit Lise. Ce sera la dernière...

- Madame Rossius, vous ne comprenez pas bien je crois. Manuel vous a laissée libre. Ce n'est pas pour cela qu'il vous a demandé de l'enfermer. Il ne rentre pas ? Avez-vous simplement pensé que la situation peut être difficile pour lui aussi ? Avez-vous imaginé qu'il a besoin de moments d'absolue solitude ? Il a peut-être une deuxième maîtresse ? Et alors, quand il est avec moi, il est totalement avec moi que ce soit pour une minute ou deux heures. Il ne m'enlève rien. Il reste juste... et libre. Mais rassurez-vous : je suis certaine qu'il n'y a pas d'autre maîtresse, comme vous dites, car Manuel n'aura jamais de maîtresse...

- Vous êtes une femme parfaite ! dit-elle dans un sourire acide.
- Non, j'essaie de vivre, tout simplement. La perfection, je la laisse aux autres...
- Téléphonez-lui, je veux savoir où il est...
- Non, moi je n'en ai pas besoin...

Lise fit tourner son Margaux qui dessina des dunes sur les parois :

– ...si vous lui téléphonez maintenant, la rupture sera irréversiblement consommée... Vous comprenez cela ? Foutez-lui la paix, dans votre intérêt. Et inutile de hurler sur moi.

– Et vous croyez que c'est facile ?

– Je n'ai pas dit que c'était facile. Mais aimer ce n'est jamais facile...

– Il faut que je sache, je ne peux pas vivre sans savoir où est mon mari.

– Téléphonez de chez vous, alors

– Mais que vous trouve-t-il ?

– Il me trouve toutes vos exigences que je n'ai pas. Toutes les femmes trompées posent toujours la même question « mais qu'est-ce que tu lui trouves de plus ? » Je n'ai rien de plus, je n'ai rien de moins : je suis différente, c'est tout... je suis différente comme toutes les amantes du monde sont différentes...

– Vous a-t-il dit que j'étais enceinte de trois mois ?

Madame Rossius triomphait ! Comme c'était bizarre... Cette nouvelle aurait dû la mettre en rogne, la bouleverser. Elle aurait dû se remettre en cause, se donner mauvaise conscience. Elle aurait pu détester Manuel qui lui avait menti par omission. Et pourtant, rien de tout cela. Elle eut l'impression d'être entrée dans une machine à remonter le temps, à voyager dans l'espace. Elle apparaissait au milieu d'une scène de vie quotidienne, on lui présentait des personnages qu'elle ne connaissait pas. C'était une autre histoire, un autre scénario.

– Ce n'est pas mon problème.

– Ce n'est pas votre problème !

– Non, en quoi suis-je concernée ?

– Vous n'avez donc aucune morale !

– La vôtre n'est pas la mienne.

– Mais, enfin !

– Vous entrez chez moi comme un conquistador, vous ne faites pas de quartier pour la sensibilité des autres, vous trouvez tout naturel que je vous écoute au milieu de la nuit. Mon mari, mon argent, ma norme, ma morale. Rien ne vous appartient !

– Mais c'est quand même *mon* mari !

– Mais, *votre* mari, je ne l'ai pas capturé, je ne l'ai pas violé ! Que voulez-vous que je vous dise ?

Qu'il est enfermé dans un placard, qu'il pleure tous les jours pour courir vous rejoindre, que je le torture pour le convaincre de rester ? Vous m'en parlez comme d'un objet, comme d'une voiture volée : on marche sur vos terres ! Vous vous trompez, vous n'arrêtez pas de vous tromper ! Vous brandissez votre enfant comme d'autres plantent un écriteau « chasse gardée ». Aucun écriteau n'a jamais empêché qu'on franchisse une frontière. Vous ne sentez rien, vous ne vivez rien, vous jugez sans rien savoir, d'après vos critères : l'intelligence n'existe pas sans l'émotion, toutes vos prémisses sont fausses !

Madame Rossius s'était barricadée dans son renard et regardait, tête droite, le mur vide en face d'elle. Lise se rassit et se tut quelques secondes. Elle reprit calmement :

– Pourquoi faudrait-il toujours pour construire un bonheur forcément détruire les précédents ?

J'aime mon mari, vous savez ? Je l'aime profondément et les liens qui m'unissent à Manuel renforcent ceux qui me lient à lui. Georges est intelligent parce qu'il aime, il est patient parce qu'il est sage et il est généreux parce qu'il souffre. Toutes ses qualités vous font cruellement défaut. J'ai maintenant fini. Je n'écouterai pas la réplique. Je perds mon temps. Vous m'ennuyez.

Madame Rossius prit son sac, se leva, retraversa l'appartement et ferma la porte dans son dos.

Le cahier rouge sucré

Il faut que l'homme libre prenne quelquefois la liberté d'être esclave.

Jules Renard.

Les services administratifs avaient travaillé le jour même du Réveillon jusqu'à 15 heures. « Travailler » est un bien grand mot car toutes les conversations se focalisaient sur la soirée, les tenues qu'on porterait, les mets qu'on avait commandés ou qu'on préparerait.

Les hommes avaient eu tendance à s'habiller de manière plutôt décontractée : ils savaient le calvaire qu'ils allaient endurer en début de soirée, serrés dans leur chemise, étranglés par leur cravate. Les femmes, au contraire, semblaient plus jolies que les autres jours. Certaines étaient déjà passées chez le coiffeur ou l'esthéticienne, d'autres arboraient un nouveau bijou, une nouvelle couleur de rouge à lèvres et attendaient visiblement le compliment ou la réprobation qui guiderait leur choix pour le soir. On s'échangeait plus de sourires que d'habitude, on s'offrait de petits cadeaux inutiles, les bureaux étaient décorés de petits sapins en ouate verte ou de minuscules bouquets de fleurs séchées. Depuis les mois qu'elle la connaissait, Raymonde savait qu'il était totalement inutile d'encombrer le bureau de Lise de ces ramasse-poussières hideux qui l'exaspéraient tout autant que les faux sourires affichés vingt-quatre heures, chrono en main, sous prétexte que Noël est un jour de paix.

La cantine avait exceptionnellement offert un apéritif qui avait réuni tout le personnel et à 11h30', Manuel devait présenter ses vœux avant de passer dans la foule des ouvriers et de consacrer quelques minutes aux groupes qu'ils formaient autour d'un verre.

Les proches collaborateurs de Manuel étaient descendus après lui, en rangs serrés, raides comme des piquets, aussi déridés que des bulldogs. Ils s'étaient présentés le front strié, la main nerveuse, le regard absent toujours accroché aux lourdes responsabilités qu'ils endossaient pour le bien-être de tous. Ils avaient quand même condescendu à présenter leurs vœux aux directeurs de service, sauf à Lise, bien entendu.

Raymonde donna un léger coup de coude à Lise :

- Regarde, les Brigades Amidonnées. Tu crois qu'ils ont toujours le cintre dans leur veston ?
- Non, ils ont simplement avalé un balai... c'est ça ou la position fœtale...
- Ils pourraient être normaux... au moins un jour par an !
- Non, ils ne pourraient pas, Raymonde. Ils ne sauraient pas.

Jean, le gardien de l'usine, repéra Lise et Raymonde assises à une table au fond du réfectoire :

- Madame Langh, il y a des places réservées au premier rang pour les directions.
- Tous mes vœux, Jean. Ma voiture est restée ouverte. Sur le siège arrière, il y a un gros nounours pour votre petite fille.
- Merci Madame... il ne fallait pas.
- Si, c'est tout naturel. Embrassez votre femme pour moi.

Elle lui serra la main :

- Jean a une petite fille, demanda Raymonde ?
- Sa femme a accouché il y a trois jours.
- Il y avait un avis aux valves ?
- Non.
- Comment sais-tu tout cela, toi ?
- Il me l'a dit, tout simplement.
- Tu ne vas pas au premier rang ?
- On voit mieux d'ici, non ? Va à la cuisine et demande à Georgette les verres de Madame Langh.

J'ai apporté du champagne, du vrai...

Raymonde se rendit à la cuisine et revint émue jusqu'aux larmes.

- Tu as pris le bouchon dans l'œil ?
- Oh Lise ! Merci, merci mille fois !

Et elle épingla sur sa poitrine une broche en or sertie de rubis.

- Comment as-tu deviné ?
- J'ai vu que tu passais commande. J'ai court-circuité l'enveloppe. Je t'ai déjà dit que je voyais tout...

Joyeux Noël, Raymonde, dit-elle en lui adressant un clin d'œil.

– Joyeux Noël, Lise !

Manuel se tenait derrière elle, penché sur son cou. Raymonde s'éclipsa, Lise se retourna en frôlant Manuel qui ne recula pas. Il écartait les bras pour éviter qu'elle ne bouscule son verre et en profitait pour la couvrir. Il aurait suffi qu'il referme ses bras. Lise ne broncha pas.

– Nous passons les fêtes avec quelques amis dans une auberge que nous avons réservée. Tu passeras, Lise, si tu n'as rien prévu ?

– Noël se passe en famille.

– Tu passes le Réveillon avec Georges ?

– Je parlais de ta famille, Manuel.

Il aurait voulu lui dire qu'il donnerait mille familles pour être auprès d'elle, qu'il resterait cinq jours, cinq interminables, abominables jours sans la voir si elle ne passait pas, une minute au moins. Qu'il en crevait de sa retenue, qu'il était ferré, qu'elle arrête la torture, qu'il abdiquait. Mais Lise était calme, sereine, détendue. Elle ne le torturait pas. Son front lisse, ses pupilles immenses indiquaient qu'elle pensait vraiment ce qu'elle disait sans arme cachée, sans hargne, sans acrimonie.

— Un discours ! Un discours ! commencèrent à scander les ouvriers.

– Bien. Le devoir m'appelle...

Il leva son verre, avala la dernière gorgée et lui sourit.

– Oui. Va.

Dans la profondeur de ce « va », il comprit qu'elle lâchait les amarres. Il se retourna et vit une toute petite silhouette. Il regarda pourtant une gigantesque statue assez déterminée pour broyer le monde, assez stable pour le digérer et devint tout petit parce qu'elle avait rejeté toute fatalité et que, tendre, elle souriait. Elle était plus libre que lui. L'oiseau s'était envolé une nuit, sans faire de bruit, sans battre des ailes, sans pousser personne, pour un long vol intérieur.

Le soir du Réveillon, Lise quitta son refuge vers 19 heures pour rejoindre le reste de la famille. L'endroit, la table, la place des convives, tout illustrait le changement dans la continuité. C'était effectivement une autre fête, dans un autre lieu, à une autre date mais les rassemblements familiaux étaient finalement atemporels : les photographies des années 60 étaient, mis à part quelques détails de mode, identiques aux images de l'année écoulée.

Au château de ***, une table particulièrement accueillante attendait les convives endimanchés. Les hommes s'assirent d'un côté, les femmes en face de leur mari : les armées ainsi alignées, la guerre de tranchées pouvait s'engager selon une stratégie établie de longue date qui chaque année faisait ses preuves et augmentait le nombre de victimes.

Le premier verre de vin détend l'atmosphère. On s'observe, on sourit mais on reste sur la brèche ; les yeux, les oreilles des éclaireurs guettent les signes avant-coureurs d'une attaque qui, quoi qu'on fasse, doit avoir lieu. C'est prévu par la procédure.

Au deuxième verre, les femmes laissent tomber leur étole, les hommes leur veston. Il commence à faire chaud, l'ennemi joue au sournois, la tension monte.

Au troisième, les langues se délient. Quoi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? On emmagasine les preuves de la volonté délibérée de l'armée d'en face de déclencher le conflit.

Au quatrième, une délégation de Casques bleus racontent des blagues : il faut absolument neutraliser le climat, les troupes sont nerveuses, elles attendent depuis trop longtemps.
« – Ce sont des soldats de métier, Mon Commandant, c'est humiliant pour les hommes de rester les

bras croisés. Ça fait un an qu'ils s'entraînent. Si l'attaque n'a pas lieu, Mon Commandant, les troupes seront démotivées : on risque des problèmes dans nos propres rangs.— Bien. Lancez l'opération « Tempête du Réveillon ».

Au cinquième verre de vin donc, on lance les premiers missiles « table-table » et à la moitié de la deuxième bouteille, chaque convive voit son couteau comme la lance à ficher dans le front d'en face, sa fourchette comme le trident tout spécialement étudié pour embrocher les ventres trop ronds. Ambiance et cotillons qu'ils avaient dit.

Mais à minuit, le petit Jésus vient au monde et pour saluer l'avènement d'un nouveau règne de bonheur, tout le monde s'embrasse. Ah ! la trêve... Quel bonheur d'enfin s'aimer ! Dans les W.C., avec douze mètres carrés de mouchoir, le nez rouge, les yeux bouffis...pour les femmes ; dans le jardin, en engueulades,... pour les hommes.

Le dessert s'appelait « La douce surprise du chef » : le restaurateur avait beaucoup d'humour. Le feu d'artifices partait d'un petit bois assez éloigné : c'était aussi un homme prudent.

Lise quitta le champ de bataille vers une heure. A deux heures, elle avait pris une douche et se glissait sous les draps. C'était sa dernière fête familiale : ce soir, ils étaient tous morts.

Pour la petite histoire, le foie gras était succulent, les perdreaux cuits à point, les vins sublimes.

Elle dormit jusqu'à dix heures d'un sommeil profond, sans rêve. Un long bain bouillant la débarrassa du reste de gangue de la soirée. Un vieux jean, un pull centenaire, de grosses chaussettes, un foulard sur les cheveux et un petit expresso bien tassé, Lise était fin prête pour attaquer les travaux d'aménagement du living.

Elle commença par protéger le parquet à l'aide de grands plastiques récupérés à l'usine puis lava les plafonds. Son living serait dans les tons jaune paille et ocre épicés de quelques taches rouge grenat et relevés d'un liseré vert d'eau très très pâle.

Dans le coin le plus lumineux, près de la fenêtre, elle installerait son gros yucca dont les feuilles couvriraient une fontaine intérieure. Près de la porte, pour accueillir les invités, un des Leloup, sur un piédestal ciblé par un spot. Dans l'autre coin, la bibliothèque, une méridienne et le bar pour dessiner le cercle de l'amitié. Le salon, au centre, tourné vers le balcon, encadré par deux lampadaires aux abat-jour grenat et aux pieds cuivrés recevrait les hôtes éventuels pour le pousse-café.

Décapé, bien teinté puis huilé, le parquet donnerait enfin sa pleine mesure. Il devrait faire bon vivre dans cet endroit...

Elle déplia l'escabeau, prépara une tonne de chiffons, remplit son rouleau de peinture et amorça le premier mouvement du bras. Sais- tu pourquoi, ami lecteur, c'est toujours à ce moment-là que la bouilloire siffle, que le lait déborde ou que le téléphone sonne ? Non ? Lise non plus mais « Driing ».

— Et merde, de merde, de merde ! Allo !

Glup, glup, le rouleau coule... juste à côté du chiffon.

— Tu es chez toi ?

— Étant donné que je décroche le téléphone, je suppose que je suis chez moi, Manuel.

— Je te dérange ?

Vlan ! Le rouleau tombe bas de l'échelle sur le couvercle du pot qui part en périlleux arrière et retombe, splash ! côté peinture, bien évidemment !

— Penses-tu ? Je commence les travaux mais... je t'écoute.

— Il est impossible qu'on se voie, alors ?

— Non, tu peux venir... tu m'aideras.

— Pourquoi pas ? Je sais peindre et tapisser !

- Homme parfait et complet... Je ne te donne pas mon adresse, tu dois l'avoir ?

Il rigola :

- Oui, je dois l'avoir...
- Je t'attends alors...

Elle n'attendit pas très longtemps : cinq minutes plus tard, Manuel était sur le palier.

- T'as roulé vite ou t'as volé bas ?
- J'étais dans la voiture quand je t'ai téléphoné.
- J'aime les ouvriers si prompts à travailler... Bien, les pinceaux sont là. Au travail, patron !

Manuel se regarda : il portait un jean tout neuf, des mocassins plein cuir, un pull de marque et une chemise en soie.

– Enlève tes souliers et ton pull. Retrousse tes manches. Tu prends un sac- poubelle, tu fais deux trous pour les bras et un pour la tête. Tiens, les ciseaux. Et tu l'enfiles.

- Bien, chef !

Elle reprit son matériel, attaqua le plafond.

– Ça change, hein, d'être dans la peau d'un prolétaire ? Avoue, cela fait des années que tu n'as plus passé tes vacances à tapisser !

- Des lustres ! Pourquoi ne fais-tu pas venir un peintre ?
- Déjà marre ?
- Non, absolument pas !
- Parce que j'aime travailler de mes mains. C'est la seule occasion d'avoir un résultat concret et immédiat.

- On a droit à une heure de table ?

– Même les chevaux mangent à midi... Tu as droit à 45 minutes si tu veux une pause de 12 minutes à 15 heures.

- T'es dure !
- C'est comme ça 229 jours par an dans ton usine...
- Et que veux-tu ? Deux heures à midi et une à 15 heures ?

Elle descendit de son échelle :

– Non, je veux une plus grande flexibilité du temps de travail – c'est parfaitement possible – , une nourriture variée et mangeable à la cantine – change de cuistot– , des horaires qui tiennent compte des couples qui travaillent chez nous – ce serait bien des chefs de pause qui ont des idées !– , des postes assis prioritairement réservés aux femmes enceintes, une crèche dans l'usine pour les jeunes mères, des douches qui ferment. Rafraîchis la salle de repos, achète de nouvelles chaises, quelques fauteuils, mets des plantes. Supprime les pitoyables lumières de guerre qui donnent une mine orange à tout le monde. Il faut aussi un endroit paisible et désinfecté pour les mères qui allaitent et doivent tirer leur lait.

- Mais c'est horrible ce que tu dis ! Quand elles allaitent, elles sont mieux chez elles !
- Tout le monde n'a pas ton salaire ! Il y a des femmes qui ne peuvent se permettre un repos d'allaitement ! Et au moins, ainsi, elles auront le choix !

Lise s'assit par terre, en face de lui :

– On dégage du bénéf cette année. Tu peux raconter ce que tu veux, je le sais. La crèche ne te coûterait pas grand-chose (Je me suis renseignée) et les mères n'arriveraient pas crevées au boulot après avoir couru à gauche ou à droite pour caser leurs mioches, tes futurs consommateurs, en somme.

Il la regarda d'un œil interrogateur.

- J'ai aussi mes indics !
- Phil de la comptabilité? hasarda-t-il.
- Je ne parlerai même pas en présence de mes avocats !
- Et ce sera tout pour Madame ?
- Non. Si dans ton infinie bonté tu pouvais formellement ordonner à tes collaborateurs de sourire, ce serait le nirvana...
- Ils sont efficaces, tu sais...

– Efficacité et amabilité est-ce incompatible ? Ils ont toujours la même gueule que les pit-bulls de Le Pen !

– Ce que tu demandes n'est pas évident... il faut tout réorganiser...

– Il faut surtout la volonté de le faire ! Écoute, nous sommes parmi les meilleurs sur le marché, le leader dans le tissu d'ameublement. Le groupe prend de plus en plus d'ampleur. Tu ne peux pas continuer ton ascension dans les courbes de la statistique sans maintenant te soucier du bien-être de ton personnel. Derrière les chiffres, Manuel, il y a les gens et les gens c'est un homme plus un homme plus un homme qui n'ont tous qu'une seule vie. Elle reprit son pinceau, remonta sur son échelle :

– De plus, tu seras le premier à le faire dans le parc industriel. C'est une page de pub gratuite dans les journaux et la paix avec les syndicats...

– Ai-je le droit de dire « non » ?

– On a toujours le droit de dire « non ». On a toujours le droit de tourner le dos au progrès. Tu me décevrais, c'est tout ; tu te décevrais, c'est pire... Ah ! j'oubliais ! Je voudrais une promotion pour Raymonde. Ça demande juste une signature sur un papier. Un stylo, tu as ? Pourquoi souris-tu ?

– Je te téléphonais pour t'emmener dans un charmant petit restaurant campagnard et je me retrouve assis dans un sac poubelle, un pinceau à la main...

– Tu oublies de dire que t'as le derrière sur le seul – tu m'entends – le seul chiffon gorgé de peinture !

Ils éclatèrent de rire.

Vers 18h, ils arrêtaient de travailler. Lise ouvrit une bouteille de vin, déballa le saucisson, rompit la baguette de pain gris. Assis à même le sol, au milieu du living dénudé, ils se racontèrent, à la lueur de quelques bougies de fortune, leurs études, leurs vacances, leurs enfants, leur vie.

Manuel partit au milieu de la nuit. C'était sa plus belle soirée depuis des années.

Le reste de la semaine fut nécessaire pour le parachèvement des travaux du living. Le samedi, elle nettoya tout l'appartement, déballa les fauteuils, monta la bibliothèque, bien que la décoration des autres pièces ne soit guère terminée. Le lendemain matin, elle fit quelques courses chez « l'Arabe du coin », seule épicerie ouverte le dimanche. Commença alors le laborieux travail du rangement de ses livres.

Les caisses nerveusement ouvertes, elle érigea patiemment 26 piles de livres sur le parquet. Elle les épousseta un à un avant de les aligner avec déférence sur les étagères. Lise indiquait systématiquement sur la page de garde la date d'acquisition des œuvres et, bien que pressée d'achever le rangement, elle ne pouvait résister à l'envie de relire ces dates comme autant d'espaces de vie stigmatisés par un nom de mois et quatre chiffres. Au bout de quelques heures, au bout de quelques dates, elle avait revu sa vie en flashes.

Épuisée, le dos cassé, elle s'asseyait enfin en face de sa bibliothèque lorsqu'elle aperçut un petit paquet qui avait échappé au remue-ménage. Elle l'ouvrit et toute son enfance lui sauta à la mémoire en un malstrom d'odeurs et de couleurs : ses fardes de maternelle décorées de poussins, de canards et de clochettes, ses bulletins d'école primaire, petits feuillets qui sanctionnent en quelques notes les efforts de toute une année, et tous ses cahiers rouge, bleu, vert, de français, de mathématique et de sciences. Tous ces documents pâlis dont l'encre noire arborait des reflets mauves avaient précieusement capturé ces effluves si particuliers de chocolat, de tartines enfermées dans les malles, de transpirations, d'haleine, de berlingots de lait, d'urine même qui se mêlent dans les classes années après années jusqu'à en imprégner les murs. C'était l'odeur de l'enfant qu'on instruit. Elle ouvrit un bulletin au hasard : pas une seule note inférieure aux 90%. Ce qu'elle avait peur

d'avoir de mauvais résultats ! Rien de pire pour un enfant qu'être dans l'école où ses deux parents sont enseignants. Pas le moindre droit à l'erreur. La faute la plus légère est exagérément sanctionnée. Mieux : la sanction tombe – pour l'exemple, ma chérie – avant que la faute ne soit commise. « Si je ne t'avais pas grondée, on aurait dit que c'était du favoritisme. Je sais que tu n'as rien fait. Bonne nuit, mon lapin. »

Elle chercha son bulletin de première année. La dernière page consacrée à la discipline portait en rouge l'inscription « Comportement ! ». La scène qui avait justifié cette remarque lui revint en tête avec une exactitude effrayante. Lise avait de longs cheveux roux et son institutrice affectionnait tout particulièrement les petites filles de type méditerranéen. Elle ne s'en était jamais cachée. Un jour, un crayon noir disparut et Lise fut accusée du vol alors qu'elle n'était pas en classe au moment supposé des faits. Madame*** exigea son journal de classe. Lise regagna sa place, prit son manteau, traversa l'allée centrale sous le regard méprisant de madame, ouvrit la porte et sortit malgré l'interdiction formelle de l'institutrice qui fulminait. Elle courut à toutes jambes, sauta le mur de la cour de récréation et, manque de pot !, retomba de l'autre côté, dans... une cour de gendarmerie. C'est donc encadrée de deux uniformes qu'elle réintégra les lieux après un passage bref mais marquant chez « Mademoiselle », une fouine toute séchée, directrice de son état. Trois mois plus tard, elle récidivait pour un merveilleux coq multicolore que madame *** avait déchiré devant toute la classe affirmant que c'était son père, doué pour le dessin, qui avait réalisé le devoir de sa fille. Et dire qu'elle avait passé tout le week-end à colorier, « proprement, sans trop appuyer sur ton crayon, sans dépasser les lignes » ce foutu coq. En pleurs, sans manteau, sans rien, elle s'était enfuie par les jardins. Plus chanceuse cette fois, elle était arrivée jusque la gare, un petit kilomètre plus loin. Un petit bout de six ans qui court au milieu de la route ne passe pas inaperçu et c'était un camionneur, ami de la famille, qui avait bloqué la circulation avec son camion pour prendre en charge l'enfant et le ramener... à l'école. Dans son infinie bonté, Mademoiselle ne cria pas mais décida de « faire passer l'enfant chez le psychologue de l'école ».

La diagnostique tomba quelques jours plus tard : « Manque de maturité : l'enfant n'accepte pas d'avoir tort. » Lise pensait de la psy en question : « Manque d'intelligence : ne comprend rien au problème. » Ce fut son père qui reçut le courrier diagnostique et en fit immédiatement un classement vertical. Sa mère fut assez gênée de retourner le lendemain à l'école et d'affronter les remarques des magnanimes collègues. L'incident s'arrêta là. De cette époque, Lise garda sans doute un relatif manque d'intérêt pour l'art pictural – excepté Magritte –, une méfiance quasiment totale à l'égard de tout ce qui commence par « psy » et le sentiment, encore bien vivace aujourd'hui, que l'école est un lieu où l'enfant est un objet sans aucun droit qui justifie le travail de tous ceux qui en dépendent.

Ses troisième, quatrième et cinquième années primaires furent par contre merveilleuses. Elle feuilleta ses livres et réalisa qu'elle avait appris les bases de tout ce qu'elle sait maintenant en ayant toujours l'impression de s'amuser.

Le plaisir d'apprendre prit fin en début de sixième année, année durant laquelle elle dut subir un instituteur exempt du moindre atome de pédagogie. Tout, absolument tout devait être appris par cœur. Comme punition, on recopiait une page du dictionnaire avec les voyelles d'une couleur et les consonnes d'une autre ! Elle avait donc retranscrit la bataille de Trafalgar en rouge et bleu sans omettre de signaler la position des bateaux, le type de bateaux et le nombre d'hommes censés être à bord. Heureusement, monsieur*** ne connaissait pas leurs adresses ! Le seul petit problème c'est qu'elle ne savait pas pourquoi la bataille de Trafalgar avait eu lieu ni de quel Napoléon il s'agissait. Ce devait être un détail de l'Histoire...

L'inspection finit par comprendre que cet homme n'avait pas sa place auprès des élèves et afin de limiter les dégâts, on le nomma... conseiller pédagogique ! (Ami lecteur, je te jure que c'est vrai !)

Au fond de la caisse, glissé dans une farde à rabats, le grand cahier des classes de neige. Elle le prit et quelques lettres en tombèrent.

Le 24 mars 1974

Ma chère petite,

Nous recevons ce jour ta lettre du 21 courant et nous t'en remercions. Nous espérons que tes vacances se déroulent dans les meilleures conditions possible, ainsi que pour papa.

Nous avons appris par maman que tu avais déjà fait du ski et nous nous en réjouissons. Ne sois quand même pas trop hardie, un accident est vite arrivé. Ne t'éloigne surtout pas des moniteurs car si la montagne est belle, elle réserve souvent des mauvaises surprises. Papa a dû t'en parler.

De notre côté, la partie n'est pas si belle : la maison de *** sera libre le 26 mars prochain et il faudra bien déménager ! Nous aurions voulu aller vous dire un petit bonjour mais puisque ton parrain doit prendre quelques jours pour le déménagement, il ne peut encore s'absenter pour descendre te voir. Pour le moment, il est en face de moi et, pour un dimanche après-midi, il est occupé dans tous ses dossiers. Que veux-tu, ton père c'est la politique et ton parrain, l'usine.

Je me réjouis déjà de te revoir. A bientôt.

Tante.

Ps : Peux-tu dire à papa qu'il doit écrire à Tante Clémentine.

Le 23 mars 1974

Mon gros lapin chéri,

Encore quelques mots pour te donner de mes nouvelles : pour moi, ça va, et toi, ma grande chérie, comment vas-tu ? Ici, il fait très bon pendant la journée. J'espère que tu dors bien et que tu manges bien. Pour moi, c'est le principal !

Pense bien à tous mes petits conseils : mange bien surtout, n'oublie pas de laver tous tes « petits coins », sois polie et aimable envers tout le monde et montre-toi bonne camarade.

Une mauvaise nouvelle pour ton père : dis-lui que sa tante Lucienne, ta marraine, est morte, j'ignore de quoi et comment. J'ai fait envoyer une gerbe pour le 26, le jour de l'enterrement.

Montre la lettre à papa et dis-lui qu'il envoie un télégramme à son père.

Beaucoup de gros bisous partout, ma grande chérie !

Ta maman qui vivrait difficilement sans toi.

PS : Ta tante m'a téléphoné hier soir. Elle dit qu'elle est seule, que ton parrain ne rentrera pas le soir : elle t'écrit.

Onze ans. Elle avait onze ans.

Elle ouvrit alors le vieux cahier format A4 des classes de neige. Ces camarades de classe avaient signé à la dernière page et certaines avaient inscrit un petit mot : « A une gentille petite amie », « A une gentille fille », « A une fille très gâtée ». Son institutrice avait inscrit : « A une fille toujours de bonne humeur ! » C'est étrange l'image que les autres avaient d'elle. Ce n'était absolument pas le souvenir qu'elle avait gardé de ce séjour. Au fond, elle était peut-être très gaie à l'époque. C'était certainement plus tard, bien plus tard, qu'elle avait refait l'histoire à la lumière d'une humeur beaucoup plus acide, rancunière, mordante. Et c'était aujourd'hui qu'elle réalisait que, dans ces lettres, tous les paramètres d'une famille pathogène étaient réunis. « Si tu ne tournes pas la page, lui avait dit un jour Collette, tu donnes raison à tous ceux que tu méprises. » Oui, mais la vie est comme un livre, peut-on tourner la page si on ne l'a pas comprise ? Et quand peut-on tourner une page de vie ?

Parmi les lettres qu'elle avait reçues, il y en avait une de sa grand-mère paternelle. Cette lettre commençait par « Ma grande fille chérie ». Ma grande fille chérie... Avant de relire la suite, Lise revécut le jour où sa mère, lors d'une des ses nombreuses crises de nerfs, l'avait d'abord prise à témoin puis à part pour lui raconter comment s'étaient passés les mois de sa grossesse, les premiers mois où, elle, Lise, était dans son ventre. « Ton père et moi sortions ensemble depuis six ans environ. Sa famille ne voulait pas de moi. Ils lui avaient même promis de lui acheter une Triumph s'il réussissait ses examens au régentat et s'il ne me voyait plus. Mais ton père doué pour beaucoup de choses ne sait pas ce qu'est l'effort. Il a toujours tout réussi sans entraînement : le basket, le football, le ping-pong, le dessin, la musique. Il jouait à l'oreille et a même donné des récitals sans connaître la première note d'un solfège ! Moi, ma fille, je venais d'une famille pauvre, archi pauvre, j'ai étudié – pas comme toi, dans le moelleux d'un bureau – non ! j'ai étudié dans la rue, à la lumière d'un réverbère ! Bref, dans les études, quand ton père a dû étudier... boum, l'échec ! Ton père, à 21 ans, a encore pris une gifle de sa mère. Ah, quel chameau, sa mère ! Il venait me voir en cachette : sa sœur et son beau-frère étaient chargés de le surveiller, de le suivre ! Tu te rends compte ! Heureusement, nous avons de bons amis... J'aurais d'ailleurs dû épouser un de ces amis, j'aurais été heureuse avec lui mais à l'époque il avait beaucoup de boutons et cela me dégoûtait. Qu'on est bête quand on est jeune ! Le vieil agent de quartier, celui chez qui tu vas jouer aujourd'hui et bien, avant, il était agent de police dans mon quartier et il connaissait bien la famille de ton père. Il m'avait dit : « Ma petite, tu vivras dans une cage dorée. » Je pensais qu'il était jaloux ou fou. Ah, le brave homme, comme il avait raison. Ton père a continué sa vie d'homme d'extérieur... moi qui rêvais d'un petit mari bricoleur. Enfin, ton père m'a mise enceinte pour qu'on puisse se marier, tu vois il était déjà très courageux. Ton grand-père a tout de suite proposé qu'on aille m'acheter un beau tailleur. Il fut fusillé par sa femme ! Alors, pendant le service militaire de ton père, ta grand-mère m'a envoyée faire des piqûres, comme on disait à l'époque, pour faire partir l'enfant. J'étais déjà enceinte de plus de trois mois et ça n'a pas marché. »

Lise ne lit finalement pas la lettre de sa grand-mère. Elle referma le cahier, le remit dans la caisse qu'elle descendit à la cave : un jour, il faudra qu'elle brûle tout ça.

Elle en profita pour sortir les poubelles et reprit l'ascenseur en compagnie d'un vieux monsieur auquel elle souhaita une bonne soirée. Le petit vieux hocha la tête, ne répondit rien.

Elle vérifia ses ongles : catastrophe totale ! Elle les nettoya des lambeaux de vernis qui avaient résisté au travail puis les laqua méticuleusement. Le temps que le vernis durcisse, elle alluma une cigarette, glissa dans un magnétophone de fortune les « best » de Gainsbourg. Elle s'assoupit dans son fauteuil dont un coup de sonnette chez le voisin la tira. 22 heures. Elle prit une longue douche, choya ses cheveux, se glissa dans son lit.

Les deux premières semaines de janvier furent consacrées aux bilans. Lise savait que l'année avait été positive et les chiffres qui s'alignaient les uns en dessous des autres confirmaient cette impression au-delà de toute espérance. Plus Raymonde et elle travaillaient, plus elles étaient heureuses de travailler : toutes leurs angoisses, tous leurs doutes, tous leurs efforts étaient récompensés par des courbes qui ne cessaient de croître.

– Raymonde, dit Lise qui retournait à tour de bras les papiers éparpillés sur tout son bureau, commence à retaper les brouillons. Je veux que le rapport final soit sur le bureau du chef pour le 21 au plus tard.

– Il aboie déjà ?

– Penses-tu que je lui laisserais l'occasion d'aboyer ?

- Question stupide, excuse-moi...Il faut que tu penses à la nouvelle collection...
- J'y pense...
- Tu n'as encore rien fait !
- J'ai engagé un jeune styliste qui y travaille depuis trois semaines...
- Tu ne vas quand même pas lui laisser cette responsabilité ! Il sort à peine de ses couches !
- Crois-tu qu'il sera meilleur quand il aura une canne et les yeux chassieux ?
- Il n'a jamais fait ça de sa vie !
- Il faut bien qu'il y ait une première fois... Il sera excellent... je ne donne pas carte blanche à

n'importe qui...

Lise ouvrit son tiroir et tendit à Raymonde une farde remplie de croquis :

- Regarde...

Raymonde dénoua la cordelette, ouvrit la farde, eut l'impression de pénétrer dans le domaine des dieux...

- Alors ? Ton impression ?
- Très bien, très bien...
- Il est génial, mesquine !
- Il y a quand même...
- ...deux ou trois petites choses à rectifier, je l'admets. Le temps qu'il assimile les critères de la

maison et il sera le meilleur styliste que nous n'ayons jamais eu ! Téléphone-lui : je l'invite au resto demain à midi.

- Et je réserve où ?
- Réserve une table dans la véranda, aux Templiers.
- Aux Templiers ! s'exclama Raymonde en décrochant le cornet, tu chéris ton personnel adoré...
- Le meilleur pour les meilleurs ! Et... en même temps, réserve aussi une table pour le 22,

jalouse...

- C'est vrai que tu ne m'y as jamais invitée.

Sourire mi-figue, mi-raisin.

– L'erreur est réparée maintenant. Néanmoins (passe-moi le Typex), t'es exigeante pour une simple secrétaire...

- Je ne t'ai rien demandé !
- T'aurais vu ta tête, le reproche vivant ! C'est fait les documents pour Phil ?
- Certainement! répondit Raymonde presque vexée.
- Je n'en doutais pas, note bien...
- Pourquoi tu me taquines depuis le matin ?
- Le jour où je ne taquinerai plus c'est que je t'ignorerai, ma chérie. Alors, heureuse ?
- Si tu veux que tout soit clôturé pour le 21, travaille et... tais-toi.

Lise fréquentait, en fait, peu de monde. Ses amis se comptaient sur les doigts d'une main mais le maître d'hôtel des Templiers avait dressé sa table, avait décoré le vase de quelques freesia entourés de gypsophiles, ses fleurs préférées.

- Assieds- toi, Pierre, je t'en prie. Que prendras-tu pour l'apéro ?
- La même chose que vous, Madame.

Lise regarda le vieux Joseph, lui fit un signe de la tête en montrant deux doigts :

– J’ai commandé deux verres de vinaigre... à la framboise, rassure-toi... Tu aimes ? demanda-t-elle dans un sourire qui appelait le consentement.

Le jeune Pierre Deltienne resta bouche bée, figé comme une statue de sel :

– Et bien, je...

– Blague à part, c’est du champagne rosé. La prochaine fois, dis clairement ce que tu désires, cela simplifiera les choses et nous gagnerons beaucoup de temps. Que veux-tu pour déjeuner ?

– Je n’ai pas encore eu le temps de lire la carte... vous permettez ?

– Fais, je t’en prie. J’ai rédigé un rapport à ton sujet. Le voici. (Elle le lui tendit) Quatre pages, patati et patata, pour dire que tu es l’homme de la situation et que je te trouve excellent. Tu le contresignerai avec la mention « Lu et approuvé » ou « Lu et non-approuvé ». Je l’enverrai ensuite au patron. Il le recevra demain. Prends donc une feuille d’endive farcie, c’est délicieux.

– C’est très, très... inhabituel de donner ce genre de rapport à, à... la personne directement concernée ! ?

– C’est une question ?

– Euh? Oui.

– Je procède toujours de cette façon. Désires-tu d’autres zakouskis ?

– Non, merci. Vous l’enverrez par la poste ?

– N’exagérons rien. Par le courrier interne, cela suffira... Nous passons commande ?

– Oui.

Joseph se présenta à la table, enregistra la liste des plats désirés, se retira sur la pointe des pieds sans changer le cendrier : Madame détestait qu’on changeât son cendrier à chaque bouffée.

– Madame Langh, puis-je vous poser une question assez personnelle ?

– Vous pouvez toujours essayer.

– Le bureau de mon père est juste au-dessous du vôtre, vous vous voyez plus que régulièrement et...

– Je ne mélange jamais ma vie privée et le travail. Admettons qu’un jour, votre père et moi nous détestions : il ne pourra jamais me faire le reproche d’avoir manqué – pour des raisons personnelles – aux règles administratives. Il ne pourra jamais dire qu’il n’a pas reçu tel ou tel document. D’autre part, aucune autre personne ne pourra être prise en otage...

– Mais, Madame Langh, il vous aime...

– C’est l’occasion de m’appeler Lise, je crois... en privé.

– Oui, vous ne mélangez jamais...

– ...quand nous serons prêts pour l’anarchie. Et nous en sommes loin. Conclusion : il vaut mieux une bonne discipline qu’un bordel ambiant qui rendrait chacun malheureux. Mange maintenant, le repas va refroidir... Et bien, mange... qu’attends-tu ?

– Je me dis simplement que je suis en train de déjeuner avec la maîtresse de mon père qui a fait un second enfant à ma deuxième belle-mère.

– Si tu te le dis simplement, c’est le principal ! Mais, cher Pierre, je ne suis pas la maîtresse de ton père et tu préjuges de l’avenir en employant le terme « seconde » plutôt que celui de « deuxième ». Tu ne seras jamais un créateur de génie si tu figes ainsi l’avenir. Et tu as du génie, crois-moi.

N’enferme pas le temps.

– Mon père vous aime, je le sais...

– Tu le sais, tu le sens ou il te l’a dit ?

– Je comprends qu’il vous aime.

– Tu ne sens rien alors si tu comprends... L’amour qui se comprend est du calcul. Quant à moi, je suis incapable de calculer... dans ce domaine j’entends.

– Oui, parce que pour le reste !

– Tu vois, tu mélanges... Bon appétit Pierre. Nous reprendrons cette discussion quand tu auras vingt ans de plus sur la tête...

– Vous êtes en contradiction : vous m’avez dit un jour que la valeur n’attendait pas le nombre des années.

– Certes, ta valeur, ton potentiel, tu l’as. Quand tu te présenteras sous ton nom, tu auras trouvé la clé du coffre qui enferme aujourd’hui un potentiel qui te fait peur. Réussir, ça peut faire peur... Un jour,

tu auras admis que tu es le fils de ton père, que ton nom éveille pour certains admiration émue ou rancunes tenaces mais tu seras assez toi, enfin toi-même, pour en rire, pour te réaliser et ridiculiser tous ceux qui auront vu en toi l'ersatz de ton géniteur. L'hérédité est un bien précieux quand on a su s'en débarrasser ; c'est un fardeau quand on croit devoir l'assumer. Maintenant, c'est un ordre, mange !

- Lise, une dernière question.
- Dernière, je déteste manger froid.
- Comment peux-tu aimer un homme qui vient de faire un enfant à sa « légitime ». Tu lui consacres un temps fou mais tous les soirs, il rentre chez l'autre.
- Questions idiotes que se pose une dizaine de personnes ! Je n'y répondrai pas. Pose-toi les bonnes questions et nous pourrons, si j'y consens, en discuter. Tu manges ou je hurle!

Lise et Pierre travaillèrent d'arrache-pied tout le mois de février. Les journées commençaient tôt, se terminaient tard au bureau, chez Lise ou dans un bistrot choisi au hasard. Pierre ne reconnaissait plus cette femme froide, distante qui l'avait un jour tétanisé.

- Quelle heure est-il Pierre ?
 - Tu me demandes l'heure dix fois par jour... Tu n'as jamais pensé à t'acheter une montre ?
 - Si, si, non seulement j'y ai pensé mais, écoute bien, je l'ai fait : j'ai, un jour maudit, acheté une montre.
 - Et ?
 - Et j'étais perpétuellement en retard ! J'ai remarqué que la plupart des gens qui possèdent une montre sont souvent en retard. Sans doute ont-ils l'impression de posséder le temps...
 - Je ne suis jamais en retard !
 - Tu n'es pas la plupart des gens.
 - Toi non plus.
 - A l'époque, si. Commande-moi un café, prends ce que tu veux et arrête de me regarder comme ça.
 - Comment, comme ça ?
 - Tu radioscopies. Ce n'est pas parce que je suis plongée dans tes esquisses que je ne te vois pas...
 - Quand je te regarde, maintenant que je te connais mieux, et que je regarde ma belle-mère, je me demande comment mon père peut, peut...
 - ...nous aimer toutes les deux. C'était ta question ?
- Lise releva la tête, regarda le jeune homme très longtemps sans rien dire. Il finit par articuler :
- C'est encore une question idiote, peut-être ?
- Lise alluma une cigarette, aspira une longue bouffée, sourit. Elle tira de la farde de dessins deux modèles :
- Dis-moi, Pierre, lequel préfères-tu ?
 - Je ne sais pas... je les ai faits tous les deux... je les aime bien tous les deux... pourquoi ?
 - Quels sont les points communs entre ce tissu chamarré des couleurs de l'arc-en-ciel et celui-là, très sombre avec une fine ligne dorée ?
 - Aucun ! Il n'y en a aucun !

- Si, il y en a un : c'est la même composition textile. Et c'est tout. Ta belle-mère et moi appartenons au même sexe de la même espèce. C'est tout. Si, maintenant, je te demandais de renier un de ces deux tissus, de le déchirer, de le piétiner, de le jeter au feu, lequel choisirais-tu ?
- Le plus sombre, peut-être...
- Mais tu aimes ce motif, tu viens de le dire...
- Oui, mais, si pour des raisons quelconques, tu me donnes l'ordre de sacrifier un des deux, je sacrifierais celui-là.
- Tu en aurais de la peine, non ?
- Oui, bien sûr, mais...
- Et ce n'est qu'un vulgaire bout de tissu dont nous sommes seuls à connaître la possible existence... En amour, il n'y a pas de raisons quelconques, il n'y a pas d'ordre, on ne piétine pas les gens comme du vulgaire papier, on ne renie pas ce qu'on a aimé. Et surtout, on ne sacrifie pas un être humain pour qu'un autre puisse exister. Pourquoi ton père devrait-il ouvrir son agenda et jeter au feu la page qui contient le nom d'une des deux femmes qu'il aime ? Et quand bien même il le ferait, Pierre, on n'a pas encore inventé la gomme à mémoire...
- Ma question était ridicule, excuse-moi.
- De quoi ? D'avoir posé la question ou d'avoir été ridicule ?
- D'avoir été ridicule...
- Je préfère ce choix à l'autre mais tu n'étais pas ridicule...
- Je vais commander deux cafés...

Ce dimanche matin-là, le temps était particulièrement gris. A 10 heures, on aurait dit que la nuit pointait déjà son nez. Après de fortes averses, la pluie tombait maintenant en brume, une de ces pluies qui mouillent. Lise était assise au coin de la fenêtre, un livre sur les genoux et regardait la végétation prendre un bain de fraîcheur. Les hêtres pourpres bourgeonnaient déjà, les millepertuis poussaient leurs premiers jets, les alyssum jaunes se débarrassaient de leurs anciennes feuilles qui leur avaient servi de manteau pour l'hiver. De fines gouttes suivaient le chemin noueux de l'immense glycine encore endormie. Une vieille dame, coiffée d'un bonnet en plastic promenait un caniche noir, coiffé lui aussi d'un imperméable. Lise remarqua que le trafic devenait de plus en plus important. Bizarre, se dit-elle, quand 11 heures sonnèrent. Ah oui ! la messe ! Elle se redressa et regarda plus attentivement les futurs communiantes, les pécheurs repentis ou pas du tout repentants, les déjà absous, les cocufiants, les cocufiés, les confessants, les bigots, les frigides, les stériles qui s'offrent aux points rouges sur le calendrier, les anti-caoutchouc, les mystiques, les malades mentaux, les illuminés, les dépressifs, bref, tous les clowns qui n'ont rien à foutre le dimanche à onze heures quand un repas bien riche en cholestérol est tout préparé à la friterie du coin. Plus près de Toi, mon Dieu, et le plus vite possible... Pendant cette heure de recueillement, la salope de mère de ménage qui baise, satisfait son époux dans des positions voire des attitudes que la décence m'empêche de spécifier ici, pèlent bêtement les patates, lave bêtement les légumes, vérifie bêtement la cuisson du rôti dominical qui nourrira sa marmaille née du plus abject péché. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que le dévouement, la perfection, l'amour qu'elle met dans tous ces gestes anodins la rapproche certainement plus de dieu. Mais le monde est finalement bien fait et très solidaire : tous ces vieux culs de bénitier prieront quand même pour son âme. Qu'il est beau de faire partie du genre humain ! Là, dans la grosse cage appelée Mercédès, un vieux monsieur voûté sous le poids de son borsalino, d'époque sans doute, extrait péniblement Madame, d'époque également, du véhicule parké en six manœuvres là où deux semi-remorques se seraient garées en marche avant. Vu leur état, ils viennent sûrement prier sainte Rita.

Tiens, une Simca téléguidée ! Ah non, la penne d'une casquette dépasse du volant ! A entendre hurler le moteur, le constructeur aurait pu se limiter à la première vitesse. Sans la moindre hésitation, le nain s'engage à contre sens dans le rond point. Roulez jeunesse ! C'est pas un permis de conduire qu'il lui faudrait mais un permis d'inhumer ! Heureusement pour lui, il reste un emplacement d'une bonne dizaine de mètres. Zut ! un peu court : pas grave, on mettra deux roues sur la bordure...

Ah ?...ah ?...ah ?... Ouf !, le platane a eu chaud... Ding, Dong : le curé sonne les cloches. Lise s'imagine Fernandel ou Don Patillo (avec la pub, on ne sait plus très bien) suspendu allègrement à la corde de ralliement des ouailles, les jupes outrageusement relevées sur des cuisses de yéti. Sur le trottoir d'en face, un couple « bien mis » s'apprête à traverser – sur les passages cloutés, je précise– . Monsieur porte un pardessus brun diarrhée, mode 1950, brillant de crasse, cent fois repassé (ah, comme elle voyait bien Madame rendre vite un coup de fer à la pattemouille). Pour peu, elle aurait pu deviner les quelques gouttes d'urine former une sainte auréole (nous sommes dans le registre) tout autour de la braguette. « Mais non, ton pantalon n'est pas sale, tu ne le mets que le dimanche ». Madame avait sorti du placard *the* tailleur Coco Chanel, rose et noir, 1960. Une énorme broche alourdie d'énormes diamants synthétiques se fichait sur une énorme poitrine (un poitrail, dit-on peut-être dans ce cas-là ?). Niché sous le bras de Madame, emmitouflé dans sa petite laine, un Yorkshire. Le Yorkshire fut créé par un marchand de nœuds-papillons qui devait éliminer son stock. Il fut ensuite classé dans la race canine car on ne savait où foutre ce minuscule dégénéré machin : trois carottes, 50 grammes de viande (fraîche, Madame, de la viande fraîche !) et quelques grains de riz pour le repas. Un grain de trop et hop, au bloc opératoire de toute urgence ! Si le marchand de nœuds-papillons avait fait fortune, les vendeurs de laisses s'en étaient durement ressentis : bien qu'équipé d'un cou et de quatre pattes mobiles capables de supporter sans le moindre ridicule une saucisse décorée de 150 grammes de poils filandreux et pelliculeux, le Yorkshire ne voyageait que porté. A se demander si, au fond, dieu n'avait pas créé le Yorkshire puis l'homme pour le véhiculer ! A quelques pas derrière le Yorkshire (car bien sûr, il y a d'abord le Yorkshire puis le couple autour juste pour garnir) une petite chose, tripède – deux jambes et une canne– entièrement drapée de rides, colmatée à la poudre de riz. Un tailleur pourpre, un bracelet en or à faire pâlir le soleil, des boucles d'oreilles comme des panneaux de signalisation (au cas où tu ne saurais pas où sont les oreilles), trois rangs de perles au cou. Une flèche sur la tête et t'avais un sapin de Noël ! Lise était au cirque. Une mariée en blanc enceinte de sept mois s'évanouissant sur le seuil de l'église et le spectacle aurait été complet. Les curés sont quand même des êtres exceptionnels, des surhommes, aptes à garder leur sérieux dans toutes les situations. Louons-les, mes frères !

Sur le trottoir d'en face, un monsieur d'une soixantaine d'années porte une chemise grise, un gilet gris, un pantalon gris, des pantoufles grises qui se déplient sur des pavés gris. Seul le distingue un sachet G.B. blanc et rouge qui balance au rythme lent de sa marche. Il semble n'aller nulle part, il suit la pointe de ses chaussures. Puis il s'arrête, comme un robot, sans mobile apparent. Il s'arrête là, précisément là, sur ce trottoir– là, en face de cette maison– là, sur ce pavé– là. Il retourne son sachet et donne du pain aux pigeons. Il fait demi– tour sans même attendre l'arrivée de ses amis qui le guettent du haut du clocher, repart, sa mission accomplie, tel un robot, de ce pavé– là, sur ce trottoir– là... Un publicain parmi les pharisiens. Lise referma son livre, quitta la fenêtre, elle en avait assez vu.

Vers 11 heures trente, le soleil accepta de se lever. Lise n'avait pas la moindre envie de cuisiner et décida d'aller au restaurant. Bien que seule, elle se fit coquette, par respect des autres, de tous les autres, par respect d'elle-même avant, peut-être.

Elle quitta sa tour impersonnelle (l'œilleton n'émettait aucun signe particulier) et traversa, à pied, le parc privé puis les quelques rues pittoresques qui l'entouraient anachroniquement. Elle aurait pu prendre sa voiture et s'installer dans un restaurant qu'elle connaissait par cœur et où quelques connaissances auraient vite fait de rompre sa solitude. Elle n'en avait pas la moindre envie : elle désirait être seule parmi la foule, inconnue parmi les inconnus. Elle se donnait ainsi la chance de rencontrer d'autres têtes, d'autres yeux, d'autres sourires, d'autres pensées, d'autres personnes, intéressantes, peut-être. Un petit bistrot propre, des vitres nettes sourcillées de brise-bise en dentelle de batelier, une solide porte bordeaux attachée à une énorme poignée de laiton en « S » lui semblèrent des plus accueillants. Elle s'assit à une table à une place, proche du portemanteau. Au fond à gauche, un immense miroir doublait la dimension d'un restaurant somme toute minuscule, peuplé

apparemment d'habitues. Une carte reduite l'obligea a choisir le menu du jour et le vin du patron. La bougie animee, l'apertif commande, Lise trouva ses marques et alluma une cigarette. En relevant les yeux pour expirer la fume, elle fut seduite par le carrelage des murs. Insignifiant de prime abord, il representait, quand l'oeil prenait un certain recul, un immense paon vetu de tons uniquement de pastels. Tres original.

Presque en face d'elle (a 14 heures), un jeune couple. Elle, 32-33 ans. Lui, plus ou moins le meme age. Guindes. Serrés. De mauvais habites. De trop deja vieux habites. Tout l'art d'etre tete-a-tete sur un metre carre sans arriver a se dire une seule syllabe. Il lacha deux ou trois onomatopées : elle prit delicatement sa serviette et commença a pleurer. Autant mettre des lunettes noires et prendre une canne blanche pour cacher que vous etes aveugle ! Bref. Lise replongea dans son Martini et dans sa fume de cigarette qui dessinait, pour changer l'ambiance, des ailes d'oiseaux etirees a l'infini.

Sur sa gauche un vieux monsieur. Elle le regarda d'abord distraitemment puis reconnut un de ses anciens profs . « Et bien, se dit- elle, quand il bave dans sa soupe, prof ou pas, il bave comme tout le monde ! » Elle se souvint tout a coup de la question qu'il lui avait posee pour juger de ses capacites. La deuxieme question lui revint en memoire au moment ou le vieux glaviotait une fois de plus dans sa pape. Au troisieme glaviot, elle repondait au probleme de la race pure. La seule question qui l'interessait. Il fut moins une qu'elle ne rate l'epreuve dite de maturite car la reponse n'allait pas dans le bon sens... pas assez vers la droite...

Tout au fond du bistrot – pres du bout de la queue du paon (c'est un hasard)– la petite vieille vetue de pourpre qui, un peu plus tot, se rendait a l'eglise. Un peu dur l'os de cotelette pour un dentier flottant colle a la Coréga perimee mais des doigts crochus, osseux, hargneux, precipites et parkinsoniens armes d'une fourchette vorace en vinrent a bout. « Ah, on voit bien que vous n'avez pas connu la guerre, vous, les jeunes ! (« jeunes » etant une insulte.)

Dans un autre petit coin, coincé entre deux autres tables, un couple d'une cinquantaine d'annees penché l'un vers l'autre au-dessus de la chandelle. Il lui tenait la main, elle le regardait amoureusement, ils parlaient a voix basse. Leurs enfants avaient creuse leur trou dans la vie, leurs petits-enfants etaient epanouis et en bonne sante. Ils les prendraient quelques jours, aux vacances, pour soulager les jeunes. Et puis l'air de la mer leur fera du bien. Apres le repas, ils feraient l'amour... Enfin une image reconfortante.

La derniere table occupee rejoignait deux personnes agees. Tres agees. Isoles au milieu du restaurant, ils donnaient l'impression d'avoir toujours vecu l'un pour l'autre, tres amoureusement. Ils ne devaient pas avoir d'enfants : il etait son fils ; elle etait sa fille. Leurs yeux caches par de lourdes paupieres brillaient intensément de plenitude. On pense souvent que ce genre de couple etait un couple sans avenir, boucle, qui a couru apres lui-meme. On se trompe. L'amour, c'est voir le chemin dans les yeux de l'autre, c'est s'ouvrir a la vie parce que dans la moindre particule de vie arrachee a la mort, c'est l'autre qui vit, c'est s'ouvrir au monde pour mieux se souder, c'est se souder pour mieux s'ouvrir au monde.

Lise aurait aime vivre son dernier age comme ces deux- la. Ces deux petits vieux-la. La vie est a son crepuscule et l'amour, purifie de toute gangue, atteint son zenith, enfin. Tout est passe, tout est fini, tout s'abandonne dans l'ultime bonheur de vivre, enfin.

– Café, Madame ?

Le repas etait termine et Lise avait a peine realise qu'elle venait de manger.

– Oui, s'il vous plaît. L'addition en meme temps...

Le café etait delieieux.

Elle quitta le bistrot comme si elle quittait des amis de longue date. Peu habituee a marcher, Lise avait les pieds qui enflaient tres vite et ses chevilles devenaient douloureuses. Elle prit le bus pour regagner son quartier. Il fit un immense detour passant par les bas quartiers de la ville. Alors qu'elle regardait defiler les passants, les arbres, les affiches publicitaires, elle realisa que le bus ralentissait. Elle regarda le nom de la rue et sourit : on entrait dans la zone des petits « cafes » toujours agrementes d'une affiche « demande serveuses ». Comme les hommes (tous les hommes), elle tourna la tete et regarda les jolies « ppees » illuminees de neons flashis. Certaines de ces filles (enfin, elle presumait que c'etaient des filles) etaient particulierement appetissantes. A damner un saint ! Tiens, en parlant de saint, elle repéra, garée dans la file, un numero d'immatriculation qui ne lui

était pas inconnu... Oh ! La grosse Mercedes de son grand-oncle collectionneur d'hectares de forêt. Ne nous fions pas aux apparences : nous étions dans un quartier où les places de parking sont rarissimes et où beaucoup de notaires avaient leur étude. Peut-être négociait-il l'achat d'un nouveau terrain ? Ce qui motivait son hésitation ce n'était pas la moralité de son vieux grand-oncle mais son avarice... Même la moins cher des putes, il faut la payer... Et puis, à 82 ans, que peut-on bien faire avec une pute ? Quelque chose, sûrement, elles seules le savent. Elle essaya quelques instants de s'imaginer oncle Albert en train de « s'en taper une... » Elle n'y parvint pas et eut un sourire que les autres passagers remarquèrent, interloqués. Oncle Albert avait-il eu des maîtresses ? Non. Quelle femme aurait voulu de lui ? Non. Impossible. Et puis... elle était en vacances chez eux. Un certain samedi soir, il fallait absolument aller « prendre un pot » chez une certaine Madame Clarisse. Madame Clarisse tenait une taverne-dancing où les hommes d'affaires avaient leurs habitudes. Elle ne voulait pas y aller, elle s'y ennuyait mortellement... A bout d'arguments, Lise s'était enchaînée au radiateur de la salle de bains. Son oncle hurlait. Lise suffoquait de pleurs. Sa tante monta : « Ma petite chérie, tu ne peux pas comprendre et je ne peux pas t'expliquer mais il faut que tu viennes, il faut que j'y aille, je ne peux pas le laisser aller seul... » Et sa tante avait commencé à pleurer... Aujourd'hui, quelques décennies plus tard, une vie de femme derrière elle, elle comprenait. Elle comprenait aussi pourquoi son oncle était tellement agressif et pingre avec une femme qui était le dévouement même... aux yeux du reste de la famille. Aux dires de ses sœurs, sa tante détestait faire l'amour, détestait écartier les jambes pour recevoir les « crasses » des hommes. A six ans, Lise ne saisissait absolument rien de toutes ces histoires. « Tu verras plus tard et attache le premier bouton de ton chemisier... il ne faut pas tenter le diable... » De ces vacances à la campagne, elle se souvenait là, dans ce bus, de la scène du radiateur et de l'impression lugubre qu'elle avait ressentie, de la peur presque, en entrant dans la chambre de ces aïeuls : d'immenses statues de saints en porcelaine remplissaient la chambre : sur les tables de nuit, sur le haut de la garde-robe, au pied du lit, sur l'appui de fenêtre.

Sa sainte tante avait chargé une autre (ou des autres) des basses besognes conjugales. Elle restait pure. Oui, son vieil oncle avait dû avoir des maîtresses. Oui, il avait eu raison et... il avait toujours raison. Oui, il haïssait cette femme qui l'avait obligé à commettre des actes que son éducation catholique réprimait. Au moins lui, d'une certaine manière, il avait su évoluer.

Le bus tourna, Lise quitta sa réflexion ni surprise ni choquée. Durant les quelque cent mètres qui séparaient l'arrêt du bus de l'entrée privée du domaine, elle réfléchit au travail qui restait à abattre pour rendre son petit nid douillet : rafraîchir les plafonds – non, avant, penser à l'éclairage – tapisser toutes les pièces, tapis plain dans les chambres – non, parquet, c'est plus hygiénique, – créer un feu ouvert, un petit, juste pour l'ambiance, même si c'est un faux, carreler la salle de bain – carreler ou carrément tout arracher ? –, récurer les pavés du hall d'entrée (ils étaient vieux mais cela faisait leur charme). Ah ! L'évier de la cuisine ! Il était tout rayé et avait toujours l'air crasseux. Oui mais si elle enlevait l'évier, elle devait recarreler tout le pourtour... Par quoi commencerait-elle ? Elle s'engagea dans la venelle qui conduisait à son building, laissa traîner sa main dans les buissons de sauge puis broya une feuille ou deux entre ses doigts. « Tiens, la Mercedes d'Albert ! »

Elle remonta le chemin sans presser le pas humain par petites touches les feuilles blessées. Elle tapota des ongles sur la vitre de la voiture.

- Ma petite, je t'attendais...
- Il y a longtemps que tu es là ?
- Quelques minutes...

"Il aura rattrapé le bus... son coup n'aura pas duré longtemps..."

- Viens, monte, je t'en prie, dit-elle en le soutenant par le bras. L'ascenseur est justement là.
- J'ai appris que tu avais quitté ton mari...
- On t'a mal renseigné, je crois : je prends juste un peu de recul. Il y a des bêtises plus graves que cela dans la vie, non ?
- Si, si... bien sûr...

Il se racla la gorge, l'ascenseur freina :

- Maintenant que tu es seule...
- Ne parle pas dans le corridor, s'il te plaît.

Lise ouvrit sa porte, fit entrer son oncle, observa l'œilleton : « R.A.S. »

– Maintenant que tu es seule, disais-je, et vu que ta tante et moi n'avons pas d'enfants, j'ai pensé, enfin, nous avons pensé, que nous pourrions, de notre vivant, te donner quelques terrains. Une femme seule, deux enfants... la vie ne doit pas être facile tous les jours... un peu de valeurs derrière soi n'a jamais tué personne...

– Installe-toi. Veux-tu une tasse de café ?

– Non, non, je ne dors plus avec le café.

– Pourquoi me proposes-tu cela maintenant, précisément maintenant ?

– Je n'ai jamais aimé Georges. Je ne te l'ai jamais caché !

– Non, cela tu ne l'as jamais caché...

– Tu serais venue à la maison plus souvent, ta tante aurait pu te donner de bons conseils, entre femmes. Parce que ta mère... Enfin, tu vois ce que je veux dire...

– Oui, je vois très très bien...

– Tu ne venais jamais nous voir. Combien de fois n'avons-nous pas téléphoné à tes parents pour t'avoir un week-end... Tu t'amusais beaucoup avec les chevaux. Et puis tu aurais pu épouser quelqu'un de plus...

– ...de plus riche. Arrête de chercher tes mots.

– Oui, quelqu'un de plus riche qui ne t'aurait jamais laissée travailler !

Lise s'assit face à son oncle, se décontracta, croisa les jambes, ferma les yeux et s'enivra de l'arôme du café :

– Je me souviens d'un jour, le 1^{er} juillet 1972. Le 1^{er} juillet 1972, précisément, la plus jeune sœur de ma mère venait de se suicider, enceinte de six mois. J'avais neuf ans. Ce jour précis, ma mère vous a téléphoné pour que vous regardiez à moi... Grand-tante a refusé : elle devait aller prier au temple. Ce 1^{er} juillet 1972, à neuf ans, j'ai donc dû entrer dans une morgue d'hôpital et voir deux cadavres affreux : celui de ma jeune tante de 21 ans bouffi, noir, bleu, mauve, jaune, froid et puant ; celui d'un homme que je ne connaissais pas, son « voisin » dont la moitié de la tête avait été arrachée dans un accident d'usine. Je n'en ai plus dormi pendant des semaines... Chaque fois que vous avez téléphoné, après, c'est moi qui refusais de vous voir. Tu vois comme le tournant d'une vie se joue parfois sur une date ! Une bête date, d'un bête jour de prières... Alors, tu sais, les bons conseils... Aujourd'hui, des cadavres, j'en ai vu des dizaines, je n'ai plus peur. Mais, à chaque mort, je vous déteste un peu plus. Un petit cognac si tu ne prends pas de café ?

– Pourquoi me dis-tu tout cela aujourd'hui, aussi méchamment ?

– Parce qu'aujourd'hui, c'est le jour, un de ces bêtes jours de confidences... Et puis, aujourd'hui, j'ai décidé que je n'aurais plus jamais mal à l'estomac pour le confort des autres.

– Ta tante ne m'a jamais parlé de ce coup de téléphone...

– Je te crois, aujourd'hui. Pendant des années, dans ma petite tête de gamine, je me suis aussi demandé comment un Dieu de pardon, de bonté, d'amour n'aurait pu l'excuser de manquer un rendez-vous pour épargner à une petite fille des scènes aussi traumatisantes ? Aujourd'hui, j'ai compris – c'est fou le nombre de choses que je comprends aujourd'hui, tu ne trouves pas ? – que Dieu ne peut être tenu responsable des mauvais croyants qui se le représentent comme un vieillard à la barbe chenue, assis sur un nuage. N'empêche, c'est lui qui paie l'addition...

Son oncle, appuyé sur sa canne, penché sur le devant de sa chaise écoutait attentif, troublé, lucide plus que jamais.

– Vous avez toujours vécu pour vous deux, en égoïstes... continuez donc.

Albert se leva, prit le chemin de la sortie, s'appuya sur sa canne et pivota :

– Tu ne viendras pas au repas de Pâques, je présume ?

– Tu vois la forêt, là-bas ?

– Oui, dit-il.

– Et bien, à Pâques, je prendrai mes deux enfants et j'irai planter un arbre. Je n'irai donc pas m'enterrer avec les morts.

– Bien, ma petite, j'ai compris...

La porte se ferma doucement pendant que Lise terminait son café.

Elle se versait une seconde tasse lorsque le téléphone sonna :

- Lise ?
- Oui, Georges, comment vas- tu ?
- Plus ou moins bien... Je voulais t'inviter au resto, un de ces soirs.
- Oui, bien sûr... Il y a tellement longtemps... la semaine prochaine si tu veux...
- Non, ce ne sera pas possible, je pars à la montagne avec les enfants, si tu n'avais rien prévu bien sûr...

Elle réfléchit quelques instants. Tant pis pour l'arbre.

- Non, non, je n'avais rien prévu. Tu pars où ?
- A Chamonix. Et... tu ne devineras jamais...
- Quoi ?
- Mathilde vient avec nous !
- Mathilde ?
- Oui, Mathilde.
- Ne me dis pas qu'elle chausse les skis ?
- Non, dit- il en riant, ma persuasion n'a pas atteint ces sommets !

Il hésita. Il griffonnait sur un carton :

- Et toi, pour Pâques ?
- Rien de spécial. Oh, si quelque chose de très spécial : je termine la décoration de tout

l'appartement. Tu auras la surprise quand tu rentreras... si tu montes un jour en amenant les enfants...

- Oui, je monterai un jour... Tu ne vas pas dîner avec ta famille ?
- Non, pas cette année. C'est fini tous ces rendez-vous victoriens.
- Bien. Lise, je te laisse maintenant : je file à l'hôpital. Je t'embrasse.
- Moi aussi.

Lise raccrocha et empoigna les catalogues de tapis qu'elle avait emportés du magasin. Depuis les vacances de Noël, elle n'avait pu trouver le temps de tapisser les chambres, de rénover la cuisine et la salle de bains. Elle tournait les pages en cochant ce qui l'intéressait. Il faudrait qu'elle pense aussi à téléphoner à sa mère pour lui annoncer qu'elle ne viendrait pas pour Pâques. Oui, il faudrait qu'elle y pense. Le reste de l'après-midi et la soirée se passèrent dans les échantillons de papiers peints, de tissus, de couleurs qu'elle déplaçait dans toutes les pièces, selon toutes les luminosités. Vers 22 heures, ses choix étaient faits, les références notées. Demain matin, elle passerait commande. Elle se fit couler un bon bain, se lava les cheveux, vérifia ses rendez-vous du lendemain et alla se coucher, satisfaite de sa journée.

Le lendemain matin, en franchissant la porte de son bureau, elle remarqua immédiatement que Raymonde avait les yeux rougis.

- Raymonde ?
- Oui, répondit-elle d'une voix tremblotante et nasillarde.
- Raymonde, qu'est-ce qui se passe ?

- Tu es mutée, sanglota-t-elle...
- Je suis mutée ? Comment ça, je suis mutée ? Et pourquoi ? Comment le sais-tu ? Je n'ai pas été prévenue !
- Comment je le sais ? Tout le monde le sait ! Tout le monde en parle.
- Tout le monde en parle, oui, mais, je n'ai rien reçu ...
- Oh, ça va arriver...

Lise empoigna son fauteuil et le fit tourbillonner trois fois sur lui-même :

- Raymonde, arrête de pleurer... Tu veux un mouchoir ? Manuel est arrivé ?
- Tu as des mouchoirs, toi ? Tout arrive... Je crois que j'ai vu sa voiture.

Lise s'assit, alluma une cigarette qu'elle grilla en trois bouffées. Elle arracha le téléphone mais pour téléphoner à qui ? On frappa à la porte :

- Oui, entrez, hurla-t-elle !
- Excusez-moi, Madame, un recommandé pour vous et...
- Oui, oui, donnez.

Elle signa n'importe quel graffiti, déchira l'enveloppe :

- Tout le monde a raison, je suis mutée. Je suis promue directrice au siège principal. Et c'est signé Jean Rossius de Beaulieu.

Lise replia la lettre, marcha de son bureau au salon, du salon au bureau. Elle regardait les murs, les tableaux, le nouveau tapis plain. Elle s'agenouilla dans son fauteuil tournant, le fit tourner et regarda longuement le pylône qui décorait la baie vitrée. Elle ne disait rien, sa bouche et son nez fichés dans le creux formé de ses poignets appuyés sur le haut du dossier :

- Raymonde, je ne partirai pas..., dit-elle sans broncher
- Mais on ne refuse pas une telle promotion !
- Et pourquoi, s'il te plaît ?

Lise tourna la tête, visa les yeux meurtris de Raymonde :

- Pourquoi ne pourrais-je pas refuser ?
- C'est la chance de ta vie, même si je suis triste de changer de patronne...
- La chance de ma vie. Tu crois ? Tout dépend de ce qu'on veut de la vie. L'arrivisme est-il

inhérent à l'espèce humaine ?

Lise se retourna, se déplia, posa les bras sur les accoudoirs :

– Je ne cherche ni la gloire ni les honneurs. Je n'aime pas être déracinée, j'ai besoin de repères autour de moi et ces repères, je mets des années à les trouver. J'ai besoin de gens fiables, de quelques amis... d'une secrétaire comme toi. Je ne partirai pas. L'aventure, c'est un état d'esprit : la géographie est un accessoire. Demande un rendez-vous à Manuel.

Raymonde téléphona et obtint une demi-heure pour le matin même. En attendant l'entrevue, Lise ne fit rien : elle resta assise dans son fauteuil, se balançait sans cesse. Elle passait les doigts sur le cuir et auscultait les griffes laissées dans la peau de la bête. Après tant de lavages, d'heures de tannage, de teintures, de polissage, les cicatrices n'avaient pu être effacées. C'est beau le cuir. C'est noble. C'est vivant.

- Lise, c'est l'heure...

Raymonde avait prononcé ces mots comme le gardien de prison doit annoncer au condamné que le bourreau est prêt. Elle se leva et descendit au cinquième. La porte était ouverte, Manuel l'attendait. Son bureau était net, dégagé de tout papier. Deux verres à champagne se dressaient sur un coin, la climatisation répandait un air frais :

- J'ai reconnu ton pas. Félicitations !
- J'espère que vous n'avez pas débouché la bouteille ? dit-elle sans tonalité, droite, les bras le long du corps.
- Non, je vous attendais, dit-il, surpris du « vous » et aussi cassant qu'elle.

Il se leva, se frotta les mains, chercha dans sa poche des clés qui ne s'y trouvaient pas, avança lentement vers elle. Lise était scotchée au sol, abattue, placide :

- Quels sont les liens entre votre femme et votre père ?
- Excellents, pourquoi ? Ils sont excellents.
- Je ne partirai pas au siège principal.

– Mais pourquoi ? C'est une promotion, Lise ! Mon père a demandé un audit des différentes entreprises : votre service est un des mieux notés et il vous offre ce poste...

– Je ne partirai pas. Je tenais à vous le dire personnellement avant de répondre à votre père.

– Mon père sera présent après demain. Vous lui direz de vive voix. Il vous invite.

Lise eut un sourire pincé :

– Un autre terrain sur lequel me jauger ? Tu penses que je n'oserai pas ? Si, j'oserai, j'oserai mille fois !

Elle s'était décontractée, s'essayait à quelques pas dans ce vaste bureau :

– Non seulement j'oserai le lui dire de vive voix mais, en plus, si ton cher père n'accepte pas, il recevra illico une volée de bois verts à la tête. Garde le champagne au frais ! A plus tard, Manuel.

– Lise, je ne comprends pas très bien, je crois...

– Tu comprendras très vite maintenant. Ton père et toi entretenez de bonnes relations, je crois ?

C'est l'affaire de quelques jours. Sais-tu attendre, Manuel ?

– Lise, je...

– Oui, moi aussi.

En regagnant son bureau, Lise jeta un œil vers le corps de garde occupé par le lieutenant Germaine. Elle remarqua une nouvelle recrue penchée sur un clavier. Elle ne s'arrêta pas.

– Raymonde, c'est qui la blondasse qui médite sur un azerty ?

– La nouvelle ?

– Oui, la nouvelle !

– D'après tes critères, une pintade...d'après le chef du personnel, Nathalie, la nièce de Germaine.

– Comment a-t-elle atterri chez nous, sans passer par moi ?

– Directement parachutée par le boss !

– Manuel ? dit-elle en commençant à râler.

– Non, ne l'accable pas déjà de toutes les plaies d'Égypte ! Ma chérie, aurait-il osé sans ta permission, dit-elle narquoise ?

– Oh... il ose de plus en plus ces derniers temps...Bon, blague à part, comment est-elle arrivée ici ?

– Par Germaine, je te dis !

– Oh ? Germaine peut convaincre le patron ?

– Oui, le gros laid de la filiale suisse !

– Mais comment ?

– Germaine a un derrière et deux seins !

– Un arrière-train et un Wonderbra-que-si-tu-le-perds-tu-t'écrases-les-tétons. De la triche tout ça ! De la triche !

– En plus des atouts de sa tante, elle possède un graduat en bureautique... et un piston comme une locomotive.

Lise appuya sur l'interphone :

– Nathalie, vous pouvez venir un instant.

La gamine entra sans frapper à la porte et sans dire bonjour.

– Nathalie, pour commencer, bonjour. J'aimerai ces deux lettres dans un quart d'heure sur mon bureau : la première, une confirmation de commande, la seconde une réclamation pour les tissus dont référence sur ce brouillon. Toutes les adresses sont dans le fichier. Pour la première, formule de politesse amicale. Merci. Vous pouvez disposer.

– Dans un quart d'heure, Madame ?

– Oui, 15 minutes, si vous préférez. Merci Nathalie.

Elle reprit l'interphone :

– Germaine ?

– Oui, Madame.

– Une lettre pour Monsieur Jean Rossius de Beaulieu. Un simple accusé de réception pour son télégramme. Formule de politesse classique.

– Et c'est signé ?

– Qui vous parle Germaine ?

– Vous, Madame.

- Et bien voilà, vous signez « Vous Madame ». Merci. Pour dans dix minutes ?
- Lise lâcha le bouton avant d'avoir eu la réponse.
- Et bien, dit Raymonde, j'espère que tu as des boules Quiès ?
 - Pourquoi ?
 - Ça gloussent les dindes quand ça travaille !
 - Tu vois, je donne du travail aux gens alors qu'un demi-million de chômeurs pleurent pour en avoir et tu critiques ! Tu es bien plus mauvaise que moi qui les gâte sans aucune arrière-pensée!
 - Je suis vraiment obligée de te croire ? Ah, Lise, j'aime quand les journées commencent de cette façon : c'est le signe de ta bonne humeur !
 - On croque une feuille de salade ensemble à midi ?
 - Rien qu'une ? interrogea-t-elle tristement.
 - Deux, mais c'est bien parce que c'est toi !

La matinée se termina comme toutes les matinées. Le temps de midi fut partagé entre les feuilles de salades, les discussions de calories, de cellulite, de bas résille et de vêtements pour Pâques. Lise suivait la conversation mais était ailleurs. Elle quitta le réfectoire et rejoignit son bureau où elle serait seule. Elle composa un numéro de téléphone dont elle se souvint péniblement :

- Maman ? C'est moi...
 - Oui, bonjour
 - Bonjour... je...
 - Les enfants vont bien... si tu les vois encore ?
 - Les enfants vont très bien et je les vois encore.
 - Bien alors.
 - Je, je voulais te signaler qu'il ne fallait pas compter sur ma présence pour le repas de Pâques.
 - Il t'en a fallu du temps !
 - D'autres n'y sont pas encore arrivées...
 - D'autres sont coincées, figure-toi !
 - Je me le suis figurée pendant des années... nous avons quand même vécu sous le même toit...
- mais je ne suis pas arrivée à comprendre, à te comprendre, maman.
- Tu as compris. Tu n'as pas admis... tu n'admettras jamais, d'ailleurs, ma fille.
 - Non, je n'admettrai jamais. C'est notre distance.
 - J'aime, pro-fon-dé-ment ton père...
 - Tu me sers la même excuse depuis des années
 - Je savais qu'il faudrait que tu brises tout, un jour.
 - "Briser" est un terme négatif. Tu le confonds avec « libérer ».
 - Ta liberté, ta sacro-sainte liberté qui emmerde tout le monde !
 - Quitte cette voix acide pour me parler, c'est sur toi que tu vomis !
 - Tu es dure, ma fille, tu es dure...
 - Lucide, mère, lucide comme je ne l'ai jamais été. L'amour n'excuse pas tout. Il doit être libérateur : tu l'as transformé en geôlier. Je ne viendrai pas à Pâques, je ne viendrai plus à aucune fête d'ailleurs. Garde tes boulets aux pieds, continue à affirmer que tu aimes, tu finiras martyr, c'est toujours plus rentable que révolutionnaire. Je te quitte, maman.
- Un long silence suivit. Lise allait reposer le cornet quand elle entendit, comme une voix d'outre-tombe :
- Bonne chance, ma chérie, sois heureuse.

Raymonde poussa la porte du bureau à 13 heures sonnantes. Lise, songeuse, releva la tête :

- Raymonde, à quelle heure exactement le rendez-vous chez le père Rossius ?
- Attends, je vérifie.

Au même instant le téléphone sonna : le père Rossius proposait que l'entrevue ait lieu plutôt samedi soir, à sa maison de campagne que vendredi, au bureau. Lise réfléchit un instant, sourit et opina du bonnet en regardant Raymonde.

– Cela ne pose aucun problème pour madame Langh. Pouvez-vous me donner les coordonnées exactes ? Un chauffeur peut venir la chercher ? (Lise fit non du doigt.) Madame Langh est en mission ce samedi, il me paraît difficile pour elle de rejoindre son domicile d'abord. (Lise sourit et leva le pouce.) Oui, je prends note alors. Bonne journée monsieur Rossius de Beaulieu.

- Tu es une secrétaire parfaite ! Quel talent d'improvisation ! Une diva...
- T'as l'art de me mettre dans des situations...
- Je ne pouvais pas savoir que c'était lui qui téléphonait.
- Moi non plus, figure-toi mais... comme tu dis... je me trouve... parfaite. Simplement, merveilleusement parfaite !

Raymonde tournait sur elle-même telle une ballerine. Lise fit pivoter son fauteuil, fixa le pylône au loin, se frotta le front :

- Il joue sur tous les tableaux, le bougre ! Je l'enculerai quand même !
- Lise !
- Oui, que veux-tu, c'était ma minute de grossièreté !
- Comment vas-tu t'habiller ?
- Sobre. Un smoking.
- S'il est en tenue décontractée, tu auras l'air d'un pingouin échappé de sa banquise !
- Il ne sera pas en tenue décontractée.
- On parie ?
- Je ne voudrais pas te ruiner...
- Bonne merde !
- Merci.

Lise quitta le bureau vers 16 heures. Elle voulait avoir le temps de courir les magasins pour trouver LE smoking qu'elle porterait samedi soir. Elle trouva très rapidement ce qui lui convenait, rentra chez elle grignoter quelques biscottes, se coucha de bonne heure pour avoir les idées claires. Il ne fallait pas qu'elle commette la moindre erreur, tous ses mots devaient être pensés, pesés et placés au bon moment. Elle s'endormit finalement très tard, mille scénarios stockés en mémoire.

Manuel lui téléphona le samedi matin : il n'avait pas l'air de savoir que le rendez-vous avec son père était fixé au soir même. Ils ne soulevèrent pas le sujet. Tant mieux : sa parole n'en serait que plus libre.

Le déjeuner fut ingurgité sans qu'elle réalise ce qu'elle mangeait. L'anxiété s'accrut jusqu'au moment de partir puis disparut tout à coup. Lise se torturait toujours avant l'épreuve mais une fois que le problème était clairement en face d'elle, elle se débarrassait instantanément de sa peur et concentrait la totalité de son énergie, très détendue en fin de compte, sur la tâche à accomplir. Seul flottait dans un coin de son subconscient le fantôme très positif du stress.

La propriété de Rossius senior était impressionnante. Un château à dire vrai, un magnifique château restauré avec goût et raffinement, entouré de quelques hectares entretenus avec amour et rigueur. Lise s'arrêta à 19h précises devant le perron encadré de deux cygnes assoupis dans une touffe de primevères. Un domestique vint l'accueillir pour la guider vers le petit salon où Monsieur attendait Madame.

- Madame Langh ! Quelle joie de faire enfin votre connaissance !

Le Père portait un costume trois pièces bleu uni, des boutons de manchette en or massif marqués à ses initiales, des souliers brillants comme des miroirs liés avec des lacets neufs dont les nœuds étaient parfaitement symétriques. Il était visiblement rasé de frais et légèrement parfumé – du Givenchy. En lui serrant la main, Lise frôla sa manche et devina la présence de cachemire dans le tissu. Comme son fils, il avait les mains chaudes mais légèrement moites.

Sa bouche souriait tandis que ses yeux froids scannaient graduellement Lise de la tête aux pieds.

– La joie est partagée, Monsieur, répondit- elle souriante, offrant une main franche, l'œil attiré par un ensemble de lampadaires halogènes qui dessinaient quatre cercles comme un patchwork ocre-orangé au plafond.

– Installez-vous, je vous en prie... vous prendrez bien un verre ?

Il traversa la pièce, croisa une vasque de fleurs artificielles qui dégagea quelques arômes de pêche.

– Un whisky sec, s'il vous plaît.

– Je vous accompagne...

Et il servit deux verres hors d'une carafe de cristal. Lise huma et reconnut à coup sûr la marque :

– Le Glenfiddich est un de mes préférés...

– Vous avez ce qu'on appelle « un nez », dit-il en acquiesçant.

– Oui, je sens bien les choses...

Il ne répondit pas, se tourna vers son bureau, sortit de sa mallette quelques documents :

– Madame Langh, vous savez que votre service a reçu – comment dire ?– la meilleure note lors de l'audit que j'ai fait réaliser. Vous n'ignorez pas que j'ai prévu de vous offrir une promotion. Le télégramme que je vous ai d'emblée envoyé m'a paru, rétrospectivement, bien trop sec pour vous adresser toute ma reconnaissance et... vous féliciter.

– Je suis touchée : il est rare qu'on reconnaisse le travail. Mais je ne suis pas seule dans ce service. Madame Raymonde Rose m'aide au-delà de toute imagination.

– Mon fils m'en a parlé. Vous désireriez une promotion aussi pour elle.

– Je désire une promotion rien que pour elle.

Elle avala une gorgée. Ses mains devenaient humides. Elle sentit son poulx battre la chamade :

– Quant à moi, aussi touchée que je puisse l'être par la confiance que vous m'accordez, je ne désire pas ce poste au siège central.

– Cette ville ne vous attire pas ? enchaîna-t-il, feignant la surprise.

– Ce n'est pas une question de ville... Je ne désire nullement quitter mon poste.

Vlan ! C'était dit ! Son cœur retournait à un rythme normal.

– L'augmentation de salaire dont... nous n'avons pas encore parlé... serait plus que substantielle mais... tout se négocie.

– Non, le problème ne se pose pas en termes financiers.

Boum, Boum-boum, boum dans sa poitrine, son cou, ses tempes.

– Pourquoi, diable, refusez-vous ce poste ?

Monsieur Rossius délaça ses doigts, eut ses premiers signes d'énervement : ses paupières clignaient beaucoup trop vite, sa respiration s'accélérait.

– Pourquoi, diable, tenez-vous tant à ce que je parte ?

Elle posa son whisky sur la table basse et huma cette odeur de pêche fort apaisante. Ce fut l'occasion de quitter du regard l'ennemi et de se structurer pour la longue réplique qui suivrait.

– Quoi de plus normal de mettre à la tête de cette usine un membre dont on me dit tant de bien, qui sait travailler, organiser...

Lise recroisa ses doigts, posa les avant-bras sur ses accoudoirs, redressa le tronc, la tête mais rentra ses jambes sous son fauteuil.

– Avec tout le respect que je vous porte, je vous ferai remarquer que le service des achats ne fonctionne correctement que depuis six mois. Il me semble, dit-elle en se levant, que me retirer si vite mettrait en péril l'avenir de ce service. Il ne « roule » pas encore, comme on dit.

– Madame Langh, vous... partirez... au siège général..

A deux cent cinquante pulsations minutes et 16 de tension, elle s'approcha du bureau, posa les mains bien à plat sur le chêne tiède :

– Non, Monsieur.

– Vous partirez ou je vous vire !

Elle lui tourna le dos, repartit s'engoncer dans son fauteuil :

– Cela vous coûtera très cher, Monsieur, très, très cher...

– Si l'argent n'est pas un problème pour vous, vous comprendrez aisément qu'il n'en est pas un pour notre groupe...

Elle reprit son verre, fit tourner l'alcool, croisa les jambes, avala une autre lampée, le regarda et prit un temps infini avant d'entrer au centre du combat :

– Dites-moi, dites- moi franchement, monsieur Rossius, pourquoi vous voulez que je parte. Dites-le-moi simplement.

– Je vous l'explique depuis vingt minutes... on vous disait intelligente.

– Vous mentez depuis vingt minutes et... je suis aussi subtile qu'intelligente. Mais je peux aussi jouer avec vos règles. Ce serait avec regret, je n'aime pas descendre si bas... La vérité simple, c'est que vous désirez, vous exigez que je parte non par souci de la meilleure efficacité du groupe Rossius mais pour m'éloigner de votre fils et de... votre belle-fille.

– Mais vous délirez ! hurla-t-il en se levant.

– Je délire ? Monsieur Rossius, pouvons-nous, dans un premier temps, avoir une conversation d'homme à homme ?

Il soupira en souriant et en faisant non de la tête. Lise enchaîna :

– Je ne serai jamais un danger pour votre petite meute. Manuel restera avec sa femme. Il élèvera le dernier de votre lignée dans la bonne éducation que vous avez choisie. Je ne cherche pas l'argent, j'en ai. Le chantage n'est pas mon fort et j'ai horreur des scandales. Mais, si vous vous immiscez de la moindre façon que ce soit dans le déroulement de ma vie, je répliquerai toutes griffes dehors, selon vos méthodes...

Il releva la tête, arrêta de sourire.

–...Je sais énormément de choses sur le fonctionnement de la succursale où j'exerce mes talents. Je pourrais, par exemple, informer la presse de quelques dysfonctionnements croustillants sur les derniers licenciements, je pourrais photocopier et divulguer quelques extraits de la comptabilité où le quidam constaterait le budget « frais » alloué à certaines personnes tandis que d'autres se retrouvent au chômage.

– Vous pourriez... mais vous avez été complice...chère Madame !

– Ça, c'était pour la partie... administrative. Plus grave pour vous, pour vous personnellement. Et c'est ici que ça coûte cher. Tout récemment, une charmante secrétaire prénommée Nathalie fut directement parachutée dans mon service – erreur de votre part– avec un des salaires les plus élevés. Elle est née de père naturel m'a dit mon ordinateur – eh oui, j'ai accès à tout– et fut présentée comme la nièce d'une certaine Germaine...Dois-je continuer, Monsieur Rossius ?

– Vous êtes abjecte !

– Mais je suis aussi un véritable tombeau. Jamais, je ne me servirai d'arguments aussi bas. Je voulais simplement vous faire comprendre que vous non plus, vous ne supporteriez pas qu'on se mêle de votre vie privée. Nous sommes donc les mêmes : personne ne sera autorisé à jeter un seul regard sur notre intimité.

Le vieux Rossius bascula dans son fauteuil, eut un sourire complice. Lise lui rendit son sourire puis continua :

– Votre appel téléphonique ne fut pas enregistré, sur mon ordre. Cette discussion n'a donc jamais eu lieu. Votre fils ne semble pas au courant de ma visite. Je lui signalerai simplement que j'ai courtoisement décliné votre offre. Je répondrai négativement à votre télégramme et j'attendrai votre réponse. Demain ou après-demain, quand vous aurez réfléchi avec sagesse, vous vous rendrez compte que je suis plutôt votre alliée que votre ennemie. Votre fils aurait pu tomber sur une grue qui vous aurait amené bien plus d'ennuis avant de vous pomper un maximum d'argent. Une toute dernière chose avant de partir. Je tiens absolument à vous dire – ceci n'ayant rien avoir avec cela– que votre château est superbe et vos goûts exquis. Je me retire maintenant, si vous voulez bien... Elle se leva, s'approcha, fixa une dernière fois dans sa mémoire cet effluve de pêche qui resterait exceptionnelle puis lui tendit une main sèche. Il déboutonna son veston, desserra sa cravate, s'assit sur le coin de son bureau :

– Madame Langh, accompagnez-moi pour un second whisky, voulez-vous ?

Lise rentra sa main, le fixa longuement :

– Je m'accorde la faveur de vous pardonner. Je partagerai bien volontiers un dernier whisky, Monsieur.

Lise ne prit pas le chemin le plus direct pour rejoindre son domicile. Elle devait décompresser et parcourir de nombreux kilomètres inutiles pour la géographie des lieux mais nécessaires pour celle de son cerveau. Peu avant minuit, elle enfonça le bouton de l'ascenseur qu'elle trouva trop rapide à son goût. Elle poussa discrètement la porte de son appartement pour ne réveiller aucun voisin.

Derrière cette porte, le noir, le vide, l'absence d'âme l'attendait. C'était dans ces moments précis que la solitude lui pesait. La liberté la plus totale est certainement la maîtresse la plus exigeante : elle offre tout mais exige une fidélité sans faille. Et cette nuit, Lise ressentait toutes ses faiblesses, tous ses manques d'assurance, toutes ses convictions qui, derrière cette porte, foudroyaient le camp. Elle ressentait toute la peur qu'elle avait de triompher car le triomphe engendre de multiples responsabilités. Les responsabilités, elle les prenait toujours sauf dans tout ce qui troublait son affect. Toujours, toujours elle attaquait la première, craintive de ne pouvoir riposter au moment judicieux. Quand on est faible, il faut toujours attaquer le premier et frapper le plus fort possible car si l'ennemi se relève... Derrière la porte de son appartement, elle. Elle seule. Elle referma machinalement la porte et le léger bruit du pêne lui rappela les bruits légers des discussions avec Georges : entre eux, tout avait tellement été léger que jamais les problèmes n'avaient été curés. En rage contre sa famille, elle rentrait et déversait sa haine sur cet homme profondément bon, innocent, qui l'écoutait, ne répondait rien, encaissait sa mauvaise humeur. Elle le croyait faible et indifférent : il était patient et compréhensif. Au fond, c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour exprimer son amour le plus total pour un être indécis, immature dont il espérait qu'il évolue lentement, à son rythme, sous ses yeux. Derrière cette porte, Georges lui manquait cruellement.

Elle augmenta le chauffage, sortit du frigo dissolvant et vernis à ongles. Elle prit une douche, enfila un épais pyjama de flanelle, un peignoir et sortit sur la terrasse arroser le thym et le romarin, seul jardin depuis que le basilic avait rendu l'âme. Le gardien faisait sa ronde, elle lui fit un petit signe. Elle referma la porte de la terrasse, les doigts et les pieds proches du zéro absolu. Ce froid l'avait ramenée à la réalité.

La nuit qui suivit, Lise passa à l'analyse tous les détails que ses sens avaient dû percevoir au cours de l'entretien, ces détails qui vous traversent le corps à la vitesse de l'éclair, semblent échapper à tout raisonnement et qui, pourtant, guident sûrement le choix de vos paroles ou de vos actes.

Allongée sur le dos au milieu du lit, dans le noir le plus total, ses yeux s'emplissaient des attitudes de monsieur Rossius capturées aléatoirement. Ils lui projetaient les tableaux accrochés aux murs du salon, les médaillons du tapis qui recouvrait un parquet en châtaignier, la carafe dont elle n'avait pu voir la signature. Monsieur Rossius était laid, bien entretenu mais laid. Manuel devait donc ressembler à sa mère. Le père et le fils partageaient néanmoins le même regard clair et les mêmes mains. Dès son arrivée, il s'était levé et avait machinalement remis en place une mèche de cheveux flous et gonflants. Plus tard, au moment fort de la conversation, cette mèche aérienne ne bougeait plus, collée au front par la transpiration qu'elle dissimulait. Cet indice qu'elle se remémorait maintenant associé à une multitude de détails imperceptibles consciemment avait dû lui signaler que le moment de l'assaut était venu. Elle s'était certainement, elle aussi, laissé trahir par son corps. Le cerveau a parfois des raccourcis fulgurants et la partie d'échecs s'était finalement jouée entre deux subconscients.

Pourquoi avait-elle si vite pardonné ? Pourquoi avait-elle aussitôt « passé l'éponge » sur une attitude qu'elle avait estimée ignoble ? Lise changeait, se reconnaissait difficilement. Quelques mois plus tôt, elle aurait accepté sa promotion, sans oser rien dire puis c'est un combat de longue haleine et sans merci qu'elle aurait livré contre Rossius Père. Avait-elle peur aujourd'hui de se battre ? Non, il lui avait fallu un courage proche de la témérité pour oser les paroles qu'elle avait tenues lors de leur rendez-vous. Pourtant, même si elle avait l'intime conviction qu'il ne la muterait pas, elle ne ressentait aucun sentiment de victoire. Elle était heureuse de rester dans un milieu qui lui était cher et tout le reste n'avait été qu'un moyen pour conserver ce bonheur. Quelques mois plus tôt, ce moyen aurait été

une fin en soi et sa vie se serait enlisée dans une suite de calculs mesquins pour détruire coûte que coûte celui qui avait provoqué sa souffrance. Tout doucement, elle quittait cette époque où elle démissionnait devant les faits pour n'avoir comme seule victoire qu'une vengeance à nourrir. Tournée vers ses rancunes, se maudissant elle-même, elle passait à côté de sa vie pour saupoudrer de miettes de haine les proches qui l'entouraient. Elle était deux fois injuste. Le temps sur terre est court et ne se présente qu'une seule fois. Répéter systématiquement les mêmes erreurs, c'est gaspiller les secondes qui coulent irréversiblement. La haine demande une énergie considérable, une attention de toutes les minutes, une mémoire diabolique et une intelligence machiavélique. La haine annihile même votre propre bonheur de vivre. La haine ne construit rien, pour personne. Lise s'endormit.

Comme prévu, elle passa le dimanche avec ses enfants. Pour la première fois, elle ne les regarda plus comme un cadeau qu'elle avait offert à son mari mais comme deux entités de plus en plus indépendantes, de plus en plus épanouies, qui grandissaient à vue d'œil, qui mûrissaient et s'adaptaient très bien à une situation particulière du couple. Le travail de Georges ainsi que l'influence de ses beaux-parents qui, elle en était certaine, n'avaient posé aucune question mais s'étaient contentés d'offrir aux petits une affection toute particulière avaient été remarquables de discrétion et de psychologie. Ses enfants existaient enfin en eux-mêmes, par eux-mêmes, pour eux-mêmes. Quoiqu'il arrive entre elle et Georges, ils seraient toujours ce lien indélébile entre deux vies, ce lien contre lequel le temps ne pourrait rien si ce n'est le perpétuer. Ces petits êtres qui s'éloigneraient finalement du couple prouveraient en partant qu'elle et lui avaient réussi, même séparés, cette tâche difficile et noble de former les êtres dans le but ultime qu'ils s'envolent le jour du choix. Pour la première fois, elle les aimait. Eux. Pour la première fois, elle réalisa qu'elle était passée à côté d'une multitude de joies, de bonheurs qu'offrent les enfants. Elle s'arrêta de marcher, se retourna et regarda son fils ; elle le vit rire des lèvres mais pas des yeux. Son âme se fendit, les larmes lui montèrent aux yeux. Son fils, plus âgé, comprenait peut-être ce qu'elle n'osait avouer, cette peur de donner...

« Apprivoise-moi, dit le renard... » Il est facile de faire des enfants mais qu'il est complexe de s'approprier l'un l'autre. Elle ouvrit les bras et Bastien courut aussi vite qu'il le put pour sauter dans ses bras, nicher sa tête dans son cou et dire simplement « maman » en l'étreignant à la suffoquer.

– J'suis heureux mais... je voudrais qu'on se voit plus souvent...

Elle voulut l'embrasser :

– Non, lâche-moi, je vais rattraper ma sœur...

Elle le déposa sur le sol : il serait long le chemin à refaire...

Les enfants jouèrent ensemble puis ils partirent tous trois à la patinoire. Elle les ramena chez leur père pour le souper.

– Tu rentres un instant ?

– Non Georges, merci, pas ce soir... Comment trouves-tu Bastien ?

– Je ne vais pas te parler de notre fils sur le trottoir... Quand tu auras le temps...

– Oui, tu as raison... un jour je prendrai le temps...

– Tu devras, un jour, prendre le temps... tu le sais, Lise, un jour, tu auras le temps d'avoir le temps.

– Je vous laisse. Embrasse Mathilde pour moi. Ciao.

– Salut Raymonde !

– Bon week-end ?

– Excellent !

– Vraiment tout tout bien ?

– Dix sur dix sur toute la ligne ! Puisque tu ne me poses pas la question, je vais te répondre, ma chère enfant : étant donné et bla-bla-bla et bla-bla-bli... je reste ici ! Tu devras, sainte Raymonde, me supporter quelques années encore !

– Le vieux bougre a accepté ? Je n'en reviens pas !

– N'insulte pas de la sorte notre vénéré chef ! Tu me chagrines énormément ! Le vieux Bougre Senior est un homme éminemment raisonnable qui a éminemment compris qu'il ne pouvait abuser de son pouvoir pour désorganiser un service... à peine organisé. Le vieux Bougre Senior est aussi un homme éminemment proche de ses petits sous qui ne voudrait éminemment pas perdre un seul denier dans une opération que son éminent pouvoir avait éminemment mal réfléchi ! Je voue donc un éminent respect à notre vulnérable chef adoré qui comprit si bien, en si peu de temps – chose rarissime – que son propre pouvoir risquait de le compromettre irrévocablement. Je ne sais pas si tu as tout compris, moi non plus mais ce n'est pas grave. Bien, le courrier.

– Rien de spécial...

– Les rapports ?

– Tous prêts ! Ils n'attendent plus que la signature de Madame.

Lise commença à les signer.

– Raymonde, c'est quoi ce torchon avec trois fautes d'orthographe ?

– Ne crie pas sur la fille, c'est inutile. C'est Nathalie qui l'a rédigé. Écoute, elle en pleurait. Elle ne s'en sort pas et si tu cries...

– M'as-tu déjà vue crier ?

– Non, crier, non. Mais... ta tête... on préférerait que tu cries parfois.

– Appelle-la moi.

Nathalie entra raide comme un piquet, la tête haute, les yeux fixes, sans un sourire. Lise jeta un regard du style « tu te fous de ma gueule » vers Raymonde qui haussa les épaules et rentra dans son petit bureau.

– Nathalie, c'est aujourd'hui la dernière fois que vous entrez dans mon bureau avec cette allure de Prussien. C'est la dernière fois que vous passez cette porte sans dire bonjour et c'est aussi la dernière fois que vous me toiserez de ce regard hautain quand vous aurez rédigé des torchons de ce type-là. (Elle lui montra la feuille) Maintenant, asseyez-vous, je vous en prie. Cette lettre dont vous semblez si fière... apparemment... est en fait une feuille sur laquelle furent jetés, au hasard semble-t-il, quelques mots qui mis ensemble ne formeront jamais une phrase, quelle que soit la bonne volonté du lecteur. J'entends que tout ce qui sort d'ici, que tout ce qui porte ma signature soit parfait. Vous reverrez donc votre mise en page qui aura un style, une marque de qualité... « du chien » si vous préférez. D'autre part, tout courrier sera exempt de la moindre faute et les formules de politesse seront choisies et sans anacoluthe. En outre, quand on sait qu'on a tort et qu'on persévère, la tête haute, dans l'erreur, cela s'appelle de l'imbécillité. Je ne travaille pas avec des imbéciles à trois pas de mon bureau. Ainsi, Nathalie, dès maintenant et jusqu'à dorénavant, vous changerez radicalement votre attitude et vous perfectionnerez vos connaissances. Suis-je claire ?

– Oui, madame.

– J'ajoute que je suis toute disposée à vous aider ainsi que Raymonde qui connaît le métier sur le bout des ongles. Il n'y a aucune honte à ignorer les choses. Il est par contre inadmissible de refuser de les connaître. Nous sommes-nous bien comprises, Nathalie ?

– Oui, madame. Je referai cette lettre. Je resterai ce soir.

– Non, vous ne resterez pas ce soir : je ne vous demande aucune heure supplémentaire. Les heures sup. ne sont prestées qu'exceptionnellement lors des bilans. Vous rentrerez donc chez vous dès la fin de votre journée. Dans cette armoire, il y a trois dictionnaires. De plus, votre ordinateur est équipé d'une correction automatique. Si malgré tout, vous ne comprenez pas, je suis toujours là pour vous expliquer. Maintenant, prenez le temps qu'il vous faudra pour me refaire un courrier correct. Mais, si la prochaine lettre est du même cru que celle-ci parce que vous avez refusé de demander de l'aide, Nathalie, je m'arrangerai afin que vous soyez virée illico. J'espère que vous avez bien enregistré la philosophie du travail que je veux voir appliquer ici.

– Je ne savais pas que je pouvais venir vous trouver...

– Maintenant, vous le savez... Bonne journée, Nathalie et... n'oubliez pas de sourire en sortant.

- Bonne journée, Madame, dit-elle détendue, dans un large sourire.
- Raymonde, tu peux sortir !
- Heureusement que je t'avais demandé de ne pas crier !
- Ai-je, une seule fois, haussé le ton ?
- Non mais, t'es infect quelquefois ! Tu te rends compte que la gamine était liquéfiée. Je t'avais dit qu'elle en avait pleuré...
- Tu te rends compte du genre qu'elle s'est encore payé pour entrer ?
- Oui, oui, j'admets mais...
- J'suis pas là pour lui donner le sein quand même ! L'aider, oui ; la bercer, non ! Maintenant, je suis certaine qu'elle va s'améliorer et... si... elle veut rester idiote et bien... il y a pléthore de personnes qui attendent sa place.
- Capitaliste !
- Je te signale que si elle avait travaillé pour Phil, par exemple, elle aurait déjà été virée !
- Je sais, je sais...
- Que me reproches-tu alors ?
- Tu aurais pu dire les mêmes choses mais autrement, avec un peu plus de douceur...
- O.K., entièrement d'accord avec toi. C'est mon point faible, la douceur. Mais j'essaye de m'améliorer, répondit-elle en versant un café à Raymonde.
- Je vois... tu t'améliores, en effet... mais je prends deux sucres.
- Ma secrétaire préférée désire-t-elle que je touille son café afin que les sucres soient parfaitement dissous avant d'arriver sur ses augustes papilles ?
- Oui, touille ! Bon, Manuel veut te voir et demande le rapport de l'entretien que...
- Le rapport est déjà fait. Je l'ai déposé ce matin sur son bureau. Tout baigne !
- Il veut te voir quand même.
- Quand ?
- Au plus vite, je suppose... après tout un long et interminable week-end, cours, vole le voir avant qu'il ne dépérisse...
- Tu me cherches, Raymonde, là, tu me cherches... Je bois mon café et je descends.
- Oui, déguste bien ton café, prends bien le temps de réfléchir à toutes tes phrases et n'oublie pas ta cuirasse... des fois qu'il serait gentil... il faut toujours une petite cuirasse à portée de main quand on a peur de soi.
- Raymonde, j'ai un petit détail à te signaler : je commence à ne plus avoir peur de moi. J'ingurgite mon café et je descends... ventre à terre.
- Oh, Raymonde, invite Germaine, Nathalie et Phil ce midi et réserve une table dans un restaurant qui te plaît.
- Ai-je bien entendu ?
- Oui. Je descends...

La porte du bureau de Manuel était ouverte.

- Puis-je entrer ?
 - Bien sûr, entre. Je voulais ton avis sur ce nouveau mobilier pour la salle de repos.
- Il avait l'air faussement affairé, détaché du contexte qui s'installait toujours entre eux. Lise resta au milieu du bureau, le regarda fouiller ses catalogues.

– J’ai trouvé ton rapport en arrivant mais je n’ai pas encore eu le temps d’y jeter un œil... Où ai-je mis...

– Le champagne, peut-être ?

Sans la regarder, sans quitter des yeux les feuilles qu’il retournait, sans changer de ton :

– Tu es encore plus belle après une victoire... ma chérie.

– Normandie.

– Pardon ?

– On part en Normandie vendredi, trois jours.

Il releva la tête, ébloui :

– J’ai presque peur d’avoir osé comprendre. Tu peux répéter lentement, en me regardant. Norman-di-e ?

– La Normandie est une région située au nord-ouest de la France. On peut l’atteindre par avion, en voiture ou par bateau mais, en partant d’ici, le bateau est l’engin le moins recommandé. Son climat me plaît beaucoup au début mars. On y mange...tout ce que tu y commanderas. Quant à son sous-sol, je n’ai pas la moindre idée de ce qu’on y trouve. Si cela t’intéresse vraiment je peux demander qu’on prélève une carotte ! Pour plus de détails, y aller.

Il s’approcha lentement, la prit dans ses bras et l’embrassa subrepticement dans le cou :

– Ta porte n’est pas fermée.

– Je m’en fous.

Ils quittèrent la ville le vendredi matin très tôt. Un épais brouillard les accompagna durant plusieurs heures puis, sans prévenir, le soleil apparut tout d’un coup et ne les quitta plus jusqu’à la première halte pour le déjeuner.

– On s’arrête dans cette auberge ?

– Parfait ! C’est charmant comme endroit.

Manuel se gara, prépara sa veste, ses cartes de crédit, Lise remit ses cheveux en place, empoigna son sac à main.

– Dis-moi, Lise, on va où exactement ?

– T’as déjà oublié ? En Normandie !

– T’as rien de plus précis comme indication ?

– J’ai tout réservé, nous sommes attendus, ne t’inquiète pas... tu auras tous les renseignements à temps... tu ne me fais pas confiance ?

– Étant donné que tu prends ton sac et tous tes papiers, j’ai peur que tu aies moins de certitudes qu’avant, dit-il, plus narquois que jamais.

– Un point partout, balle au centre. On déjeune ou on s’étripe ?

– Lise, nous pouvons encore faire demi-tour... Es-tu bien certaine...

– Certaine. Manuel, je ne ferai plus jamais demi-tour. Et si je retourne d’où je viens, je prendrai un autre chemin pour y trouver autre chose...

– J’avais compris... J’ai faim. On entre ?

Ils s’assirent côte à côte, refusèrent tacitement de parler d’autre chose que d’eux. Les minutes ensemble étaient trop précieuses pour qu’elles ne restent pas intimes.

– Puis-je quand même te demander ce que tu penses de mon fils ?

– Aussi talentueux que le père. Encore un peu timide mais... je préférerais ne pas être là quand il sortira ses griffes...

– Bah ! il ne te ferait aucun mal... il te respecte...

- Ai- je quelque chose à redouter ? Je le respecte aussi... mais...
- Mais quoi ?
- Mais, dans le cas contraire, mon attitude changerait aussi... proportionnellement. Je n'ai qu'une vie et désormais, elle m'appartient.
- Il ne changera pas avec toi.
- Non, je sais, je le connais suffisamment maintenant...

Manuel mordit distraitemment dans un quignon de pain :

- Et... Nathalie... tu en es contente ?

Lise remplit leurs deux verres de vin et sans avoir l'air de prêter attention à la conversation :

- Ta demi-sœur ? Oui, ça peut aller. Depuis qu'elle accepte de travailler suivant les conseils de Raymonde, on n'a plus rien à lui reprocher. Je commande aussi de l'eau?
- Euh... oui.
- Ne regarde pas ainsi autour de toi. Il n'y a personne que nous connaissions et j'ai spécialement demandé qu'on enlève tous les micros.
- Comment as-tu su ?
- Et toi, comment sais-tu ?
- Je m'en suis toujours douté et puis...
- Ton père et toi avez un vilain défaut : vous sous-estimez souvent l'intelligence des autres, vous n'imaginez pas, tellement vous maîtrisez l'art, qu'on puisse être aussi retors que vous.
- Je n'ai jamais osé vexer ton intelligence ! (Sourire charmant entre ennemis qui se respectent.)
- Ton père, si (Sourire penché.)
- Il a eu tort.
- Totalement. (Sourires tendres de complicité.)
- Raymonde sait ?
- Elle fait partie des quelques élus. Raymonde sait tout de moi.
- Tu n'es pas obligée de tout lui raconter...
- Je n'ai besoin de rien lui raconter. Elle a déjà fait le chemin. Je place mes pas dans les siens.

Comme promis, Lise donna au chauffeur les indications nécessaires pour arriver à bon port. Elle avait réservé une chambre luxueuse dans une auberge typique.

Ils déposèrent leurs valises. Leurs yeux s'interrogèrent. Ils ressortirent de la chambre. Lise n'était pas prête à basculer sans transition dans l'univers du moi et lui. Ils visitèrent la ville puis gagnèrent le bord de l'océan pour flâner jusqu'au repas du soir.

Quelques petits mois s'étaient écoulés depuis leur première rencontre et pourtant pas une seconde n'était morte sans qu'ils détiennent la certitude intuitive que l'autre allait arriver, devait arriver. Puisqu'ils s'étaient construits et qu'ils se connaissaient, ils marchèrent sur la plage, les bras entrelacés, sans le besoin de se parler.

Silencieusement, Manuel tourna la poignée de la suite. Lise jeta son manteau sur un fauteuil. Il brancha la chaîne stéréo, y introduisit un CD qui dépassait : Tchaïkovski. Il s'assit sur le bord du lit, Lise se dressa face à lui. Le temps que leurs yeux s'habituent à l'obscurité et deux silhouettes habitèrent le noir d'une chambre capitonnée. Des minutes infinies attendirent le premier geste. Il ne fallait pas se presser. Il fallait attendre le moment du premier pas. Il fallait être enfin seul, il fallait le rester longtemps. Il fallait d'abord se sentir prisonnier de soi-même dans le silence de la musique. Il fallait d'abord se retenir. Manuel leva le bras, posa la main sur la poitrine de Lise. Stressée, elle se

rattacha à...*Pour Homme 1973* de Paco Rabanne, le nom, enfin ! lui explosait à la mémoire. La main de Manuel, chaude et sûre, devint un réconfort. Les doigts voyagèrent, les poignets serrèrent ses hanches : elle suivit la note de tête, seule bouée qui l'attachait encore au monde connu. Puis Manuel se leva et son souffle dans son cou fut une passerelle vers un monde nouveau dans lequel elle avait irrationnellement toute confiance. Elle pensa au corps qu'elle présentait, à tous les défauts qu'elle lui trouvait, soucieuse de la qualité du cadeau. Elle commença ensuite à se laisser aller progressivement au rythme des caresses, le nez en alerte à la recherche de la note de cœur. La pression de la main se fit plus légère, la musique se calma. Lise se retourna vers elle-même, écouta les mots d'amour, offrit son corps. Elle sourit à la femme sur l'affiche. Les mots devinrent plumes, les doigts plus présents, le corps s'abandonna. Lise ferma les yeux et rit à la note de fond. Il n'y avait plus qu'une main et des mots qui la plongèrent dans une minute sublime de confiance en l'autre puis en soi.

Elle avait muté.

Le mois qui suivit ne fut en rien comparable à tous ceux qui venaient de s'écouler, tous ceux qui composent ce qu'on appelle une vie. Manuel lui avait dit un jour qu'elle finirait par partir, qu'elle prendrait enfin son envol. Et effectivement, la vie changeait ou, plus exactement, Lise changeait les paramètres de sa vie parce qu'elle tirait maintenant les cartes qu'elle désirait tirer. Tout semble différent quand on maîtrise l'événement au lieu de le subir.

Parallèlement, elle devenait plus indépendante, plus libre de toutes ses décisions. Elle avait pris Nathalie sous son aile et Nathalie avait accepté le contrat. Elle déjeunait plus régulièrement avec Germaine qui, au fond, n'avait pas que des défauts : elle avait ses excuses, ses culpabilités, ses doutes aussi.

Lise avait pris ses enfants et une dizaine de jours paisibles (jours de récup.) s'était passée au bord de mer. Georges était venu les rejoindre une journée et les avait quittés vers 18 heures pour rejoindre Mathilde et la maison.

Juin s'annonçait sec et ensoleillé : tout ce que Lise attendait de l'été.

– Tu as vu le faire-part aux valves ?

Raymonde jette les dossiers sur son bureau. Quelques-uns tombent à terre : elle ne les ramasse pas.

– Oui, bien sûr, il aurait fallu être aveugle pour ne pas le voir. Mais Raymonde, confiance pour confiance, quand une femme est enceinte, on doit s'attendre à ce qu'elle accouche un jour ou l'autre.

– Tu savais que la femme de Manuel était enceinte ?

– Oui, depuis le troisième mois.

– Il te l'avait dit ?

– Je le savais.
– C'est Germaine qui a collé le faire-part bien en évidence. C'est un monstre cette femme ! Quand je pense aux efforts que tu as faits !

– Elle pense la même chose de nous. Je n'ai pas mal, rassure-toi, Raymonde. Les efforts, je les ai faits aussi pour moi.

– Tu dis que tu n'as pas mal...

– Non, le plus sincèrement du monde, je m'en fiche totalement. Ça me laisse froide, sans aucun sentiment particulier, sans aucune passion.

– Tu participe à la collecte pour le cadeau ?

– J'ai déjà envoyé un cadeau en mon propre nom.

Raymonde regagna son bureau puis revint :

– Mais alors, en mars, elle était déjà enceinte et tu...

Germaine entra sur ces dernières paroles tel le preux chevalier blanc armé de l'épée de la vérité :

– Et oui, elle était déjà enceinte quand vous êtes allée en Normandie avec son mari ! fulmina-t-elle.

Comment avez-vous pu partir avec Manuel en Normandie alors que sa femme était enceinte ?

Lise déposa calmement son stylo et sourit à Germaine :

– Germaine, quel est le rapport entre les faits ? demanda-t-elle sur un ton neutre.

– Mais, chère madame Langh, c'est honteux !

– Oui, je veux bien admettre que c'est honteux, mais il faudrait que vous m'expliquiez pourquoi.

– Vous...vous payez un week-end en amoureux avec un homme dont la femme est enceinte !

C'est immoral !

– Un : il me paie un week-end en amoureux. Deux : ce n'est pas de ma faute si sa femme est enceinte. Trois : je ne l'ai pas traîné de force par les cheveux. Quatre : qu'est-ce que la morale ?

– Je ne vous croyais quand même pas comme ça !

– Comme ça. Mais comment, Germaine ? Définissez clairement ma faute.

– Je, je...

– Vous ne sauriez pas. Ce n'est pas votre morale qui est choquée, pas la vôtre... je vous connais, c'est votre sens aigu de l'establishment.

Germaine avala, baissa les yeux.

– Vous vous demandez ce que vous allez répondre quand on vous parlera de moi et qu'on ne manquera pas de vous faire remarquer que vous êtes la secrétaire d'une dévergondée. Germaine, un petit conseil : souriez et ne répondez rien !

Germaine déposa ce qu'elle avait dans les mains, fit marche-arrière et sortit en claquant la porte.

Lise se leva, lança son stylo sur son sous-main :

– Mais nom de dieu ! pourquoi est-ce que tout le monde suppose de l'amour dans cet enfant ?

L'enfant était le dernier objet qu'il fallait à madame Rossius de Beaulieu pour que la situation soit parfaite, achevée, définitive. Elle est plus forte en math qu'en philo, crois-moi. Pourquoi faut-il toujours que les choses de notre vie avancent comme les autres ont prévu que cela devait se dérouler ?

– Lise, Germaine se dit peut-être qu'elle pourrait être cette femme enceinte... Elle se dit qu'elle serait malheureuse à en mourir... Qu'elle deviendrait ensuite froide, distante et superficielle...

– Et bien, Watson, vous avez sûrement raison...

Lise quitta son bureau et frappa à la porte de Germaine. C'est Nathalie qui lui cria d'entrer. Germaine pleurait.

– Germaine, je ne viens pas présenter des excuses ou demander pardon. Je ne veux même pas entendre le mot.

Germaine acheva de se moucher puis la regarda.

– Peut-être sais-tu que tu ne pourras plus travailler à côté de quelqu'un comme moi. Je ne peux répondre à cette question. Je devine bien ta situation mais ne hurle pas avec les loups. Ne prends aucune décision sur un coup de tête. Réfléchis le temps qu'il faudra. Si tu désires quitter mon secrétariat, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu sois bien. Nous n'avons jamais été proches mais ton travail est irréprochable.

– Bien, bien... je vais... enfin...je ne sais pas encore très bien ce que je vais faire, Lise.

– Encore une chose, Germaine. Je ne voudrais pas que tu fasses un choix...au hasard... La vérité est toujours cruelle. C'est une très belle femme : si tu la maquilles, elle risque de devenir vulgaire ; si tu la livres nue, elle risque de se faire violer... Je ne maquillerai plus ma vérité, pour personne. Elle sera nue, toute nue et je n'accepterai jamais que quiconque la viole.

– J'aimerais rentrer chez moi, si tu n'as plus...

– Non, je me débrouillerai seule, tu peux rentrer chez toi.

Le lendemain matin Lise arrivait et l'ordinateur de Germaine était allumé.

La fin du mois de juillet était radieuse bien que les premières semaines s'étaient habillées de gris et de pluie dans l'unique but de contredire dictons et prévisions. Lise s'éveilla naturellement très tôt ce mercredi, vers 6 heures. Elle décida de traîner au lit et de jouer à cache-cache avec le soleil qui pointait ses rayons au gré des tentures bousculées par le vent. Lise dormait toujours la fenêtre ouverte. A 7h30', le téléphone sonna :

– Georges ? Tu es primesautier ce matin.

– Oui. Tu as déjà lu le journal ?

– Non, je suis toujours au lit...

– Ta grand-tante Clémentine est morte.

– Où repose-t-elle ?

– Au funérarium Maffont.

– Bien, je te remercie. Les enfants vont bien ?

– Une forme d'enfer. Mathilde ne suit plus !

– Je les emmène le week-end suivant, si tu es d'accord ? Je vais te laisser, m'habiller et faire le nécessaire... A bientôt.

Elle se leva d'un bond, tira grand les tentures. Les potentilles et les millepertuis décoraient de taches jaunes les allées du domaine. Les œillets de poète jaspèrent de mille couleurs le pied des piéris. « C'est triste de mourir quand la nature est en fleurs. Est-ce plus gai quand il pleut ? » Elle prit une douche, fila au bureau :

– Raymonde, ma grand-tante Clémentine est morte. Fais envoyer une gerbe au funérarium Maffont.

– Toutes mes condoléances.

– Ce n'est pas nécessaire, dit-elle en jetant quelques dossiers sur son bureau :

– Sur la carte, tu fais inscrire : « Lise et les enfants ». Non : « Georges, Lise et les enfants ». Une gerbe de fleurs naturelles, tu ne regardes pas au prix. Demande qu'elle soit livrée ce matin. J'ai des rendez-vous cet après-midi ?

– Attends, je vérifie... non, rien.

– Bien, j'irai rendre visite. L'enterrement à lieu vendredi à 14heures. Je suis libre ?

– Non, tu devais voir Pierre.

– Reporte l'entrevue, veux-tu ?

– Sans problème, il est là toute la semaine prochaine.

– Inutile d'expliquer...

– Je sais, je sais. Depuis le temps...

Lise s'assit et dépouilla son courrier : facture, facture, publicités, demande de rendez-vous, lettre des Textiles du Nord.

– Tiens Raymonde ! les Textiles du Nord ! Le remplaçant de Monsieur Lebire s'est-il fait connaître ou doit-on contacter Interpol ?

– Non, non, il s'est fait connaître. C'est moi qui ai oublié de te montrer sa carte.

Elle la lui tendit, Lise lut à haute voix :

– Monsieur Verbergen, Ingénieur de Ventes. Ingénieur de Ventes ! C'est quoi ça, une nouvelle molécule ? A défaut d'être ingénieur, il faudra qu'il soit ingénieux. Je veux qu'il change la texture d'un tissu en respectant exactement les mêmes teintes. Essaye de le convoquer au plus vite. La semaine prochaine, ce sera impeccable.

– Lise, as-tu encore besoin de moi pour l'instant ? Je dois descendre aux archives.

– Non, tu peux descendre. Je rédige quelques rapports puis je file au funérarium.

Le funérarium Maffont était perdu au fin fond d'un petit village. Depuis que tante Clémentine avait cessé son commerce où, puisqu'elle ne travaillait pas, elle s'était amusée vingt années de six heures au matin à dix heures au soir, elle et son époux s'étaient retirés à la campagne. Après une bonne heure de route à travers vallées et plaines, Lise se parqua dans une petite sapinière égayée de massifs d'amaryllis blancs et de gypsophiles bois de rose, propriété des Maffont depuis plusieurs générations. La portière de la B.M.W. se referma dans un bruit particulièrement assourdi par le calme de cette dernière retraite. Le crissement des hauts talons enfoncés tant bien que mal dans les grenailles de l'allée suivit un sentier bordé de lavande qui menait aux premières marches en pierre de taille face à l'entrée principale. Ébénistes, tailleurs de pierre, croque-morts, les Maffont tenaient la fabrication et la distribution.

Lise poussa une porte de chêne remarquablement exécutée qui eut la décence de se clore dans un silence absolu. De grands carrés de marbre noir reluisaient à la lumière d'un dôme pyramidale et recevaient les pas retenus des visiteurs. Dans la première chambre à gauche, tante Clémentine reposait dans un cercueil de chêne foncé et laqué que contemplait son époux soutenu dans sa douleur par le chagrin d'un couple de cousins. Tableau classique. Lise avança sur la pointe des pieds, soucieuse de respecter le deuil des vivants. Elle salua discrètement les amis et les membres de la famille qui la remercièrent pour ses condoléances. Visiblement, elle ne faisait plus partie de la tribu. Elle se logea dans un petit coin, entre deux superbes gerbes.

Dans ces instants, tout le monde semble se recueillir et en réalité, tout le monde, sauf le parent proche, peut-être, essaye de ne pas penser – peur de se culpabiliser – à ses problèmes quotidiens, à toutes les choses qu'il aurait pu faire au lieu d'être ici. Pour la première fois, Lise ne ressentit pas cette culpabilité et pensa à son aise, non pas à la défunte, mais au problème de la vie et de la mort en général. Pour la première fois, la mort ne lui faisait plus la moindre crainte. Elle admira les fleurs qu'elle trouvait trop belles et trop vivantes pour mourir ici, à l'ombre, en silence. Une lumière légèrement orangée réchauffait les murs saumon, cuivrait la blanche pierre de Bourgogne. Un spot halogène ultramoderne ciblait le cœur de roses rouge sang déposé par oncle Albert. Lise se demanda si un tel spot pouvait être monté sur pile car il aurait été parfait pour illuminer son ficus. Elle changea également d'avis au sujet de la pierre de Bourgogne : avec un éclairage adéquat et un tapis aux tons cognac, cette pierre serait mise en valeur tout en rehaussant la couleur de ses meubles en merisier. Quant à la cantonnière qui soutenait les tentures funéraires, c'était exactement celle qu'elle aurait désirée pour les rideaux du salon. Zut, alors ! Elle ne pouvait quand même pas demander aux Maffont de lui fabriquer sa cantonnière !

Au pied du cercueil, un bénitier capitonné d'ouate et un goupillon. Sur la poitrine du mort, le Christ libre sur sa croix. A la tête de Clémentine légèrement inclinée sur son présentoir, un verre

dépoli, rond, sur pied où sont gravées deux mains ouvertes qui libèrent une colombe. Quelques feuilles tremblent dans le souffle d'un ventilateur invisible et muet qui distille relents de mort et parfum de vie. Le funérarium Maffont avait tout orchestré y compris les arômes de Mozart qui envoûtait le tout. Le chrétien devait trouver les ingrédients de la douleur et de l'espoir et la symbolique religieuse était savamment dosée.

Dans l'antichambre... les Gens. Tous plus malades que le mort ! Tous plus malheureux que le mari ! Tous plus prompts les uns que les autres à se mêler de ce qui ne les regardent pas ! Tous plus aptes à donner des remèdes anti-déprime. Tous les veufs, toutes les veuves « qui sont déjà passés par là », tous ceux qui ne le sont pas encore et qui pleurent déjà sur le sort qui les attend (car, bien évidemment, la femme pleure déjà son mari et le mari se lamente déjà sur le triste sort que lui lègue une épouse trépassée – passé un certain âge, c'est la course au premier des deux qui meurt ! –). Il y a aussi tous ceux qui se disputent le privilège de l'avoir vue vivante la dernière fois car quelques minutes avant qu'elle ne meure, elle vivait toujours, Clémentine ! Et le mari écoute, comme s'il ne savait pas de qui on parle, comme si on lui présentait Clémentine pour la première fois. Les simagrées d'usage terminées, les petits groupes de vivants se forment d'après leurs accointances, leurs inimitiés ou l'emplacement des biscuits et du café. Et le chagrin s'évanouit ainsi entre les petits sablés et les sandwiches au pâté.

Lise ne déposa pas sa carte et sortit de la chambre à reculons entendant un couple inconnu estimer grosso modo ce que les Maffont ne devaient pas gagner comme pognon ! Ils ne chômeront jamais, ces gens-là : des morts, il y en aura toujours !

Elle allait saluer oncle Albert lorsque sa cousine et son cousin, les deux seuls qu'elle fréquentait encore de temps à autre, lui tombèrent dessus :

– Lise, comment vas-tu ?

– Bien, merci.

– Et les enfants, en pleine forme ?

– Oui, ils...

– Tant qu'on a la santé, c'est ce qui compte ! lança-t-il dans un mouvement de bras théâtral. Lise fut stupéfaite de la réplique et de son intonation. Elle ne trouva rien à répondre.

– Tu sais, Lise, nous étions là quand elle est morte... confia-t-il en cherchant l'acquiescement de sa femme. Ça va si vite, hein ! Elle se levait pour nous servir le café quand ta cousine à remarquer qu'elle titubait. Mais, on se doutait déjà de quelque chose parce qu'elle n'arrivait pas à boire sa soupe et qu'elle laissait tomber sa tête... La cousine opinait du chef en serrant son mouchoir dans une main et son sac dans l'autre. Déjà en coupant le gâteau vers seize heures – attention, un gâteau qu'on avait payé parce qu'on n'aime pas manger sur le compte des autres – elle avait failli tomber... Ta cousine avait voulu débarrasser la table mais... tu connais Albert : « Clémentine fais ceci, Clémentine, fais cela... » Tous les dimanches quand on y va, on peut dire ce qu'on veut, on est toujours bien accueilli... C'était une si brave femme... Bref, elle a débarrassé la table mais elle n'a pas eu le courage de faire la vaisselle et ta cousine a insisté pour qu'on la mette au lit... Déjà la veille, elle m'avait dit : « Je veux qu'on aille voir Clémentine, il me semble qu'elle ne va pas bien. » Et puis, elle en avait rêvé et – écoute bien – quand ta cousine rêve de quelqu'un et que, directement après, sa grand-mère lui apparaît, il y a toujours un décès dans la famille... Mais, moi j'avais vu qu'elle prenait un cachet et j'ai fait mon enquête : le pharmacien s'est trompé dans les doses ! 50 mg au lieu de 5 mg ! Le médecin dit que non mais, une pareille dose, ça l'aura tuée... D'ailleurs (il s'approcha de l'oreille de Lise) elle a fait pipi au lit et elle bavait... c'est le signe de l'empoisonnement, ça !

– Une dose de quoi, demanda Lise ?

– Tramène... Traquène... Traxène quelque chose comme ça...

– Tranxène, dit Lise.

– Oui ! Tranxène ! Tu connais ? Ça l'a tuée, hein ?

– Le Tranxène ne l'a certainement pas dynamisée mais...

Lise releva la tête et le regarda droit dans les yeux :

– Cette femme était soumise depuis 56 ans de mariage. Cette femme était servante depuis plus de trente ans... Cette femme était sur les genoux depuis plus de vingt ans. Cette femme était épuisée depuis plus de dix ans. Elle aurait dû être hospitalisée depuis des mois.

Lise marqua un temps d'arrêt :

– N'accusez pas le pharmacien : elle est morte... d'une vie d'esclavage et de remèdes de rebouteux.

Lise montra du bras les victuailles :

- Bon appétit, dit-elle en quittant cousin, cousine.
- Lise !

Elle se retourna : Oncle Albert.

- Tu es venue... et tu pars déjà...
- Oui.
- Merci pour tes fleurs, elles sont très belles.
- De rien.
- On est égoïste : je l'ai déjà gardée 56 ans et je voudrais encore qu'elle soit là...

Quelques sanglots l'étranglèrent. Il se moucha ostensiblement. Lise resta de marbre. Ce jour, elle ne mettrait pas le masque de carnaval qu'elle enfilait depuis des années, à chaque réunion familiale.

– ...c'était une gentille fille. Jamais un mot plus haut que l'autre... J'ai toujours pu faire tout ce que je voulais... J'achetais mes terrains... mes voitures... mes chevaux... et c'était toujours bien fait... Elle ne savait même pas ce que j'avais comme argent... elle ne connaissait même pas mes comptes... Elle n'a jamais rien demandé ! D'ailleurs, tout le monde le dit : « Clémentine, quelle brave fille ! »

- Oui, de nos jours, c'est rare de tels domestiques...

Oncle Albert ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre :

- Tu viens vendredi ? L'enterrement a lieu à 15 heures. Il y a une absoute à 14 h30'.
- Dis-moi Albert, interrogea-t-elle en croisant ses mains dans le dos, de quoi peut-on bien

l'absoudre ?

Il la regarda longuement, sembla chercher la réponse dans son regard glacial. Il avait levé la tête et les minces rayons de soleil qui passaient au travers du dôme en verre lui firent l'œil cruellement brillant :

- De n'avoir jamais su quand il fallait dire... non.

Son visage marqué irréversiblement de stupeur pâlit. Il pleura silencieusement, discrètement, quitta le hall d'entrée pour se réfugier dans un coin plus sombre de son chagrin. Un petit vieillard de quatre-vingt-deux ans ployait sur sa canne. Un costume gris fer couvrait comme un linceul un squelette qui rétrécissait. Lise le laissa quelques instants à sa réalité puis le rejoignit :

– Je pars, maintenant. Je te présente, dit-elle en lui posant la main sur l'épaule, toutes mes condoléances.

Il ne répondit plus. Il n'entendrait plus. Il ne verrait plus. Contre toutes les apparences, à force de le servir, sa femme l'avait inféodé et, maintenant seul, l'esclave, c'était lui.

- Hello !
- T'es joyeuse quand tu reviens d'un enterrement, s'exclama Raymonde pour le moins interloquée.
- Non, pas toujours. J'ai souvent pleuré... Rien de spécial ?
- Ton mari a téléphoné. Il demande que tu le rappelles.

Lise empoigna le téléphone, composa le numéro sans la moindre hésitation :

- Georges ? C'est moi... tu m'as téléphoné ?
- Oui, oui, je voulais, si tu es libre et si tu n'y vois aucun inconvénient, je voulais, enfin, j'aurais apprécié que nous passions une soirée... ensemble... mais...
- J'avais, figure-toi, exactement la même intention. Je reviens du funérarium et ça m'a fait un bien fou... enfin, je t'expliquerai. Quand ?

- Quand quoi ?
- Quand passons-nous une soirée ensemble ?
- Je ne sais pas... quand...
- Ce soir, si tu es libre et si...
- Ce soir, parfait ! Je passe te chercher ?
- Non, je ne... non, rendez-vous... chez Max pour l'apéro et puis nous déciderons.
- 19 heures ?
- Bien. A ce soir, alors.

Lise raccrocha toujours souriante.

- Amoureuse de ton mari ?

Regard incliné de Raymonde.

– Je crois que j'ai toujours aimé Georges, je l'ignorais, c'est tout. Ce n'est jamais simple une histoire d'amour, c'est toujours sanglant, cruel mais fascinant. J'ai été bouleversée, j'ai souffert. Plus ou moins que les autres ? Je n'en sais rien et je m'en fous. Ma partie de souffrance, je l'ai déjà vécue, Madame Rossius avait peur que je lui vole son bien, son salaire, son argent de poche, sa réputation, ses belles maisons, etc. Est-ce de l'amour ? Elle a eu son bébé, elle a su créer une nouvelle entrave – qui tiendra le temps qu'elle tiendra –. Elle serait plus heureuse avec un autre homme que Manuel mais...ce n'est pas mon problème. À propos, que voulais-tu me dire, l'autre jour, quand Germaine est entrée ?

– Je voulais te dire que sa femme était déjà enceinte quand vous êtes allés en Normandie. Tu le savais et tu as maintenu ta décision. Je pensais que tu n'étais pas encore prête pour résister à la pression sociale. Pour une fois, je m'étais trompée...

– Non, je n'étais pas prête pour la pression sociale : je me suis obligée à ne pas y penser. J'ai eu peur, j'ai douté. J'ai eu mal aussi.

– Je sais, je sais... Mais tu l'as fait, ton chemin. Tu as appris deux mots. Tu sais maintenant ce que veulent dire « choisir » et « vivre ».

Il tombait une pluie chaude sur la ville endormie. Lise déposa sa valise, se planta devant la lourde porte en chêne. Elle regarda les moulures, les sculptures exemptes de toute poussière, la poignée en cuivre que Mathilde polissait régulièrement. Visiblement les habitudes n'avaient pas changé. Lise sourit. Il y avait à peine un an, ces symptômes du quotidien l'auraient exaspérée.

Elle sonna.

Georges ouvrit. Ils se regardèrent sans parler. Lise sortit les mains de ses poches, présenta ses paumes au ciel :

- Il pleut...
- Entre, Mathilde vient de faire du café...

Il sortit sur le parvis, rentra sa valise :

- Ôte ton manteau...

Lise délaça sa ceinture sans le quitter des yeux, lui tendit sa veste.

- Mets-la toi-même au portemanteau...

Il releva la tête, elle se frotta les mains ; il rentra les siennes dans ses poches, elle baissa les yeux.

- J'ai fait du feu, tu pourras te réchauffer... il fait frisquet.

Lise avança lentement vers le salon, s'arrêta devant l'âtre : il était merveilleux.

- Toujours noir, ton café ?
- Tu n'aurais pas du champagne et du caviar, par hasard ?

Il marqua un temps d'arrêt, elle avança ; elle lui caressa la joue, il lui embrassa la main :

- Si, j'en ai... Lise, je...

– Ne dis rien. Je sais ta longue patience, je devine celle qui m’attend. Mais le temps jouera pour nous, maintenant. Prends-moi dans tes bras...

– Bonsoir, Madame. Bienvenue ! Tout est en ordre. Si vous n’avez plus besoin de rien, je monte me coucher...

– Mathilde !

– Oui, Madame.

– Tu m’as manqué, Mathilde.

– Vous aussi, Madame...

Mathilde se retira, Georges descendit à la cave puis se rendit à la cuisine. Lise appréciait les cristaux, admirait les tapis d’orient, dégustait la bibliothèque. Elle se dirigea vers la cuisine, vit le chat ramassé sur le seuil de porte :

– Le chat miaule, dit-elle.

– Laisse-le rentrer.

– Elle ouvrit la porte, s’agenouilla lentement, tendit le dos de sa main, ne bougea plus. La bête se leva en regardant autour d’elle, se dressa à demi-pattes, déroula la queue, engagea les moustaches : elle étira le cou, les coussinets cloués au sol, renifla l’humain qui se présentait.

– Allez... viens...

Le chat pointa les oreilles, Georges décapsula le caviar : le couvercle fit un bruit métallique sur le plan de travail. La bête se rassit sur ses pattes mais ne recula pas.

– N’aie pas peur... viens...

Lise récupéra sa main en tirant vers elle, par un fil invisible, le chat qui passa, les oreilles rabattues, le pas de la porte. La bête hésitante pénétrait des lieux incertains ; Lise laissa la porte ouverte.

– Laissons-le... Viens au salon... Le caviar est prêt ?

– Oui... ma chérie. On ne va pas laisser la porte ouverte toute la nuit ?

– Laissons-la entrouverte cette nuit... demain, nous pourrons la fermer...

Il lui embrassa l’oreille, elle passa les mains sur ses épaules :

– Les enfants dorment ?

– Depuis longtemps.

– Je monte les embrasser pendant que tu sers le champagne.

Elle emprunta l’immense escalier. Les marches saluèrent ses pas. Elle caressa deux têtes blondes profondément enfoncées dans des coussins de plumes. Elle referma les portes et ne peut s’empêcher de jeter un regard vers la chambre qu’elle avait quittée quelques mois plus tôt. Son parfum y régnait encore, s’échappait d’une garde-robe qu’il imbibait depuis tant d’années. Elle alla à la salle de bain, huma, dans le noir, l’after-shave de son mari. Rien n’avait changé, tout était différent. Elle rejoignit le petit salon, s’installa devant le feu ouvert. Georges apporta les toasts, versa le champagne qui pétilla avant de former une pellicule de bulles symétriques à la surface des coupes.

Ils burent et mangèrent, chacun dédié à la découverte de l’autre. Sans un bruit.

Le feu se mourrait...

– Je monte me coucher, il est tard...

– Je vais venir, répondit-elle.

Lise resta assise devant les flammèches jusqu’à ce qu’elles s’éteignent dans un dernier crépitement timide.

Elle gratta à la porte de la chambre. Georges, surpris, se releva et vint ouvrir. Lise, en tunique de soie noire, rampa comme un guépard, poussa la porte de la tête, franchit l’embrasure en se déhanchant, ondulait des épaules et des reins. Elle tamponna de son front les chevilles de Georges qui, forcé de reculer, tomba assis sur le côté du lit. Elle rentra la tête dans les épaules, releva les yeux mais pas le menton. Fléchissant les bras, elle lui mordit le bas du pyjama et releva une à une ses jambes sur le matelas. Elle pivota, frôla de son flanc la main qu’il avait abandonnée et avança jusqu’au pied du lit. Elle se redressa sur les genoux et, d’un même poids, laissa tomber ses bras pour encadrer les jambes de son époux. Elle fit le gros dos, rejeta, ses cheveux en arrière, lui réchauffa les orteils de ses seins. Elle ferma les yeux, se cabra un peu plus et, lentement, lui lécha les pieds en griffant avec délicatesse l’intérieur de ses cuisses. Ses mains redescendirent en arrachant le pyjama. Précautionneusement, elle se hissa jusqu’à envelopper son sexe dans sa poitrine. Elle baissa la tête,

entrouvrit les lèvres et lapa les quelques gouttes qui s'écoulaient. Georges lui caressa les cheveux, la nuque, la joue et dessina le pourtour de ses lèvres arrondies. Elle tourna brusquement la tête, lui vola un doigt. Il remonta la main et Lise, ferrée, déplia tout son corps dans la chaleur de son mari. Elle nicha son visage dans son épaule, renifla, mordilla, suçait, Elle lui fit tourner la tête et, des dents, força sa bouche : elle buvait son souffle. Elle roula sur le côté en lui maintenant les lèvres prisonnières dans les siennes. Georges lui menotta les poignets d'une main et lui gratta le dos de l'autre : elle se courba, offrit ses reins, s'étira de nouveau et s'empala. Librement soumis, noyés l'un dans l'autre, ils firent pendant des heures l'amour...